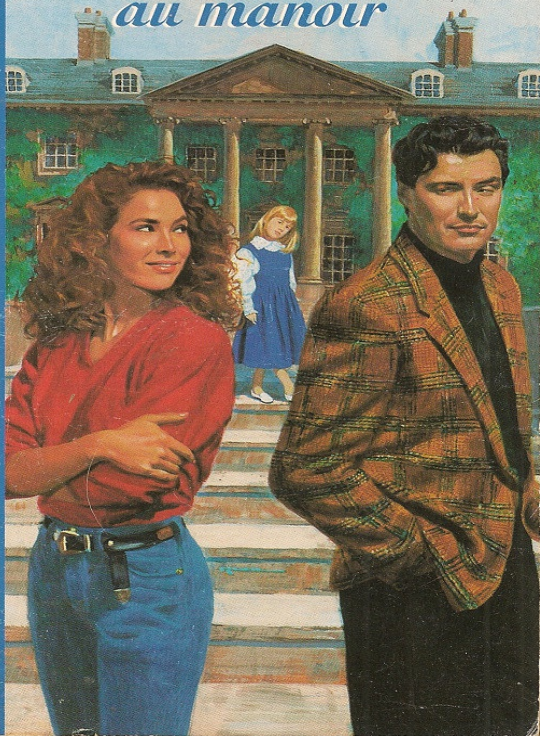


HARLEQUIN

EMMA DARCY

*Une aventurière
au manoir*

Collection Azur



Une aventurière au manoir

D'Emma DARCY

1.

Ainsi, c'était là, au manoir de Davenport, que tout avait commencé. Rebecca arrêta son scooter de location devant le portail et jeta un coup d'œil à l'imposante bâtisse que l'on distinguait au bout d'une longue allée d'arbres. Il s'agissait d'une demeure impressionnante, solide, indestructible, semblait-il. A l'abri des ravages du temps ou de la folie des hommes...

Combien de générations s'étaient succédé dans cette maison séculaire ? En comparaison, le bref séjour que sa mère y avait fait, enfant, paraissait bien peu de chose : six mois à peine, avant d'être envoyée en Australie, loin de la guerre. Quelqu'un se souviendrait-il, quelque cinquante années plus tard, de cette petite fille de cinq ans, perdue parmi un groupe nombreux d'autres orphelins, rassemblés là après le bombardement de Londres ?

C'était hautement improbable, et pourtant, Rebecca l'espérait du fond du cœur. D'autant que, dans le village de Compton Prior, on lui avait raconté que le manoir de Davenport appartenait depuis des siècles aux comtes de Stanthorpe. Quelqu'un, entre ces hauts murs de pierre, se rappellerait peut-être, non pas

Valérie Griffith en particulier, mais le groupe d'enfants auquel elle appartenait ? Il devait y avoir des registres, un endroit où l'on conservait la trace de leur passage ! Avec un peu de chance, on lui permettrait de visiter les pièces qu'ils avaient occupées, leurs chambres, les salles de jeux... Elle avait tellement envie de savoir ce que sa mère avait vécu ici, plus de quarante années auparavant. De sa mère, Rebecca ne gardait qu'une lointaine impression de tendresse, des images diffuses de douceur et de joie... Puis plus

rien. Après une période affreuse, passée à fuir les différentes familles d'accueil où on la plaçait, Rebecca avait recouvré le bonheur dans la famille James. Le passé avait alors perdu son importance.

Mais aujourd'hui, ce passé, symbolisé par cette grande demeure, semblait lui faire signe, et Rebecca ne pouvait résister.

Elle appuya son scooter contre le mur de pierre qui entourait la propriété, ôta son casque et l'accrocha au guidon. Mais après avoir fixé le cadenas, elle hésita. Peut-être valait-il mieux s'annoncer, prendre rendez-vous ? Et puis, ses vêtements allaient choquer : on ne se présentait pas en pantalon et en veste de cuir dans la demeure d'un comte !

Tant pis. Si elle n'agissait pas aujourd'hui, elle ne le ferait jamais. Quant à son apparence, après tout, le fait de porter du cuir ne lui donnait pas pour autant l'allure d'une punk ! Ses cheveux acajou bouclaient naturellement, et vingt-quatre années passées sous le soleil australien n'avaient pas altéré son teint de lis, héritage de sa mère anglaise. En outre, tout en sachant que ses traits, bien que finement dessinés, ne présentaient rien d'extraordinaire, elle était consciente de son pouvoir de séduction. Peu de gens lui résistaient. En général, on tombait tout de suite sous le charme de ses grands yeux bruns lumineux et du sourire chaleureux qu'elle ne manquait jamais d'adresser à ses interlocuteurs.

Souhaitant ardemment que le charme agisse une fois de plus, Rebecca prit une profonde inspiration et s'engagea dans l'allée. « Qui ne tente rien n'a rien ! » se répétait-elle pour se donner du courage. Et puis d'ailleurs, si on lui refusait l'entrée de la maison, elle pourrait toujours faire le tour du parc, et imaginer sa mère petite fille jouant sur la pelouse. Ou marchant sur cette même allée, entre ces

arbres majestueux. Avait-elle été heureuse, au cours de ce bref passage au manoir de Davenport? Du moins, comme une petite orpheline pouvait l'être, avec cette douleur que l'on porte en soi lorsqu'on se sent abandonnée, perdue dans un monde trop vaste... Une douleur, une insécurité que Rebecca connaissait bien... Elle soupira, oppressée soudain. Se débarrassait-on jamais de cette souffrance-là?

Avant d'atteindre le manoir, la jeune femme s'assit un moment sur le rebord d'une grande fontaine, et elle contempla la demeure qui se trouvait maintenant toute proche. Avec ses trois étages, ses rangées de fenêtres largement espacées — quel volume les pièces devaient avoir, à l'intérieur ! — elle ressemblait à un château. Le porche majestueux, surmonté d'un portique sculpté, abritait une énorme porte de chêne, à laquelle il allait falloir frapper...

Brusquement, Rebecca se leva. Plus elle attendrait, plus l'épreuve lui semblerait difficile. Mentalement, elle récapitula quelques règles de conduite fondamentales : se tenir légèrement en retrait pour que l'interlocuteur ne se sente pas menacé; se présenter avec simplicité et gentillesse; et surtout, sourire...

Pendant quelques instants, elle contempla l'énorme heurtoir de cuivre, sans pouvoir se résoudre à l'actionner. Il lui semblait qu'en agissant ainsi, elle risquait de déclencher un cataclysme... Par chance, elle finit par remarquer le bouton discret d'une sonnette, sur le côté, et sans plus tarder, elle appuya.

Une bonne minute s'écoula avant que l'on ne se manifeste. Enfin, une femme d'âge mûr, vêtue d'une stricte robe noire, lui ouvrit. A son air digne, un peu contraint, Rebecca devina qu'il s'agissait de la gouvernante.

— Bonjour, madame, je m'appelle Rebecca Griffith James, et je

suis venue...

— Dieu soit loué, vous voilà enfin ! s'exclama son interlocutrice.

Nous commençons à craindre que vous n'ayez changé d'avis!

— Vous... vous savez qui je suis? murmura Rebecca, stupéfaite de cet accueil.

— Bien sûr ! La jeune femme australienne ! Venez, lord Davenport vous attend dans le salon. Je vous y conduis immédiatement.

Cette fois, la porte s'ouvrit toute grande et Rebecca entra. Elle se doutait bien qu'il s'agissait d'une méprise. Mais on lui offrait la possibilité de s'entretenir directement avec le maître de maison, elle n'allait tout de même pas refuser une occasion pareille !

— Je suis Mme Tomkins, poursuivit la gouvernante en examinant le blouson de Rebecca d'un air réprobateur.

— Enchantée, répondit aussitôt la jeune femme.

Elle lui offrit sur-le-champ son plus gracieux sourire pour contrebalancer le mauvais effet que produisait sa tenue.

— Nous serons amenées à nous voir souvent si vous acceptez de rester, ajouta Mme Tomkins. Ce qu'aucune avant vous n'a fait, hélas. Mais on dit que les Australiennes ont plus d'autorité que les autres. J'ai entendu ça à la télévision, dans un documentaire sur votre pays. Les terres rudes font les gens rudes, paraît-il...

Rebecca, qui ne comprenait pas un traître mot à ce discours, répondit par un sourire entendu qui parut satisfaire la gouvernante.

— Suivez-moi, mademoiselle James.

La jeune femme pénétra dans un hall, aussi vaste à lui tout seul qu'une pièce de réception. Un tapis rouge courait au milieu du sol dallé de marbre, et une galerie de portraits occupait tous les murs. Sans doute s'agissait-il des différentes générations de cette grande famille... Tandis que son regard errait sur les tableaux, un sentiment

de mélancolie gagna la jeune femme. Quelle impression cela faisait-il d'appartenir à un lignage dont l'origine se perdait dans la nuit des temps ? De posséder des racines ? Cela, elle ne le saurait jamais... Bientôt, la gouvernante s'arrêta devant une porte, frappa deux coups, et ouvrit sans attendre la réponse.

— Mlle James est arrivée, annonça-t-elle.

— Enfin ! lui répondit une chaude voix masculine, extrêmement distinguée. C'est parfait ! Faites-la entrer, je vous prie.

Prenant une profonde inspiration, Rebecca se prépara mentalement à plaider sa cause auprès d'un vieux lord anglais. La gouvernante l'introduisit dans une pièce aux proportions démesurées. Il y avait trois groupes bien distincts de fauteuils, divans et tables, formant chacun un petit îlot intime dans l'immensité du salon. L'un était placé juste devant la plus grande cheminée que Rebecca ait jamais vue. L'autre, du côté des six fenêtres immenses ; et le dernier, où le regard de la jeune femme s'arrêta enfin, du côté opposé, le long d'une vaste bibliothèque. Il y eut le bruit d'un journal que l'on replie... et le comte se leva.

Rebecca resta un moment interdite. Elle n'imaginait pas qu'un comte anglais puisse avoir moins de cinquante ans. Pourtant, l'homme qui se tenait devant elle ne devait guère dépasser la trentaine. De plus, il était infiniment plus séduisant que ne le laissait prévoir la galerie des portraits aperçus dans le hall. Très brun, grand, bien proportionné, il portait un costume gris classique. Son visage respirait l'intelligence, l'autorité, et aussi la distinction. Au premier coup d'œil, on savait que l'on avait affaire à un aristocrate.

De son côté, le comte dévisageait Rebecca avec la même surprise. Enfin, ses lèvres sensuelles, fermement dessinées, esquissèrent un sourire.

— Pardonnez-moi si je vous regarde ainsi, déclara-t-il soudain, mais vous ne correspondez pas à l'image que je me faisais de vous. La jeune femme tressaillit. Par quelle curieuse coïncidence cet homme attendait-il, à cette heure précise, une jeune femme australienne ?

— J'ai... Voilà, j'aurais besoin de votre aide, dit-elle.

Satisfaite, elle attendit la réaction de son interlocuteur. C'était une bonne entrée en matière : les gens adorent se sentir utiles.

— Avec plaisir, si c'est en mon pouvoir...

Ainsi, elle ne s'était pas trompée : l'homme avait du cœur. Peut-être même accepterait-il de la guider à travers le manoir ?

— C'est très généreux de votre part.

Le regard du comte s'attarda un instant sur la bouche de la jeune femme, qui frémit.

— Disons que ma générosité est intéressée, mademoiselle James. Vous imaginez bien que j'ai tout à gagner en m'attirant vos bonnes grâces !

Un peu dépassée par la situation, Rebecca ne sut que répondre. Elle aurait pu dissiper le malentendu sur-le-champ, et pourtant, étrangement, elle n'en avait aucune envie.

— Mais asseyez-vous donc, reprit le comte en lui désignant un fauteuil près de la cheminée. Nous serons plus à l'aise pour bavarder.

Rebecca s'exécuta de bonne grâce. Elle avait l'impression exaltante de vivre une aventure extraordinaire. Qu'allait-il se passer, à présent ?

Son hôte, accroupi devant la cheminée, arrangea les bûches pour ranimer le feu. Rebecca, qui l'observait à la dérobée, songea qu'il avait vraiment beaucoup de charme ! Mais elle ne se faisait aucune

illusion. Ils appartenaient à deux univers bien différents. Comme tout aurait été simple si elle l'avait rencontré là-bas, en Australie. Sur la plage de Bondi par exemple, ou lors d'une soirée chez des amis... Soudain, il posa les pincettes sur leur support et se tourna vers la jeune femme.

— Je dois vous prévenir tout de suite, mademoiselle James, déclara-t-il. L'enfant est insupportable.

Rebecca fronça les sourcils. Comment réagirait-il en apprenant qu'elle n'était pas celle qu'il attendait? Autant gagner du temps, et, pourquoi pas, lui donner quelques conseils en matière d'éducation.

— Il n'y a pas d'enfants insupportables, dit-elle d'un ton ferme. Il y a des enfants perdus, qui ne peuvent pas trouver le chemin de...

— Avec de tels raisonnements, je crains que vous ne soyez amèrement déçue, mademoiselle James ! Quelle expérience possédez-vous pour parler ainsi ?

— L'expérience d'une vie. De ma vie. L'espace d'un éclair, l'image de tous les enfants adoptés par les James s'imposa à son esprit. Traumatisés, ils avaient doucement réappris le bonheur. Grâce à la chaleur d'un foyer et à l'amour de deux êtres d'exception.

— Non, il n'y a pas d'enfants impossibles, répéta-t-elle. Il y a des enfants qui souffrent. Il suffit de les écouter avec attention pour comprendre leurs problèmes. Et le plus souvent, les résoudre. C'est le rôle des adultes que de les guider. Pour cela, il faut les motiver, les aimer...

— Vous me laissez sans voix, mademoiselle James. Quel tissu d'âneries ! Ou d'ignorance... Et on dit que les Australiens sont réalistes !

Consciente qu'elle venait de toucher un point très sensible, elle s'apprêtait à faire machine arrière, lorsqu'il lui adressa un sourire

d'excuse.

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Je n'ai aucun droit de critiquer votre idéalisme. Et je vous suis reconnaissant de m'avoir parlé ainsi. Vraiment. Dois-je en conclure que vous acceptez de vous occuper de l'enfant? Sans l'avoir vue? Sans même savoir de quoi ce monstre est capable?

Rebecca réfléchit quelques secondes. Cette fois, il était temps de clarifier le malentendu. Avec tact et intelligence, pour ne pas se faire un ennemi de cet homme.

— Lord Davenport, je crains que nous ne soyons confrontés à un léger problème. Je n'ai fait qu'exprimer mon point de vue personnel sur les enfants en général. Je suis désolée de vous décevoir, mais je me trouve ici pour une raison très différente de celle que vous supposez et...

Un large sourire éclaira les traits du comte.

— Enfin, vous vous décidez à laisser tomber le masque! s'exclama-t-il. Avant toute chose, j'aime la franchise. Et plutôt que de m'assener de grands principes moralisateurs, je préférerais, et de beaucoup, vous voir enfin aborder le sujet de façon plus concrète. Rebecca rougit et, chose rare, resta sans voix.

— Sachez que je n'ai aucune illusion en ce qui concerne ma nièce, reprit-il. L'agence vous a sûrement mise au courant de ses tristes exploits. Aussi ne discuterai-je pas vos exigences si vous acceptez de vous charger d'elle.

Il fallut quelques secondes à Rebecca pour donner un sens à ce qu'il venait de lui dire. Tout se mettait en place, enfin ! Lord Davenport cherchait quelqu'un pour s'occuper d'une enfant impossible, sans doute trop gâtée, et dont personne ne voulait !

La jeune femme se demandait comment se sortir de cette situation

lorsque le tour des événements rendit toute stratégie inutile : la porte s'ouvrit à la volée, et une fillette se rua dans le salon. Elle semblait tellement en colère qu'elle avait du mal à respirer. Son regard, plongé dans celui du comte, brillait de défi.

L'expression de l'enfant jurait de façon spectaculaire avec son apparence angélique : elle avait de jolis cheveux blonds, bien coiffés, qui lui arrivaient aux épaules, et elle portait une ravissante robe bleue, style petite fille modèle, qui aurait fait pâlir d'envie n'importe quelle fillette un tant soit peu coquette.

— Charlotte, commença lord Davenport d'un ton exaspéré, combien de fois faudra-t-il te dire...

— Je ne veux pas de nounou ! lui cria-t-elle d'une voix aiguë, une lueur de triomphe dans ses grands yeux bleus. La nouvelle, je viens de m'en débarrasser ! Et il n'est pas question qu'on m'en donne une autre ! Pas question, c'est compris ?

2.

Rebecca observa la fillette avec un mélange de fascination et d'horreur. Quel âge pouvait avoir ce petit démon? S ix ans ? Sept ans ? Etait-elle vraiment méchante de nature, comme semblait le croire son oncle, ou se vengeait-elle ainsi des crimes commis à son endroit par les adultes ?

Songeuse, la jeune femme reporta son regard sur l'homme dont l'autorité venait d'être si magistralement bafouée. Il n'y avait sur son visage qu'un froid mépris. Pas d'étonnement, pas de colère, pas d'inquiétude.

Il laissa le silence s'installer, le malaise croître, la solitude de l'enfant devenir insupportable. Lorsqu'il parla enfin, le ton glacial de sa voix fit frissonner Rebecca.

— Ne mens pas, Charlotte. Comment as-tu pu te « débarrasser » de ta nouvelle nurse, puisqu'elle est assise ici?

Une sourde angoisse s'empara de Rebecca. Et s'il ne s'agissait pas d'un mensonge, après tout? Où se trouvait la vraie nounou que lord Davenport, comte de Stanthorpe, attendait?

La petite fille, furieuse, se tourna alors vers Rebecca.

— Tu mens aussi ! s'écria-t-elle. T'es pas ma nounou, et je te déteste !

Pour prouver ses dires, la fillette courut vers le siège qu'occupait Rebecca et, en la fixant droit dans les yeux, elle lui écrasa le pied. Les principes éducatifs inculqués par ses parents adoptifs avaient marqué Rebecca plus qu'elle ne l'imaginait. D'instinct, elle sut comment réagir : saisissant par le bras l'enfant stupéfaite, elle se leva et emprisonna ses pieds sous sa botte.

— Si tu veux t'en sortir dans la vie, petite, il faut que tu apprennes une chose : ne provoque jamais un combat que tu ne peux pas gagner.

Tout en parlant, elle fixait Charlotte d'un air sévère. Car avant toute chose, il s'agissait de se faire respecter. Puis il faudrait éveiller l'intérêt de la fillette. Ensuite seulement, un véritable dialogue pourrait s'instaurer. Rebecca s'en souvenait très bien : de cette façon, chacun des nouveaux membres de la famille James avait été, dès son arrivée, doucement mené vers l'amour, vers l'épanouissement et vers le bonheur.

Un étrange sentiment d'exaltation gagna soudain la jeune femme. Elle pouvait faire la même chose avec cette petite fille. Il suffisait de l'écouter, de comprendre ce qui se passait dans sa tête. Et elle, Rebecca, se souvenait si bien de ce qu'elle éprouvait à cet âge ! Manifestement déroutée, la fillette soutenait cependant le regard de Rebecca. Enfin, elle eut recours à la seule arme dont elle disposait.

— Je te déteste ! s'écria-t-elle avec toute l'agressivité, tout le désespoir d'un enfant perdu.

— A ta guise, répliqua calmement Rebecca.

Remarque qu'il s'agit là d'une réaction un peu stupide, parce que toute cette haine te fait plus de mal qu'à moi. Si tu cherches à te rendre malheureuse, bravo, c'est exactement de cette façon qu'il faut s'y prendre. Mais si ce n'est pas ce que tu veux... Quelqu'un d'intelligent commencerait par réfléchir à ce qu'il attend de la vie avant de se conduire comme tu le fais. Comment es-tu, toi ?

Intelligente ou stupide ?

— Intelligente ! répondit-elle avec rage. Bien plus intelligente que toutes ces imbéciles de nounous !

— Bon. Mais dis-toi bien une chose : je ne suis pas une nounou,

alors inutile de chercher à m'impressionner. Et ne t'avise pas de me marcher de nouveau sur les pieds.

Rebecca ôta enfin son pied et lâcha le bras de l'enfant. Charlotte s'écarta vivement et se tourna vers son oncle en un muet appel au secours. Lui serait-il venu en aide, en temps normal? Impossible de le savoir. Pour le moment, il semblait complètement abasourdi par la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux.

— J'ai pas peur de toi! lança encore Charlotte à l'adresse de la jeune femme.

Tout en se rasseyant, Rebecca lui sourit.

— Eh bien, nous sommes deux, petite. Je n'ai pas peur de toi non plus.

— Arrête de m'appeler « petite » ! Je suis lady Charlotte Davenport !

— Toi, une lady? Tu n'es qu'une gamine. Une sale gosse, même. Il n'y a qu'une sale gosse qui puisse s'attaquer à une nounou !

Un long silence suivit cette déclaration, pendant lequel la fillette parut réfléchir intensément. Puis soudain, elle se décida.

— J'aurais pu la tuer, si j'avais voulu. Mais je l'ai pas tuée. Je l'ai enfermée dans la cabane du jardin.

Rebecca laissa échapper un soupir de soulagement. Au moins, elle était rassurée sur le sort de cette malheureuse! A présent, il lui fallait fournir quelques explications à lord Davenport qui, les bras croisés, la dévisageait avec stupéfaction.

— Chaque chose en son temps, si vous le voulez bien, déclara-t-elle. Vous avez d'abord une nurse à libérer. Pendant que vous vous chargerez de ce sauvetage, vous pouvez me confier votre nièce, je vous promets que si elle ne se jette pas sur moi toutes griffes dehors, tout se passera bien. Entendu, petite ?

— Arrête de m'appeler petite !

— Alors assieds-toi, et comporte-toi comme une lady. Si tu en es capable, bien sûr.

La fillette jeta un regard dédaigneux à la tenue de Rebecca.

— T'es pas une lady, toi !

— Je ne prétends pas l'être. Mais je me comporte mieux que toi. Et si tu veux en savoir plus sur moi, et sur toi par la même occasion, tu ferais bien de t'asseoir.

— Tu ne peux rien m'apprendre !

— Oh, si ! Je peux déjà t'enseigner à bien te battre. C'est primordial, si tu ne veux pas rester toute ta vie une perdante.

Cette fois, elle perçut une lueur d'intérêt dans les grands yeux bleus de la fillette. Enfin, elle avait réussi à percer le mur d'hostilité derrière lequel celle-ci se retranchait !

— Je vais m'asseoir ici, mais juste parce que j'ai envie, dit Charlotte du bout des lèvres.

— Fais comme tu veux, répondit Rebecca, affectant l'indifférence.

Du coin de l'œil, elle vit la fillette se laisser tomber sur le divan qui se trouvait en face d'elle. Puis, comme lord Davenport n'avait pas bougé, Rebecca se tourna vers lui.

— Et la nurse ?

— Mademoiselle James, j'aurai un mot à vous dire, à mon retour, déclara-t-il. A toi aussi, Charlotte.

Puis, après les avoir toutes deux foudroyées du regard, il quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

Cette attitude, ainsi que les paroles du comte, n'impressionnèrent pas vraiment Rebecca. En fait, elle n'éprouvait aucun regret quant à ce qui venait de se passer. Cette petite séance éducative manquait sans doute de finesse, mais pas d'efficacité. Si elle pouvait soulager

un peu la souffrance de l'enfant butée assise en face d'elle...

— Je m'en fiche, de ce qu'il dit, déclara alors Charlotte, rageuse. Je le déteste. Je déteste tout le monde !

Son cri sembla se répercuter dans la mémoire de Rebecca. Les souvenirs affluèrent, douloureux. Même au sein de la merveilleuse famille James, qui l'avait accueillie après deux années de souffrance et de fugues multiples, elle avait eu du mal à ne plus prononcer cette phrase : « Je vous déteste ! » Malgré leur gentillesse, leur attention de chaque instant, Rebecca avait mis des mois à se laisser apprivoiser. Elle s'était senti abandonnée trop longtemps, et, convaincue que personne ne voulait d'elle, elle ne savait répondre à leur amour que par la haine.

— Où sont tes parents ? s'enquit Rebecca, curieuse de connaître l'histoire de l'enfant.

— Ils sont morts. C'est lui qui est obligé de me garder.

— Je suis certaine qu'il en est heureux.

— Sûrement pas ! Il ne m'aime pas. Il fait venir des nounous pour s'occuper de moi, et comme ça, il peut s'en aller tout le temps, et ne plus me voir.

— Je comprends. Et toi, tu te débarrasses de tes nurses pour qu'il s'occupe un peu de toi ?

— Non ! Je fais ça parce que les nounous sont des vieilles chèvres, c'est tout ! Il s'en fiche, de moi, et moi, je m'en fiche, de lui ! Mais de toute façon, tu peux pas comprendre.

Rebecca se souvint d'avoir adressé des paroles similaires à Zacharie Lee, son grand frère, son adorable grand frère venu d'Amérique. Grâce à la patience dont il avait fait preuve, il avait réussi à amadouer la petite fille révoltée qu'elle était alors. Il lui avait rendu l'espoir, la confiance. C'était un Zacharie Lee qu'il fallait à

Charlotte. Mais des grands frères comme lui, la terre en comptait si peu !

Soudain, une brusque bouffée de colère s'empara de Rebecca. Le comte de Stanthorpe ne voyait-il pas le malheur de sa nièce, son besoin d'amour et de soins véritables ? Ne comprenait-il pas l'appel au secours, le cri de solitude que cachait cette agressivité ? Croyait-il que des employées, aussi dévouées soient-elles, pouvaient remplacer l'attention d'un parent proche ?

Non, de toute évidence, il ne se rendait compte de rien. Par conséquent, il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? Elle n'avait aucun droit d'interférer dans la vie privée de cette « famille ».

— Qui tu es, toi ? reprit Charlotte. Tu as promis de me le dire. Emue par ce témoignage d'intérêt, Rebecca sourit.

— Je suis juste en visite, déclara-t-elle. Vois-tu, il y a très longtemps, une petite fille, orpheline comme toi, est venue habiter ici. C'était ma mère. Elle n'avait pas d'oncle pour s'occuper d'elle, ni personne pour lui payer une nounou, alors on l'a mise sur un bateau. A cette époque, on envoyait à l'autre bout de la terre, en Australie, les orphelins dont on ne savait pas quoi faire. Elle n'a jamais revu l'Angleterre, ni le manoir de Davenport. Mais elle en parlait souvent comme d'un endroit très beau. Elle est morte lorsque j'avais à peu près ton âge, et j'ai décidé qu'un jour, j'irais en Angleterre et que je visiterais cette maison merveilleuse qu'elle m'avait décrite. Voilà pourquoi je suis ici aujourd'hui.

— Elle dormait dans ma chambre ?

— Je l'ignore. Tu sais, ma mère n'était pas toute seule, il y avait ici cinquante orphelins. Elle ne m'a pas raconté tous les détails... Tu te souviens de tes parents, toi ?

— Bien sûr ! Eux aussi, ils me confiaient toujours à des nounous. Je

m'en fiche qu'ils soient morts. Ma mère ne me racontait jamais d'histoires. Oncle Hugh non plus, d'ailleurs. Il est comme eux, il s'en va tout le temps.

Le cœur de Rebecca se serra. Combien de fois avait-elle entendu, chez d'autres enfants, ce cri du cœur? Elle aurait aimé faire quelque chose pour Charlotte, mais elle ne voyait pas comment s'y prendre. Elle ne pouvait tout de même pas abandonner Zacharie Lee, qui lui avait confié la recherche de sponsors pour la grande manifestation d'aide humanitaire qu'il organisait ! Une course de montgolfières coûtait très cher. Et tous les participants comptaient sur elle pour vendre l'idée, il fallait absolument s'en occuper.

Bien sûr, elle pouvait toujours trouver un prétexte pour rester quelque temps dans les environs, et tenter d'ouvrir les yeux du comte de Stanthorpe...

— J'aime pas quand tu m'appelles petite, déclara soudain Charlotte, boudeuse.

— Lorsque tu mériteras mon estime, je t'appellerai par ton prénom. Pas avant.

Les grands yeux bleus de la fillette étincelèrent. De dépit, de colère ou d'espoir, Rebecca n'aurait su le dire.

— Comment tu t'appelles, toi ?

— Rebecca. Rebecca Griffith James.

— Et pourquoi tu es habillée comme ça? T'es une criminelle ?

— Non, pourquoi?

— J'en ai vu, à la télé. Ils ont toujours des vêtements de cuir noir. A ces mots, Rebecca éclata de rire.

— Non, je porte cette tenue parce que je roule à scooter, et que cela me protège du froid. La plupart du temps, lorsque je me promène, je préfère le vélo. Mais aujourd'hui, le courage m'a

manqué, et j'ai loué un scooter. Mais tu sais, l'idéal, c'est de voyager en ballon.

— Le ballon ? Comme dans Le Tour du monde en quatre-vingts jours!

— Exactement. C'est magique, pour découvrir un endroit. On a l'impression de glisser dans le ciel.. Un de mes amis propose des voyages en ballon, dans le sud de l'Angleterre. Je vais aller lui rendre visite, et comme ça, je verrai ton pays dans de meilleures conditions.

— J'aimerais bien venir, moi aussi..

— Demande à ton oncle !

— Il ne me donnera pas la permission. Il me déteste.

« Il » choisit cet instant pour entrer dans la pièce.

— Va dans ta chambre, Charlotte, déclara-t-il d'un ton sec. Tu n'en descendras que lorsque je t'appellerai.

Tout, dans son attitude, dans sa voix, exprimait un rejet absolu de l'enfant. La petite fille parut se recroqueviller sur elle-même. Puis, avec une grâce inconsciente, elle se leva.

— Hé ! lui chuchota Rebecca. J'ai été très contente de faire ta connaissance.

Charlotte adressa un regard méfiant à la jeune femme. Fallait-il croire cette adulte-là? Ou mentait-elle, comme les autres? semblait-elle se demander.

— Tu as des possibilités, petite, murmura Rebecca. De vraies possibilités. Tu pourras être quelqu'un de très bien, un jour.

Sans un regard pour son oncle, Charlotte se dirigea vers la porte. Soudain, juste avant de sortir, elle se retourna vers la jeune femme et leva vers elle ses yeux brillants de larmes.

— J'aimerais avoir une maman comme toi !

— Charlotte ! s'écria son oncle, furieux.

Une terrible expression de haine déforma alors le visage de l'enfant.

— Je te hais ! Tu ne fais jamais attention à moi ! Jamais, jamais, jamais !

Avec un sanglot déchirant, elle quitta la pièce en courant. Mue par un besoin instinctif de prendre la fillette dans ses bras, de la consoler, Rebecca se leva d'un bond, prête à courir derrière elle.

— Restez où vous êtes, mademoiselle James.

L'autorité avec laquelle le comte de Stanthorpe venait de lancer cet ordre la paralysa. Très calme, il alla fermer la porte, et s'y adossa, comme pour lui en interdire l'accès.

— Vous vous moquez pas mal de votre nièce, n'est-ce pas, lord Davenport?

Une lueur farouche brilla dans le regard du comte.

— Mes sentiments à l'égard de ma nièce ne vous concernent pas. Ne vous mêlez pas d'histoires auxquelles vous ne connaissez rien. Rien du tout !

Mais Rebecca ne dominait plus sa colère. S'il croyait s'en tirer à si bon compte, il se trompait lourdement. Qu'avait-elle à perdre, après tout?

— Je n'aime pas votre attitude envers cette enfant, répondit-elle avec feu. Vous lui faites du mal.

— Je ne peux pas tolérer ses caprices ! Il faut de la discipline pour dompter les enfants difficiles. Cela fait cinq cents ans que cette méthode d'éducation est employée dans ma famille. Avec succès.

— Pas dans ce cas, lord Davenport. Cette fois, vos méthodes ont obtenu le résultat le plus déplorable qui soit : une réaction négative et destructrice de la part de votre nièce. Depuis combien de temps vit-elle avec vous?

— Cela ne vous regarde pas, mademoiselle James.

— Mais vous rendez-vous compte, au moins, des ravages que provoque votre sacro-sainte discipline? Ou manquez-vous à ce point de sensibilité, de compréhension, d'intelligence?

Un moment, la violence de l'attaque le laissa sans voix. Puis, les sourcils froncés, il se mit à arpenter la pièce à grandes enjambées.

— Peu m'importe votre jugement, dit-il enfin. Je dois vous dire que, pour ma part, je n'ai pas du tout apprécié votre façon de vous y prendre avec elle. Je vous ai trouvée violente et vulgaire.

Rebecca lui lança son regard le plus méprisant.

— Vous ne connaissez rien aux enfants, lord Davenport, rien du tout. En quelques minutes, j'ai réussi à gagner le respect de Charlotte. Peut-être même son amour. Chose que vous, en vingt ans, n'arriverez pas à obtenir. Oh, du respect superficiel, des courbettes hypocrites, tant que vous voudrez! Mais le véritable respect se mérite, et vous ne le méritez pas. Parce que vous êtes né comte de Stanthorpe, vous imaginez que tout vous est dû. Malheureusement pour vous, les enfants savent mieux que quiconque distinguer la vraie personnalité des gens qui les entourent. L'attitude de Charlotte à votre égard est significative...

Il s'immobilisa, le visage convulsé par la colère.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais moi, je n'ai pas pour habitude d'avoir recours à la violence avec les enfants ! s'écria-t-il.

— Votre discipline et votre indifférence la blessent bien plus profondément que je ne l'ai fait tout à l'heure en lui marchant sur les pieds ! A présent, elle sait à quoi s'en tenir avec moi. Les enfants ont besoin de certitudes, elles les rassurent.

— Mademoiselle James, votre aplomb me déconcerte. Pour quelqu'un qui s'est introduit chez moi par ruse, je trouve que...

— Par ruse? Mais jamais de la vie! s'exclama Rebecca avec force. Je n'avais pas fini de me présenter que votre Mme Tomkins me conduisait déjà jusqu'à vous. Lorsque j'ai compris qu'il s'agissait d'une erreur, j'ai voulu m'expliquer, mais Charlotte est entrée, et...

— Très bien. Alors expliquez-vous. Qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi ?

Le regard rivé à celui de la jeune femme, il s'avança vers elle. Malgré l'air menaçant qu'il arborait, Rebecca refusa de se laisser intimider. L'image de la petite fille pleurant seule dans sa chambre l'obsédait.

— Quoi que vous en pensiez, dit-elle, et quelque déplaisir que cela vous cause, je suis celle que vous allez employer pour rendre à Charlotte sa joie de vivre. Voilà qui je suis, lord Davenport ! Les mots avaient jailli spontanément, dictés non par sa raison, mais par son cœur. Elle se lançait dans une aventure qui la dépassait peut-être, mais y avait-il une autre solution? Charlotte et son oncle avaient besoin d'elle, elle le savait. Il allait falloir jongler avec son emploi du temps pour mener de front cette entreprise et les engagements pris auprès de Zacharie Lee. Mais, aussi vrai qu'elle s'appelait Rebecca Griffith James, elle trouverait du temps pour aider cette petite fille perdue.

Lord Davenport la considérait maintenant avec plus d'incrédulité que de mépris.

— Vous êtes la personne la plus présomptueuse qu'il m'ait été donné de rencontrer, mademoiselle James. Vraiment, votre attitude me... me coupe le souffle.

— La façon dont vous vous êtes comporté cet après-midi a produit le même effet sur moi, répliqua-t-elle du tac au tac.

— Et si je refusais de vous employer, reprit-il, douxereux. J'ai tout

de même mon mot à dire, non?

— Non. La seule chose qui entre en ligne de compte, c'est le bien-être de votre nièce. En toute conscience, vous ne pouvez pas lui refuser la chance de trouver un équilibre. Et je suis capable de l'aider. A moins, bien sûr, que vous ne l'aimiez pas...

A ces mots, lord Davenport se rembrunit, et il s'écarta enfin de Rebecca. La main sur le dossier d'un fauteuil, devant la cheminée, il resta un moment silencieux à considérer les flammes. La tension qui l'habitait intrigua Rebecca. Et s'il détestait vraiment la fillette? S'il préférerait la voir malheureuse? Troublante pensée, qu'elle préféra chasser de son esprit. On ne jugeait pas les gens sans les connaître...

— Je ne sais rien de vous, murmura-t-il enfin.

— Vous avez entendu ce que m'a dit votre nièce en partant? Je ne vois pas quelle réaction plus positive elle aurait pu avoir à mon égard. Que désirez-vous savoir de plus ?

— Vos antécédents. Qui suis-je censé abriter sous mon toit, mademoiselle James ? Une jeune femme en blouson de cuir, qui, de toute évidence, sait se servir de ses poings?

— Ce serait déjà mieux qu'une baby-sitter inconsciente, rétorqua-t-elle. Ou que quelqu'un de rigide comme vous, lord Davenport, qui vous obstinez à appliquer les principes dépassés de vos ancêtres !

— Quelle insolence ! Comment osez-vous... ?

— C'est vous qui m'insultez !

— La façon dont vous vous êtes comportée avec ma nièce...

— Sachez que vendre est mon métier, lord Davenport. Un métier où j'excelle. Mais ce que je viens de vivre avec Charlotte fut la plus belle transaction de ma vie.

— Ah, nous y voilà ! Je vous connais, vous autres représentants !

Vous êtes passés maîtres dans l'art de séduire pour mieux tromper votre monde. Et ma nièce qui vous croyait sincère !

Rebecca réprima à grand-peine son envie de le gifler. Pourtant, elle parvint à se calmer, et se contenta de hausser les épaules.

— Vous ne connaissez rien non plus à la vente, je vois. Le manque de sincérité y est immédiatement sanctionné : la vente se termine avant même d'avoir commencé. Je vais avoir du mal à m'organiser, lord Davenport, et à trouver le temps de m'occuper de votre nièce. Mais je suis prête à tout pour lui apporter mon soutien. Il faudra juste m'aider un peu... Etes-vous prêt à quelques sacrifices ?

Il lui jeta un regard méfiant.

— Tout dépend de ce que vous entendez par là...

— D'abord, j'aurais besoin d'une voiture, pour faciliter mes allées et venues. Du libre accès à votre téléphone, sans restriction du nombre d'appels ni de leur durée. Autant vous prévenir tout de suite que je devrai parfois téléphoner à l'autre bout du monde. L'ennui, c'est que j'ai donné à tout le monde mon adresse à Mayfair... Bon, tant pis, il faudra que je me fasse réexpédier mon courrier.

— Mayfair ! s'exclama son hôte.

De toute évidence, il était stupéfait. Il ne s'attendait sûrement pas qu'elle séjourne dans le quartier le plus chic de Londres... Rebecca aurait pu lui dire que la maison appartenait à son grand frère, et que la famille

James devait à la générosité de ce dernier une invitation permanente dans chacune de ses propriétés, ou de celles qui appartenaient à la multinationale qu'il dirigeait. Mais elle préféra ne rien lui révéler : il allait certainement mal interpréter les choses, et la traiter de parasite !

— Oui, répondit-elle avec le plus grand naturel. C'est là que j'habite

depuis mon arrivée à Londres. Est-ce que cela me rend suffisamment respectable à vos yeux ?

— Qui êtes-vous exactement, mademoiselle James ? — Je suis australienne, comme vous le pensiez à juste titre tout à l'heure. Un de ces êtres qui connaissent la vie, même s'ils n'ont pas derrière eux cinq cents ans de pratique...

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle les regretta. N'allait-elle pas un peu loin, en réitérant sa critique ? Et s'il réagissait mal ? A son grand étonnement, une étrange métamorphose s'opéra sur le visage de lord Davenport : son expression s'adoucit, un sourire naquit sur ses lèvres, et une lueur de gaieté brilla dans ses yeux noirs. Et soudain, il partit d'un grand éclat de rire, dont l'écho se répercuta aux quatre coins de la pièce.

Médusée, Rebecca ne le quittait pas des yeux. Autant il paraissait peu sympathique dans son rôle de lord inflexible, autant cette humeur joyeuse lui allait bien. Elle le rendait même extrêmement attrayant... A tel point que, lorsqu'il s'arrêta de rire, et qu'il posa sur Rebecca un regard chaleureux, la jeune femme sentit son cœur s'affoler.

— Mademoiselle James, je vous dois toutes mes excuses. Je me suis montré au-dessous de tout, complètement dépourvu d'humour et incapable de m'adapter. J'admire votre détermination. Vous êtes, sans conteste, la femme qu'il faut pour Charlotte.

Un tel revirement plongea Rebecca dans la plus grande perplexité. Le comte était-il sincère ?

— C'est très généreux de votre part de nous offrir votre temps et votre expérience, reprit-il d'un ton caressant. Votre compréhension concernant les... problèmes de ma nièce me bouleverse.

Accepteriez-vous de vous asseoir de nouveau ? Je vais demander

que l'on nous serve le thé. Ensuite, peut-être pourrions-nous essayer de tout reprendre depuis le début, pour parvenir cette fois à quelque chose de... constructif ?

— Avec plaisir, répondit Rebecca d'un ton sec. Son intuition lui soufflait qu'il lui tendait un piège.

Son intuition de femme, mais aussi sa pratique de la psychologie. La soudaine volte-face de l'oncle de Charlotte aurait dû la soulager.

Etrangement, il n'en était rien.

Inquiète, elle observa le comte. Que cachaient ce sourire avenant, ce regard de velours ?

« Reste calme », songea Rebecca en voyant lord Davenport prendre place sur un divan tout proche. « Pense à la petite fille. Seulement à la petite fille. »

Cet homme produisait sur elle un étrange effet et, malgré son expérience, elle ne parvenait pas à cerner sa personnalité. En outre, il possédait un charme qui la troublait. Mais elle ne devait considérer qu'une chose : la victoire qu'elle venait de remporter. A présent, il ne restait plus qu'à s'organiser.

— Vous avez raison, mademoiselle James, seul compte le bien-être de Charlotte. Comme vous le disiez tout à l'heure, sa réaction à votre égard est un excellent point de départ. J'en suis d'ailleurs stupéfait : d'ordinaire, cette enfant déteste tout le monde. Je salue votre performance... Et je suis convaincu que Charlotte appréciera que vous vous occupiez d'elle.

La jeune femme fronça les sourcils. Le comté faisait tout pour l'amadouer, comme quelqu'un qui, comprenant soudain qu'il risque de passer à côté de la chance de sa vie, tente de la rattraper au vol.

— Je crains, lord Davenport, que nous ne nous soyons pas très bien compris. Je ne tiendrai pas auprès de votre nièce le rôle de ces nurses qu'elle déteste tant. Ce serait une grossière erreur, qui réduirait à néant tous nos efforts. De plus, j'ai des responsabilités professionnelles qui ne me permettent pas de m'occuper de Charlotte à plein temps.

A mesure que Rebecca parlait, le sourire de son interlocuteur s'évanouissait. Constatant sans doute qu'il ne contrôlait pas la situation, il se retranchait derrière son air d'aristocrate hautain...

— Dans ce cas, que me proposez-vous exactement ? demanda-t-il.

— Pour être plus claire, je souhaite que vous utilisiez mon expérience pour le bien-être de Charlotte. Mais il n'est pas question que je sois à votre service, payée par vos soins... et obligée de tenir compte de vos états d'âme.

Pendant quelques secondes, le comte la dévisagea d'un air soupçonneux.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Eh bien, voilà. Je souhaiterais pouvoir donner à votre nièce toute l'attention dont elle a besoin. Par conséquent, je vous offre tout mon temps disponible, c'est-à-dire plusieurs heures par jour, et la plupart de mes soirées. Mais il faut que vous m'aidiez, nous devons lui présenter la situation d'une façon qui lui semble acceptable.

— C'est-à-dire ?

— Il est préférable d'agir vite, pour garder tout le bénéfice de ma première rencontre avec Charlotte. Il faut que je retourne à Londres pour m'organiser, mais dès demain matin, tout sera mis en place. Dans l'intervalle, vous pourriez dire à votre nièce que vous m'avez invitée à séjourner au manoir en pensant que cela lui ferait plaisir. Une lueur moqueuse brilla dans le regard du comte.

— Je vois..., murmura-t-il. En somme, vous vous installez ici, invitée bien sûr, pour une durée illimitée.

La jeune femme acquiesça d'un léger signe de tête. Qu'il pense d'elle ce qu'il voulait ! De toute évidence, il la considérait comme une opportuniste utilisant le désarroi d'une enfant pour s'offrir un séjour de rêve dans un manoir anglais ! L'insulte l'affectait, bien sûr. Mais elle sentait qu'il suffisait de pousser un peu son avantage pour gagner la partie. Car l'enjeu méritait que l'on se batte : là-haut, Charlotte pleurait...

— En tant qu'invitée, je ne représente plus une menace, expliqua-t-elle. Votre nièce aura ainsi la possibilité d'accepter ou de refuser ma compagnie.

— Supposons qu'elle la refuse ? Si elle vous fuit, vous n'aurez plus grand-chose à faire ici...

Cette fois, Rebecca sourit avec confiance. Elle était prête à parier que Charlotte ne la quitterait pas d'une semelle.

— Je vous propose un marché, lord Davenport. Donnez-moi une semaine. Si Charlotte m'évite plus qu'elle ne me recherche, je renoncerai à mon projet, et vous serez délivré de ma présence. Cela vous rassure-t-il sur la pureté de mes intentions ?

— Une semaine seulement ? Vous semblez bien sûre de vous, mademoiselle James...

— Eh bien, disons que je possède une longue expérience.

— Suis-je donc bête ! J'oubliais votre fameuse expérience... Pour ma part, je reste convaincu qu'avec ma nièce, rien ne peut marcher. Et ce que vous me proposez ne correspond pas à ce dont j'ai besoin pour elle.

Sans ciller, elle soutint le regard glacial que lui adressait le comte.

— Je suppose que la nurse censée lui apporter ce dont elle a besoin n'est plus là, n'est-ce pas ? Car vous ne m'auriez pas proposé cette place si la femme que Charlotte a maltraitée attendait dans le couloir ! Pour l'instant, vous n'avez personne pour s'occuper d'elle, et si j'ai bien compris, vous aurez du mal à trouver. Quoi qu'il en soit, cela vous prendra bien quelques jours, voire au moins une semaine... Vous n'avez donc rien à perdre en acceptant ce que je vous propose.

Il fronça les sourcils, agacé sans doute par cet argument irréfutable.

— Et dans l'intervalle, poursuivit-elle avec chaleur, votre nièce

bénéficiera de ma présence pendant que vous chercherez une autre solution. Si je parviens à lui faire modifier son comportement, vous aurez de meilleurs résultats avec votre prochaine employée, non? Pendant quelques instants, il garda le silence, les yeux fixés sur le visage de la jeune femme.

— Vous avez mentionné d'autres occupations, mademoiselle James. Si je dois vous prêter une voiture, ou vous laisser l'usage de mon téléphone... j'aimerais savoir exactement de quoi il retourne.

— Bien sûr ! Vous avez peut-être entendu parler de la plus grande manifestation à but humanitaire jamais organisée, une course de cent cinquante ballons partant d'Angleterre et traversant toute l'Europe?

— En effet, j'ai vu un reportage à ce sujet, à la télévision.

— Voilà, je suis chargée de trouver des sponsors pour cette course. Moyennant vingt-cinq mille livres, le sponsor donne son nom à l'un des ballons. Et dans la mesure où la course bénéficiera d'une large couverture médiatique, il a tout à y gagner sur le plan publicitaire... Les bénéfices, bien entendu, seront intégralement reversés à différents organismes humanitaires. J'ai déjà réussi à obtenir le soutien de la plupart des grandes marques de bière du monde. Vous imaginez, pour chacune, l'intérêt de la compétition?

— Vous m'impressionnez ! s'exclama le comte. Combien de sponsors vous reste-t-il à trouver?

— Cent dix-sept ont déjà signé. Il faut parvenir à un total de cent cinquante.

— Vous faites partie d'une équipe?

— Non, j'œuvre seule.

L'admiration qu'elle lisait dans le regard du comte la galvanisait. Elle avait réussi à lui prouver qu'il avait affaire à quelqu'un de sérieux et de déterminé, et cela lui faciliterait grandement les choses.

— C'est une grosse responsabilité, pour quelqu'un de si jeune, murmura-t-il enfin.

— Ne dit-on pas que « la valeur n'attend pas le nombre des années » ? répliqua-t-elle.

Il hocha la tête, l'air songeur.

— Vous avez une personnalité très... surprenante, mademoiselle James. J'avoue que vous avez piqué ma curiosité !

Soulagée que l'atmosphère se détende, Rebecca lui adressa un sourire.

— Je vous retourne le compliment ! s'exclama-t-elle. J'imaginais les aristocrates anglais beaucoup plus vieux...

— Comme vous le disiez fort justement, un titre de noblesse n'est pas une question de mérite ni d'âge. En fait, j'ai reçu ce titre en héritage, ce qui ne force pas le respect... Surtout des jeunes femmes australiennes, d'ailleurs !

— Oh, ne généralisez pas trop vite ! Je connais beaucoup de gens qui, chez nous, seraient impressionnés par votre nom. Il se trouve simplement que ces questions de lignage me laissent froide. A cause de mon histoire personnelle, sans doute...

Ces dernières paroles semblèrent susciter l'intérêt du comte.

— Et quelle est-elle ? Vous m'intriguez !

— Eh bien, je n'ai pas derrière moi de famille, au sens où vous l'entendez. Ce que je suis, je le dois uniquement à tous ceux qui m'ont accompagnée dans l'existence.

Elle marqua une pause, puis fixa le comte droit dans les yeux.

— Alors, nous sommes d'accord en ce qui concerne votre nièce ? De longues, très longues secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles Rebecca retint son souffle. Elle avait utilisé toutes les armes dont elle disposait. S'il refusait maintenant...

Enfin, le comte ébaucha un sourire.

— Oui. Je suis intéressé par votre proposition, mademoiselle James. Pendant une semaine, vous serez mon invitée. D'une façon ou d'une autre, votre séjour devrait être... utile.

Enfin, elle était tout de même parvenue à le convaincre ! Elle se demandait comment poursuivre l'entretien lorsqu'on frappa à la porte. Un vieil homme très digne entra alors, poussant devant lui une table roulante sur laquelle on avait disposé une théière et des tasses.

— Vous travaillez, Brooks ? demanda le comte avec étonnement. Mme Tomkins m'avait dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Il s'agissait d'une indisposition passagère, Monsieur le comte. Je vais beaucoup mieux.

Tout en parlant, il observait Rebecca d'un air intrigué. La gouvernante avait dû lui décrire la nouvelle venue, et sa curiosité avait pris le pas sur sa fatigue.

— Je vous présente Brooks, mon majordome, déclara lord Davenport. Brooks, Mlle James séjournera au manoir la semaine prochaine.

— Je suis certain que le personnel du manoir vous réservera le meilleur accueil, mademoiselle James, déclara Brooks en s'inclinant légèrement.

— C'est gentil, merci.

Tandis que Brooks leur servait le thé, la jeune femme admira le cérémonial. Quel monde raffiné que celui dans lequel vivait lord Davenport ! Sans doute ne se rendait-il même plus compte du luxe qui l'entourait, et trouvait-il tout naturel qu'on lui serve son thé sur un plateau d'argent, dans une tasse de la plus fine porcelaine ! Et les sandwiches délicats disposés avec art, les scones odorants, la jatte

de crème fraîche et les diverses confitures faites maison ne lui faisaient pas plus d'effet qu'à d'autres de vulgaires tartines... Pourtant, la beauté de cet univers semblait sans incidence sur le bonheur de ses habitants : le comte n'avait pas l'air d'un homme heureux. Quant à sa nièce, elle paraissait perdue. « La richesse ne remplace pas l'amour... », songea Rebecca.

Ses pensées la ramenèrent soudain au but initial de sa visite. Et si le majordome, qui se retirait à présent avec dignité, avait déjà été en service au manoir, à l'époque de la guerre ?

Son impatience lui revint d'un coup, et elle fut incapable de retenir la question qui lui brûlait les lèvres.

— Brooks est-il depuis longtemps au service de votre famille, lord Davenport ? s'enquit-elle dès qu'ils furent seuls.

— Depuis la fin de la guerre.

— Pas pendant ?

— Non. Il était mobilisé, comme tous les hommes valides. En fait, Brooks devrait être à la retraite depuis longtemps, ajouta-t-il avec un léger sourire. Mais je n'ai pas le courage de le remplacer : il serait affreusement malheureux. Il est parfois légèrement indisposé, comme aujourd'hui, et je le soupçonne de nourrir une petite faiblesse pour le whisky... Mais Mme Tomkins s'occupe de tout, dans ces moments-là, et je n'ai rien à lui reprocher.

Déçue, Rebecca s'absorba de nouveau dans ses pensées. Donc, Brooks ne pourrait rien lui apprendre sur sa mère... Mais il y avait sûrement, parmi le personnel du manoir, quelqu'un qui se souviendrait... Au cours de la semaine à venir, elle aurait tout loisir de se renseigner à ce sujet.

En tout cas, l'irruption de Brooks aurait au moins eu une conséquence positive : à présent, elle savait que le comte de

Stanthorpe était capable d'indulgence et de compassion ! S'il ne se montrait pas tendre envers sa nièce, ce n'était pas pour des raisons de personnalité... Tant mieux, au fond, s'il n'avait pas un cœur de pierre : quels que soient les motifs de son attitude envers Charlotte, il restait un espoir de le raisonner.

Rassérénée, elle leva la tête et, en rencontrant le regard du comte, elle tressaillit. En cet instant, il la contemplait avec une intensité troublante.

— Vous ne m'avez pas révélé votre prénom, dit-il soudain. Si nous devons persuader Charlotte que vous êtes mon invitée, il serait préférable de nous adresser l'un à l'autre avec naturel, vous ne croyez pas ? Le comte de Stanthorpe, lord Davenport, s'appelle tout simplement Hugh.

Il ponctua cette déclaration d'un sourire éblouissant qui subjuga Rebecca. Lorsque Hugh Davenport décidait de plaire, quel séducteur ! La jeune femme dut prendre sur elle pour ne pas lui laisser voir à quel point elle était troublée.

— Excellente idée, déclara-t-elle. J'y pensais également, mais je ne voulais pas précipiter les choses. Mon prénom est Rebecca. Rebecca Griffith James.

— Bienvenue au manoir, Rebecca... A quelle heure vous attendons-nous, demain ?

— Si vous pouviez m'envoyer une voiture pour 10 heures, je pense que ce serait suffisant. Je vais vous donner mon adresse à Mayfair. Après l'avoir notée, le comte rangea son calepin dans sa poche.

— Bon, je dirai à Charlotte que vous arriverez pour le déjeuner, déclara-t-il.

— D'accord. A propos de Charlotte... Il me serait utile de connaître un peu son passé. Si j'ai bien compris, elle est orpheline ?

La question parut contrarier le comte. Les lèvres pincées, il détourna un instant le regard, et la jeune femme sentit qu'il reprenait ses distances.

— Mon frère s'est tué en faisant du ski, en Suisse, murmura-t-il enfin. J'ai hérité de son titre et de sa fille voilà six mois.

A en juger par l'amertume qui transparaissait dans les paroles du comte, l'histoire ne devait certainement pas s'arrêter là...

— Je suis désolée, lord Davenport. Je n'avais pas compris que son père était le comte de Stanthorpe avant vous. Ni que ce deuil était si récent. La mère de Charlotte avait disparu avant lui ?

— Non, répondit-il. Christine a péri dans un accident de voiture, sur l'autoroute, le jour même de l'enterrement de mon frère.

— Quelle horreur ! murmura Rebecca. Vous avez dû vivre des jours...

— ... difficiles, pour le moins.

— Charlotte ne se trouvait pas dans la voiture avec sa mère ?

— Non, Christine l'avait laissée au manoir. Elle n'en a plus bougé depuis. Et quoi que vous en pensiez, ajouta-t-il avec amertume, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle, à partir de ce moment-là.

Rebecca faillit répliquer que, dans ce cas, il avait encore beaucoup à apprendre sur les enfants, mais elle jugea préférable de s'abstenir.

— Charlotte m'a raconté que vous vous absentiez souvent, et que vous la laissiez toute seule ici.

— Toute seule ! Pourquoi pas dans un cabinet noir, tant qu'elle y est ! Certes, mon travail m'oblige à me déplacer fréquemment. Outre le bien-être de ma nièce, il se trouve que je dois assumer de nombreuses autres responsabilités. Voyez-vous, je ne vis pas de mes rentes. Je suis, très prosaïquement, dans le commerce du vin. Je me rends très souvent en France, en Italie, en Allemagne.

— Je vois... Mais ne croyez-vous pas que votre nièce, par son comportement, cherche à vous faire comprendre que vous lui manquez ?

Il poussa un profond soupir, et haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Charlotte était déjà une petite peste avant d'habiter avec moi, déclara-t-il. Oh, ne prenez pas cet air offusqué ! C'est la nurse que j'ai libérée, tout à l'heure, qui a employé ce terme. D'ailleurs, toutes les nurses qui se sont occupées de Charlotte depuis son plus jeune âge ont exprimé à peu près le même point de vue. Vous voyez, rien n'a changé.

— Enfermer un enfant n'a jamais rien arrangé ! s'exclama Rebecca avec fougue.

— Disons que cela donne un peu de répit aux êtres condamnés à vivre en sa compagnie... Mais je suis d'accord, la méthode punitive ne résout rien. Et j'admets sans honte que je ne vois pas de solution. Enfin, puisque vous, vous croyez pouvoir faire quelque chose pour elle, je ne vais pas vous en empêcher ! D'ailleurs, j'observerai avec intérêt votre travail sur Charlotte, au cours de la semaine. J'avoue que vous avez piqué ma curiosité.

— J'espère que vous serez suffisamment intéressé pour coopérer lorsque je le jugerai nécessaire ?

Un sourire sans joie se dessina sur les lèvres du comte.

— Ecrasez-lui les orteils tant que vous voudrez, si c'est cette liberté-là que vous me demandez, dit-il. Je n'interviendrai pas. Je vous laisse agir à votre guise.

— Merci. Mais accepteriez-vous d'être un peu plus qu'un spectateur passif ?

— Que me demandez-vous exactement ? dit-il en fronçant les

sourcils.

— D'agir selon mes conseils.

— Je ne vous promets rien. Je suis un piètre acteur, et cela ne mènerait à rien si j'agissais à l'encontre de mes convictions.

— Vous avez raison. Mais par exemple, pourquoi ne pas passer un peu plus de temps avec elle, cette semaine ?

La question le fit rire, d'un rire grave et doux à la fois, qui troubla la jeune femme.

— Ne vous inquiétez pas, Rebecca, je me rendrai disponible.

L'expérience et la ravissante personne qui la conduit m'intriguent suffisamment pour que je délaisse quelque peu mon travail !

La jeune femme esquissa un sourire crispé. Pour Charlotte, en revanche, il n'éprouvait aucun intérêt ! Hugh Davenport avait accepté le marché qu'elle lui proposait, mais juste pour le plaisir d'avoir près de lui une femme qu'il trouvait séduisante...

Un mélange d'excitation et d'appréhension s'empara de la jeune femme. Elle aussi éprouvait à son égard une forte attirance, et désirait en découvrir un peu plus sur le mystérieux comte de Stanthorpe. sur les sentiments qu'il lui inspirait. Pourtant, elle n'avait pas le droit de laisser cet aspect des choses prendre le pas sur le rôle qu'elle s'était assigné : aider Charlotte. D'un autre côté, bien sûr, si elle pouvait utiliser son charme pour rapprocher l'oncle et la nièce... Charlotte avait besoin d'amour, et pour obtenir le résultat escompté, la fin ne justifiait-elle pas les moyens ?

— Il est temps que je m'en aille, annonça soudain Rebecca en se levant. J'ai beaucoup à faire d'ici à demain.

— Bien sûr. Mais puisque vous n'avez pas de voiture...

— Inutile de vous déranger, je suis venue à scooter. Je l'ai laissé devant la grille.

— Un scooter? s'écria-t-il, incrédule. Vous êtes une jeune femme résolument moderne! Je vais vous raccompagner jusqu'au portail. Lorsqu'ils eurent atteint la porte d'entrée, il s'arrêta, la main posée sur la poignée de cuivre.

— Je ne me suis pas comporté avec beaucoup d'élégance, Rebecca. Je vous dois des excuses.

Embarrassée, elle esquissa un sourire contrit.

— Il me semble avoir également manqué de tact, à deux ou trois reprises, déclara-t-elle. Nous sommes quittes ?

— Puisque avec vous, les choses sont aussi simples que ça... Entendu, nous sommes quittes.

Ils descendirent ensemble le perron, contournèrent la fontaine et s'engagèrent dans la grande allée. Tout en cheminant auprès de lui, Rebecca tentait de calmer les battements fous de son cœur. C'était pure folie, de se sentir à ce point troublée par un homme ! Que pouvait-elle espérer ?

Il lui fallait se rendre à l'évidence : toute séduisante qu'il la trouve, le comte de Stanthorpe ne s'abaisserait jamais à fréquenter une roturière ! Cette histoire « piquait sa curiosité », et devait le distraire, rien d'autre.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à Davenport, Rebecca ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

La jeune femme ne répondit pas immédiatement. Levant la tête, elle contempla pendant quelques instants les arbres, qui formaient au-dessus d'eux une voûte de verdure. Elle imaginait si bien sa mère se promenant ici...

— Ce qui m'a amenée ici ? murmura-t-elle. Le destin, peut-être...

— Je ne crois pas au destin.

Rebecca se tourna vers lui. Le moment était sans doute venu de

tout lui révéler.

— Je... je voulais voir ce manoir. Ma mère, orpheline de guerre, y a vécu six mois, avec d'autres enfants comme elle, avant d'être envoyée en Australie. Elle avait cinq ans à peine... Pourtant, elle n'a jamais oublié cet endroit, et elle m'en a beaucoup parlé. Voilà pourquoi je suis venue aujourd'hui. Au début, je pensais juste jeter un coup d'œil par la grille, mais en arrivant ici, l'envie m'a prise d'en savoir plus. J'ai garé mon scooter, remonté l'allée, et j'ai sonné, espérant qu'on me laisserait visiter les lieux. Bien sûr, je m'attendais à devoir m'expliquer un peu...

— Mais vous étiez confiante, acheva-t-il en souriant. Et vous avez eu raison. Vous allez en plus dormir sous le même toit que votre mère, à partir de demain !

Rebecca lui rendit son sourire. Oui. Et si elle se débrouillait aussi bien avec Charlotte qu'elle l'espérait, le séjour pourrait durer plus longtemps...

Lorsqu'ils atteignirent le portail, Rebecca alla ôter le cadenas de son scooter.

— Pensez-vous vraiment pouvoir faire quelque chose pour Charlotte ? demanda-t-il enfin tandis qu'elle détachait son casque du guidon.

— Oui. Je ne me serais pas tant battue avec vous si je n'en avais pas été persuadée. N'attendez pas un miracle, bien sûr. Mais les choses vont changer, vous verrez.

— N'y comptez pas trop, Rebecca. D'autres, aussi bien intentionnées que vous, ont essayé, et échoué. Charlotte... Charlotte est la fille de Christine, et contre cela, on ne peut rien.

Il lui sourit avec amertume.

— A demain, Rebecca.

Intriguée, la jeune femme le suivit des yeux tandis qu'il reprenait le chemin du manoir. Le mal-être terrible de l'enfant n'était-il pas provoqué par la haine qu'éprouvait Hugh à l'égard de sa mère? Qui était vraiment Christine? De quel mal s'était-elle rendue coupable, pour qu'on cherche à l'en punir, par-delà la mort, à travers une fillette innocente ?

Il s'agissait là d'une situation trouble, dangereuse, fascinante aussi. Était-il bien raisonnable de s'y impliquer?

Peut-être pas. Mais pour rien au monde Rebecca ne serait revenue sur sa décision.

Il était presque midi lorsque Rebecca passa les grilles du manoir de Davenport, le lendemain. Et tandis que la Rolls Royce remontait lentement l'allée, elle s'efforça de dominer l'appréhension qui, depuis la veille, ne la quittait pas. Ne s'identifiait-elle pas trop à cette petite fille? Si elle n'y prenait garde, ses sentiments à l'égard de Charlotte pourraient devenir douloureux, gênants même... Quant à son oncle, elle ne comprenait pas pourquoi il produisait un tel effet sur elle. Elle qui se targuait de posséder un sang-froid à toute épreuve avait senti ses réactions lui échapper complètement, la veille. Cela compliquait tout...

Bientôt, la voiture s'arrêta devant la maison. Rebecca regardait, inquiète, l'immense porte qui la séparait encore de la famille Davenport et de ses noirs secrets, lorsque le battant s'ouvrit doucement. En voyant la petite silhouette gracieuse de Charlotte se glisser dans l'entrebâillement, le cœur de la jeune femme fit un bond. Une petite fille en manque d'amour l'attendait. Elle avait bien fait de venir.

Le chauffeur ouvrit la portière à Rebecca. Charlotte, qui descendait l'escalier, s'arrêta net.

— Tu es vraiment venue ! s'exclama-t-elle.

— Bien sûr!

La fillette lui adressa un sourire radieux. — Tu vas rester? reprit-elle.

— Pourquoi pas ? C'est un bel endroit, ici. Et je suis très heureuse que ton oncle m'ait invitée à y séjourner.

Tandis que le chauffeur sortait du coffre une valise et un gros sac de

voyage, la petite fille, manifestement rassurée par ces preuves, se détendit un peu. Appuyée contre le muret de pierre qui bordait l'escalier, elle se mit à détailler la tenue de Rebecca. Son regard se posa sur les Reebok, puis sur le jean, et enfin, s'attarda sur le motif coloré du pull, une création australienne à laquelle Rebecca tenait beaucoup. La jeune femme avait délibérément choisi, en s'habillant, de conserver une image proche de celle de la veille, pour ne pas perturber la fillette. A en juger par l'expression satisfaite de Charlotte, le but était atteint.

— Fallait-il que je m'habille autrement ? demanda-t-elle pourtant. Charlotte portait une ravissante robe à smocks qui la faisait ressembler à une petite fille modèle.

— Non ! J'ai mis ma belle robe parce que je devais aller à la messe, ce matin. C'est des moutons, sur ton pull ?

— Oui. En fait, ces motifs racontent une histoire que tous les enfants connaissent, chez moi, en Australie.

— Ça parle de quoi ?

Tout en grimpant les marches, Rebecca lui raconta la vieille légende selon laquelle un vagabond avait été sauvé de la noyade par une jolie bergère. Ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre et s'étaient mariés.

Brooks se trouvait à la porte pour l'accueillir. Il parut surpris de voir Charlotte si gaie. Pour sa part, Mme Tomkins, qui attendait dans le hall pour mener Rebecca à sa chambre, ne fut pas moins stupéfaite que la petite fille se joigne spontanément à elles, tout en posant à la nouvelle venue d'étranges questions à propos de vagabonds et de bergères.

La chambre attribuée à Rebecca, située au premier étage, était une pièce somptueuse. Un lit à baldaquin en occupait le centre, et divers

meubles de grande valeur, patinés par les siècles, étaient disposés tout autour. Le tapis vieux rose, les tissus et rideaux fleuris, le velours crème des fauteuils, tout suggérait la douceur, le bien-être. Un petit couloir conduisait à une salle de bains de rêve.

Rebecca, émerveillée, admirait le décor dans lequel elle allait vivre pendant quelques jours lorsqu'on lui monta ses bagages. Mme Tomkins offrit de lui envoyer quelqu'un pour s'occuper du rangement et du repassage éventuel de ses affaires, mais Rebecca déclina l'offre, prétextant que ses vêtements étaient pour la plupart infroissables. En réalité, elle désirait rester avec Charlotte pour approfondir cette prise de contact plutôt positive.

— Comme il vous plaira, répondit Mme Tomkins. Le déjeuner sera servi à 1 heure. Lord Davenport et ses hôtes vous attendront dans le salon.

Tout en parlant, la gouvernante examinait la tenue de Rebecca d'un air désapprobateur. Sans doute était-ce une façon de lui signifier qu'il valait mieux ne pas descendre vêtue ainsi. Pour ne pas embarrasser Hugh, Rebecca était prête à faire un effort... A moins que Charlotte n'interprète ce changement de tenue comme une trahison.

— C'est entendu, Mme Tomkins. Je vous remercie. Tu sais qui déjeune avec nous, aujourd'hui ? demanda-t-elle à Charlotte dès que la gouvernante eut quitté la pièce.

— Evidemment !

Cette réponse laconique fut formulée sur un ton de défi. Rebecca s'en aperçut, mais elle poursuivit son rangement comme si de rien n'était.

— Comment sont-ils, ces gens ? demanda-t-elle d'un ton détaché.

— Je les déteste.

Cette déclaration mit fin aux hésitations de Rebecca en ce qui concernait sa tenue. Si elle s'habillait comme les invités de lord Davenport, elle risquait de perdre aussitôt la confiance de Charlotte. Et d'ailleurs, ses vêtements, quoique résolument décontractés, étaient tout à fait convenables.

— Dis-moi, petite, tu sembles détester beaucoup de gens ! As-tu de bonnes raisons pour cela, au moins ? Dans le cas contraire, permets-moi de te dire qu'il s'agit là d'une réaction un peu stupide... Manifestement vexée, Charlotte fronça les sourcils et se tut. Mais son silence ne dura guère.

— J'ai mes raisons, déclara-t-elle enfin. Sir Roger rit tout le temps de moi, et lady Harriet raconte des choses stupides. Cynthia Lumleigh, elle, c'est une vipère.

— Une vipère ?

— Oui, tu verras.

— D'accord. Je verrai.

Rebecca jugea préférable de ne pas insister. Les enfants possédaient parfois une sûreté de jugement qui manquait aux adultes. Et pour l'heure, elle lui laissait le bénéfice du doute.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-elle.

— Sept ans.

— Et Cynthia ? A-t-elle le même âge que toi ?

— Mais non, c'est une grande. Une adulte, précisa-t-elle avec une grimace de dégoût. En fait, elle est amoureuse de mon oncle. Et je la déteste encore plus que les autres.

Songeuse, Rebecca s'immobilisa un instant. A en croire Charlotte, Cynthia Lumleigh menaçait le très fragile sentiment de sécurité que la petite fille éprouvait auprès de son oncle...

Après s'être coiffée et assurée que son rouge à lèvres ne nécessitait

pas de retouche, Rebecca tendit la main à Charlotte.

— Viens. L'heure de la bataille a sonné ! Surtout, il ne faut pas montrer à l'adversaire qu'on a peur de lui...

Après quelques secondes d'hésitation, la petite fille finit par glisser sa main dans celle de Rebecca.

— Et comment tu fais ça, toi ?

En quittant la chambre, Rebecca prit bien soin de ne pas serrer la petite main abandonnée dans la sienne. En aucun cas la fillette ne devait se sentir brusquée.

— La première chose, commença-t-elle, c'est de comprendre ce qui se passe autour de toi. Par exemple, je ne connais pas sir Roger, mais je sais que beaucoup de gens choisissent de rire lorsqu'ils ne savent pas quoi dire, ou quoi faire. C'est une façon de masquer leur manque d'assurance. Lorsque sir Roger se met à rire, cela ne signifie pas forcément qu'il se moque de toi.

— Ça veut plutôt dire qu'il n'est pas très malin...

— Tu comprends vite, petite. Mais il vaut mieux ne pas le lui faire remarquer, parce que ça le rendra encore plus fragile. Je te conseille de sourire, plutôt.

Ainsi, il se dira que tu es quelqu'un de gentil, et cela le mettra en confiance. Pareil pour les gens qui débitent des sornettes : c'est souvent parce qu'ils se sentent un peu perdus, et préfèrent dire ce qui leur passe par la tête plutôt que de rester silencieux.

— On leur sourit, à eux aussi ?

— Oui, bien sûr. Grâce à ton sourire, ils se sentent moins bêtes, et tu gagnes aussi la partie.

— Et les vipères ?

— La méthode du sourire reste efficace : si tu souris, ces gens-là ne peuvent pas voir si leur méchanceté te touche. C'est ça qui les

intéresse. Avec un sourire, tu leur fais croire qu'ils n'ont pas réussi, et donc tu gagnes encore.

— Mais ils font mal quand même...

— Oui. Dans certains cas, plutôt que de sourire, il faut leur répondre, pour ne pas garder trop de douleur en toi. Mais il est alors très important de choisir le bon moment pour le faire. Parfois, lorsqu'on a le courage et la patience d'attendre un peu, l'occasion d'utiliser sa botte secrète se présente, et là, tu gagnes sur toute la ligne.

— C'est quoi, la botte secrète ? s'enquit Charlotte, l'air fasciné. Elles arrivaient à la porte du salon, et Rebecca s'arrêta sur le seuil.

— Je t'en parlerai une autre fois. A présent, nous allons mettre en pratique la leçon sur le sourire. Que penses-tu du mien ?

Aussitôt, elle afficha son plus beau sourire. Charlotte éclata de rire.

— Pas mal ! s'exclama-t-elle.

— A toi, maintenant.

La petite fille s'exécuta, révélant une rangée de petites dents bien blanches. Rebecca, qui ne s'attendait pas à une réaction aussi spontanée, exultait.

— Parfait. Prête pour la mission sourire ?

— Prête.

A peine Rebecca eut-elle poussé la porte qu'elle sentit la main de Charlotte serrer la sienne, comme pour demander un peu de réconfort. La jeune femme lui répondit par une petite pression amicale, rassurante, tandis que son regard s'arrêtait sur Hugh Davenport. Appuyé au manteau de la cheminée, vêtu d'un costume gris qui rehaussait son élégance naturelle, il la fixait avec une telle intensité qu'elle se troubla. Puis soudain, il parut se rendre compte que Charlotte ne hurlait pas, ne trépignait pas et n'avait même pas

l'air en colère. Une expression de stupéfaction se peignit alors sur son visage.

— Ravi de vous revoir, Rebecca. Je constate que Charlotte vous a réservé un accueil...

— ... absolument charmant !

Comme pour mieux le convaincre, elle adressa au comte un sourire dévastateur, puis elle poussa Charlotte du coude. La fillette, qui décidément apprenait vite, offrit alors à son oncle un petit sourire, contraint certes, mais bien réel.

— Je connais toute l'histoire du vagabond et de la bergère, maintenant, déclara-t-elle fièrement. Elle est brodée sur le pull de Rebecca.

Aussitôt, quatre paires d'yeux se posèrent sur la poitrine de la jeune femme.

— Original, fit remarquer avec indulgence une femme blonde, assise sur un divan.

Rebecca lui adressa un sourire poli. Il s'agissait sans doute de Cynthia Lumleigh. La première impression de Rebecca sur cette superbe blonde correspondait assez bien à l'évocation faite par Charlotte.

— C'est très seyant, en tout cas ! déclara un homme d'un certain âge qui devait être sir Roger.

— Mais nous embarrassons ton invitée, Hugh, intervint Cynthia. Si tu nous présentais ?

— Oh, je crois que rien n'embarrasse jamais Rebecca, répondit-il. Elle se tire avec brio de n'importe quelle situation !

Une lueur amusée dans le regard, il invita la jeune femme à se joindre à eux.

— Vous n'êtes pas gênée, Rebecca, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde.

Soudain, il baissa les yeux sur sa nièce, et son expression devint sévère.

— J'espère que tu te souviens de ce que je t'ai dit, Charlotte ?

— Oui, oncle Hugh, répondit la fillette d'un ton boudeur.

Il avait dû lui faire une leçon de morale particulièrement sévère.

Compatissante, Rebecca serra un peu plus fort la main de l'enfant, qui leva vers elle son visage morose. La jeune femme lui sourit.

Charlotte mit quelques secondes à réagir, mais enfin, la rangée de petites dents apparut de nouveau. Le dialogue était définitivement établi entre elles.

Hugh Davenport, qui avait suivi cet échange sans rien comprendre, fronça de nouveau les sourcils. Il semblait prêt à faire une remarque, à demander une explication.

— Voici donc Rebecca, annonça-t-il à l'attention de ses hôtes.

— Enchantée de vous rencontrer ! s'exclama aussitôt lady Harriet.

Hugh nous parlait justement de cette course en ballon à travers l'Europe... Il nous disait aussi que vous veniez d'Australie. Un bien long voyage, n'est-ce pas ?

— Vous nous venez des antipodes ! renchérit sir Roger en prenant la main de Rebecca.

La jeune femme lui adressa son plus beau sourire, au cas où Charlotte la regarderait. Elle sentit tout de suite qu'il n'y avait pas une once de méchanceté chez sir Roger ni chez lady Harriet.

Proches de la cinquantaine, sans vanité excessive ni prétention particulière, ils étaient de ces gens qui la laissaient plutôt indifférente. Il n'en allait pas de même avec leur nièce, Cynthia Lumleigh. Svelte, blonde, très élégante, maquillée avec le plus grand soin, elle ressemblait un peu à Lady Di. Mais elle semblait froide, un peu

méprisante même.

— Griffith James..., murmura Cynthia, songeuse. Ce nom me dit quelque chose.

— C'est étonnant, nous ne nous sommes jamais rencontrées, répliqua Rebecca. Et mes deux noms sont simplement accolés.

— Quel dommage, cela faisait si distingué ! Pas du tout colonial.

— Colonial ? Je crains, mademoiselle Lumleigh, que vous ne soyez un peu en retard sur l'histoire : voilà bientôt cent ans que l'Australie a cessé d'être une colonie anglaise !

Du coin de l'œil, la jeune femme nota le très discret sourire de Hugh Davenport.

— Bien sûr, susurra Cynthia. Mais vous considérez toujours l'Angleterre comme votre patrie, non ?

La jeune femme eût-elle formulé cette question d'un ton moins méprisant que Rebecca aurait immédiatement répondu « oui ». Mais de toute évidence, Cynthia cherchait à l'écraser de sa supériorité.

— Connaissez-vous l'Australie ? s'enquit Rebecca avec un sourire mielleux.

— Grands dieux, non ! Qu'irais-je faire là-bas ? C'est vraiment le bout du monde !

— C'est un point de vue. Certains considèrent qu'il s'agit d'un pays très intéressant, qui ne ressemble pas du tout au vôtre.

— Tout à fait exact, renchérit Hugh. Si tu y vas un jour, Cynthia, ne t'attends pas à y trouver une réplique de l'Angleterre. Tu seras dépaylée, à coup sûr...

— Tu connais donc l'Australie, Hugh ? demanda Cynthia.

— J'y ai été invité à goûter certains grands crus, il y a quelques années.

Trouvant sans doute que Rebecca opposait trop de résistance à ses

perfidies, Cynthia concentra toute son attention sur Hugh, et elle lui posa mille questions sur son voyage. Le comte y répondit de façon très enthousiaste, et Rebecca éprouva un vif plaisir à l'entendre vanter la qualité des vins australiens, dont certains comptaient selon lui parmi les meilleurs du monde. Mais la complicité qu'instaurait ce sujet entre Hugh et Rebecca n'était manifestement pas du goût de Cynthia. Très vite, elle reprit le contrôle de la conversation, et se mit à évoquer la France, après s'être assurée que Rebecca n'y avait jamais mis les pieds.

Cette dernière, un léger sourire aux lèvres, n'était absolument pas dupe de ce manège. Et de toute évidence, Hugh Davenport ne l'était pas non plus. Envers

Cynthia, il se montrait poli, attentif, charmeur aussi. Il la voyait peut-être comme une épouse possible. Mais entre eux, il ne s'agissait pas d'amour.

Bien sûr, les relations de Hugh et de Cynthia ne la regardaient pas... Sauf dans la mesure où la présence d'une femme pareille dans l'entourage de Charlotte risquait de nuire à la petite fille. Pourvu que Hugh Davenport en soit conscient !

Bientôt, Brooks vint leur annoncer que le déjeuner était servi. Rebecca suivit le groupe dans une salle à manger dont le décor très moderne la surprit. La pièce était claire, peu meublée, très élégante dans sa sobriété. La teinte jaune dominait : rideaux, tissu des sièges étaient du même jaune soutenu, que l'on retrouvait dans le ravissant couvert mis sur la table, que décorait en son centre un superbe bouquet de roses jaunes.

Lorsqu'ils eurent pris place, Hugh et lady Harriet évoquèrent longuement une fête de charité organisée au village pour réunir les fonds nécessaires à la restauration de l'église, et ils passèrent la

moitié du repas à chercher les meilleures idées pour rendre cette fête attrayante. Rebecca écoutait, nullement gênée de ne pas prendre part à la conversation. Chaque fois que sir Roger éclatait de rire, elle échangeait avec Charlotte un sourire complice. Ce petit jeu semblait tant amuser la fillette qu'elle suivait le discours des grands avec un sérieux impressionnant.

Hugh Davenport finit par surprendre leur manège. A intervalles réguliers, il adressait à Rebecca un regard interrogateur, cherchant à comprendre ce qui se tramait entre elles. Regards qui n'échappèrent pas à la vigilance de Cynthia. Blessée par ces échanges silencieux, elle s'en prit une nouvelle fois à Rebecca.

— Vous avez certainement des idées intéressantes pour cette manifestation ! déclara-t-elle soudain. Vous qui passez votre temps à organiser des courses de montgolfières...

— Je n'organise rien, répliqua Rebecca. Je me contente de chercher des sponsors et je toucherai une commission importante lorsque j'aurai réussi à réunir la somme nécessaire.

— Vous vous faites payer ? Pour une cause humanitaire ? s'écria Cynthia. Mais c'est vrai, vous autres Australiennes, vous êtes dévorées d'ambition !

— Je ne vois pas le rapport, déclara Rebecca d'un ton posé. Il se trouve que j'appartiens à cette classe de pauvres gens obligés de travailler pour vivre. S'il ne tenait qu'à moi, je m'installerais dans une immense maison, et je fonderais une famille.

— Croyez-vous vraiment que de nos jours, il soit bien malin de faire des enfants ?

— Je viens d'une très grande famille, mademoiselle Lumleigh. Et je peux vous dire que malgré les drames divers vécus par chacun de nous, nous sommes les gens les plus heureux du monde.

A ces mots, Cynthia ouvrit de grands yeux. Et même lady Harriet parut intriguée.

— Que voulez-vous dire, ma chère ? demanda-t-elle.

— Eh bien...

Rebecca marqua une pause, consciente du silence qui régnait soudain autour d'elle. Hugh Davenport l'observait avec beaucoup d'intérêt. Elle allait lui expliquer ce qui faisait d'elle une spécialiste des enfances traumatisées...

— Eh bien, reprit-elle enfin, les quatorze enfants de la famille James ont tous été adoptés, lady Harriet. Zacharie Lee venait d'Amérique, Tiffany Makana des îles Fidji, Carol et Alan Tay du Viêt-nam, Zuang Chi de Chine, Mahammad et Leah d'Inde, Rosalie des Philippines, Kim de Corée, Shasti d'Ethiopie. Suzanne du Canada, Joseph de Thaïlande et Tom.. Tom est d'origine australienne.

Un long silence suivit cette énumération. Hugh Davenport, quant à lui, semblait apprécier le tour que prenait la conversation, et son regard plein de chaleur donna à Rebecca une merveilleuse sensation de triomphe.

— Et vous, ma chère ? s'enquit finalement lady Harriet. D'où venez-vous ?

— Je suis née en Australie, mais on me considère comme l'Anglaise de la famille. Ma mère était anglaise, et à l'époque de mon adoption, j'avais un accent anglais très prononcé.

— Remarquable ! s'écria sir Roger avant d'éclater de rire.

— Et comment vos parents se débrouillaient-ils, avec un tel mélange ? reprit lady Harriet.

— Ils ne faisaient rien de particulier. Vous savez, avec de l'attention et beaucoup d'amour, on arrive à tout.

— Et vos vrais parents ? intervint Cynthia. Que leur est-il arrivé ?

- Je suis orpheline. Comme beaucoup d'enfants adoptés.
- Bien sûr, mais vous vous souvenez de votre mère, non?
- J'avais cinq ans lorsqu'elle est morte.
- Et votre père?
- Je ne l'ai pas connu, répondit-elle avec un sourire contraint.
- Oh, comme c'est triste ! Il est mort avant votre naissance, je suppose ?

Rebecca la regarda droit dans les yeux. Cette fois, elle n'avait plus aucune envie de sourire.

- Non, répondit-elle. Il a abandonné ma mère en apprenant qu'elle était enceinte. Je ne sais pas qui il est, et je n'ai aucune idée de ce qu'il est devenu.

Encore aujourd'hui, elle avait envie de crier qu'elle s'en moquait parce qu'il ne représentait rien pour elle. Comme lorsqu'elle était petite. Il s'agissait là d'une réaction de défense, d'un mensonge pour se protéger de la douleur. Bien sûr, elle aurait tout donné pour savoir qui était son père ! Bien sûr, un profond sentiment de tristesse et de colère la submergeait, lorsqu'elle pensait à la façon dont il avait choisi d'ignorer son existence. Mais les années passant, elle avait fini par apprivoiser sa souffrance...

Du moins tant que l'on ne la ravivait pas délibérément. Mais sans doute Cynthia exultait-elle... En la forçant à révéler son absence de «dignage respectable », elle lui faisait sentir toute la différence qui existait entre elles.

- Quelle terrible histoire ! s'exclama-t-elle, l'air apitoyé.

Rebecca allait répondre que son père adoptif avait su mieux que quiconque combler le vide laissé par son vrai père lorsque Charlotte décida d'intervenir. Délibérément, sans s'inquiéter de savoir si on la regardait ou pas, elle donna un petit coup à son verre d'eau, qui se

renversa sur les genoux de Cynthia, assise juste à côté d'elle.

— Oh ! s'exclama Cynthia. Quelle sale gosse ! Tu l'as fait exprès, je t'ai vue !

D'un bond, Hugh Davenport se leva, la mine sévère, les lèvres pincées. Sans ciller, Charlotte soutint le regard assassin qu'il posait sur elle. Sentant venir l'orage, Rebecca se mit précipitamment debout et, ce faisant, elle s'arrangea pour renverser son verre de vin rouge sur la robe de la fillette. Elle poussa alors un grand cri, qui détourna une seconde l'attention de Hugh Davenport.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Quelle maladroite je fais ! Regarde un peu ce gâchis ! Il faut vite enlever cette tache, Charlotte, sinon elle ne partira jamais. Vous avez bien de la chance, mademoiselle Lumleigh, de n'avoir reçu que de l'eau ! Veuillez nous excuser... Sans laisser à la fillette le temps de réagir, elle la prit dans ses bras et se dirigea vers la porte. La fuite n'était peut-être pas la meilleure solution, mais la jeune femme n'avait rien trouvé de mieux pour éviter à l'enfant une scène pénible.

5.

Charlotte estimait avoir agi le plus justement du monde en punissant Cynthia de sa méchanceté, et elle se moquait bien des remontrances qu'on pouvait lui adresser. D'ailleurs, après lui avoir fait promettre, à l'avenir, de la laisser résoudre seule ses problèmes, Rebecca finit par abandonner le sujet. Et au fond, elle n'était pas mécontente de la façon dont Cynthia avait été mouchée.

Pour ne pas risquer d'autres frictions, elle décida de partir avec Charlotte à la découverte du parc. A en juger par le soin apporté à son entretien, une armée de jardiniers devaient y travailler... Sur un petit étang bordé de magnifiques saules nageaient quelques cygnes majestueux, ainsi que des canards qui aussitôt s'approchèrent. Mais Charlotte n'était pas d'humeur contemplative : les révélations de Rebecca sur son enfance l'avaient passionnée, et elle voulait tout savoir de la famille James.

La jeune femme lui raconta alors comment ses parents adoptifs avaient agrandi peu à peu le cercle familial. Elle espérait, en évoquant les histoires souvent dramatiques de ses frères et sœurs d'adoption,

aider Charlotte à mesurer sa chance : la petite fille était orpheline, certes, mais pas abandonnée !

Pourtant, le soir même, elle commença à en douter.

A l'heure du coucher, elle avait emmené Charlotte dire bonsoir à son oncle, qui travaillait dans la bibliothèque. Trois grands bureaux occupaient le centre de la pièce. Des étagères chargées de dictionnaires et d'encyclopédies couraient le long des murs. C'était un endroit protégé, paisible, intemporel.

Assis à l'un des bureaux, Hugh Davenport consultait un gros registre. En voyant entrer Rebecca et sa nièce, il se leva.

— Vous avez fait une bonne promenade? s'enquit-il d'un ton sec.

— Oui, j'ai admiré votre parc, répondit Rebecca. Le comte de Stanthorpe adressa un bref sourire à la jeune femme, puis il reporta son attention sur sa nièce.

— Ne crois pas que, parce que je n'ai rien dit, j'approuve ton comportement avec Cynthia. Rebecca a choisi de prendre ta défense, et je ne désavouerai pas son attitude. Mais la prochaine fois que tu agiras comme tu l'as fait à midi, je t'interdirai définitivement l'accès à la salle à manger. Tu prendras tous tes repas dans la cuisine. Est-ce bien clair?

— Je m'en fiche !

Tournant la tête vers Rebecca, le comte lui adressa un regard ironique. Sans doute lui signifiait-il ainsi que, pour le moment, il n'avait pas constaté le moindre progrès...

— Que tu t'en fiches ou pas n'a rien à voir avec la question, poursuivit-il. Soit tu obéis, soit tu supportes les conséquences de tes actes.

— Votre nièce est venue vous dire bonsoir, Hugh, intervint Rebecca, craignant que les choses ne s'enveniment.

Elle serra fort la main de la fillette, l'engageant à se montrer plus docile. Mais Charlotte s'était murée dans un silence hostile. Lord Davenport, le visage sévère, le regard sombre, attendait. Rebecca aurait voulu lui crier que Charlotte n'était qu'une petite fille, pas une ennemie que l'on méprise! Mais elle n'en fit rien. Ce n'était pas le moment d'avoir une telle discussion.

— Bonne nuit, oncle Hugh, murmura enfin Charlotte.

Il hocha la tête, manifestement satisfait.

— Bonne nuit, Charlotte.

Stupéfaite, Rebecca le foudroya du regard. Il congédiait la fillette sans un sourire, sans un baiser, sans une once de gentillesse ou de chaleur ! Et elle était censée passer une bonne nuit ?

Rebecca eut beaucoup de mal à ne rien laisser paraître de son indignation devant Charlotte. Après l'avoir bordée, elle lui raconta une longue histoire de cow-boys, du temps des premiers colons australiens. Mais la petite fille ne l'écoutait pas vraiment. Le regard perdu dans le vague, elle semblait attendre que Rebecca s'en aille. Lorsque la jeune femme se pencha vers elle pour l'embrasser, la fillette se déroba brusquement et se cacha le visage dans l'oreiller.

— Hé ! Je t'ai fait peur, avec mon histoire ? demanda Rebecca.

— Non, pas du tout. Mais j'ai sommeil maintenant, je veux dormir.

— Je comprends. Mais d'abord, on se fait un petit baiser, pour se souhaiter une bonne nuit.

— C'est pas obligé !

Rebecca poussa un profond soupir.

— Tu ne dois pas être très douée pour donner des baisers... Tu manques d'entraînement ? Seul le silence lui répondit.

— Tu sais, embrasser les gens, les serrer contre soi, ça s'apprend ! Le soir, en te couchant, il faut oublier tout ce qui s'est mal passé pendant la journée. C'est à cela que sert ce petit câlin. Sinon, on se sent terriblement seul et abandonné, et tout paraît beaucoup plus difficile à supporter. Voilà.

Tout en parlant, Rebecca avait glissé les mains sous les épaules de la petite fille, et elle l'attira doucement à elle.

— En mettant tes bras autour de mon cou, comme ça, tu pourras me faire un câlin tout à fait honorable...

Dans le regard de l'enfant brilla une lueur de défi, et pendant

quelques secondes, Rebecca crut qu'elle allait échouer. Mais soudain, Charlotte lui tendit les bras. La jeune femme la prit aussitôt contre elle, la serrant très fort pour éviter qu'elle ne se dérobe une nouvelle fois, puis elle se mit à la bercer. Lorsqu'elle sentit la fillette s'abandonner, elle eut alors la conviction intime que jamais personne ne lui avait manifesté la moindre affection. C'était comme si elle goûtait là son premier moment de tendresse.

Était-il possible que sa mère ne l'ait jamais cajolée? Ni son père? Voilà qui expliquerait l'indifférence de la fillette lorsqu'elle parlait d'eux...

— Tu sens très bon, murmura-t-elle en frottant sa joue contre la chevelure soyeuse de la fillette.

Puis, très doucement, sans la lâcher, elle la recoucha et lui déposa un gros baiser sur le front.

— A ton tour, maintenant.

— Ton front est trop loin !

— Tu peux atteindre ma joue. Ça fera l'affaire. Charlotte serra plus fort encore le cou de Rebecca et, se redressant à demi, elle lui effleura la joue d'un baiser timide.

— Tu apprends vraiment très vite, tu sais. Bonne nuit, Charlotte. C'était la première fois que Rebecca appelait la petite fille par son prénom. Une initiative qui lui valut un sourire radieux. Puis très vite, comme pour mieux protéger son bonheur, Charlotte ferma les yeux et se tourna vers l'oreiller.

Profondément émue. Rebecca éteignit la lampe et sortit sur la pointe des pieds. Que de progrès avaient été accomplis en une journée ! A présent, il lui fallait concentrer tous ses efforts sur Hugh Davenport. Rencontrerait-elle le même succès ?

Le dîner était servi à 8 heures, ce qui lui laissait une bonne demi-

heure pour se préparer. Elle avait depuis longtemps compris l'importance de l'image que l'on présentait aux autres, et pour les besoins de son métier, elle possédait une garde-robe très complète. Ce soir, elle allait tenter d'amadouer le comte de Stanthorpe... Après une douche rapide qui lui rendit toute son énergie, Rebecca passa la robe qui lui semblait la plus appropriée pour la circonstance : très féminine, avec sa taille bien marquée, son encolure en V, ses manches amples, serrées aux poignets, elle soulignait la grâce de sa silhouette. L'harmonie d'orangés et de jaunes mettait en valeur ses cheveux bruns et illuminait son teint. Elle trouva Hugh Davenport dans le salon, en train de se servir un verre de whisky. Il suspendit son geste en la voyant entrer, et resta un moment immobile. Elle s'avança alors, consciente de la façon dont le tissu léger jouait avec son corps, bruissait sur ses longues jambes. Mais plus encore, elle avait conscience de la fascination qu'elle exerçait sur son hôte, et une chaleur étrange l'envahit. Très vite cependant, il se ressaisit et adressa un sourire à la jeune femme.

— Vous ressemblez à l'été, Rebecca. Vous êtes la gaieté et la jeunesse personnifiées !

Elle répondit à son sourire avec le plus de détachement possible. Pourtant, la gentillesse du compliment l'avait profondément touchée.

— Merci, murmura-t-elle. J'espère, si vous avez des hôtes ce soir, qu'ils penseront la même chose. Je ne tiens pas à être prise pour une moins-que-rien deux fois dans la même journée !

— Oh, je ne m'inquiète pas pour vous ! Si quelqu'un se permet la moindre remarque désobligeante, vous le remettrez vite à sa place. Vous avez un don certain pour vous faire respecter. Un don que j'admire particulièrement.

Ce second compliment bouleversa Rebecca. Elle connaissait bien la douleur de se sentir rejetée et abandonnée. Les paroles de Hugh Davenport étaient comme un baume sur ses anciennes blessures. Et d'un coup, la simple attirance physique qui la poussait vers lui sembla s'ouvrir sur une autre dimension émotionnelle. Ce fut comme si un flot de lumière se répandait en elle.

— Que puis-je vous offrir à boire ? demanda-t-il. Je vous recommande le sherry, il est délicieux.

— Va pour un sherry.

Tout en s'efforçant de maîtriser son trouble, la jeune femme le rejoignit. En aucun cas elle ne devait se laisser dominer par ses émotions. Car Rebecca Griffith James avait une mission à accomplir au manoir de Davenport : sauver une petite fille de la solitude et du malheur.

— Je tenais à vous remercier, Hugh, pour la façon dont vous m'avez soutenue lors de notre discussion avec Cynthia Lumleigh, dit-elle en prenant le verre qu'il lui offrait.

— Peut-être était-ce elle que je soutenais ? Sachant combien vous pouviez mordre fort...

— Non.

— Comment ça, non ?

— Vous étiez de mon côté, Hugh.

— Sans doute parce que c'était le bon.

— C'est ce que Charlotte pensait aussi.

Le nom de Charlotte agit sur Hugh Davenport avec une déconcertante rapidité : son visage se ferma aussitôt.

— Ne vous faites pas d'illusions, Rebecca : jamais je n'approuverai son attitude.

— Je n'imaginai rien de semblable, répondit doucement la jeune

femme, stupéfaite de ce brutal changement d'humeur. Mais vous pourriez essayer de la comprendre...

— Je ne la comprends que trop bien.

— Non, Hugh. Elle a pris ma défense, à sa manière d'enfant, comme vous vous l'avez fait à votre manière d'adulte. Bien sûr, son geste était répréhensible, mais il y avait, derrière, une intention identique à la vôtre.

— Inutile d'insister, Rebecca. Je ne suis pas d'accord avec votre interprétation de l'incident.

— Mais pourquoi ? s'écria-t-elle, perdant soudain patience. Charlotte a bien vu avec quelle cruauté Cyn-thia cherchait à me déstabiliser. Elle a interrompu le jeu de votre invitée, avec brutalité, certes, mais les enfants n'ont que faire de nos subtilités d'adultes. Ils recherchent l'efficacité. Et Charlotte s'est montrée particulièrement efficace.

— Je vous le dis, je n'ai pas la même vision des choses.

— Eh bien, vous vous trompez !

— Que je me trompe ou non, je refuse d'accepter à ma table une petite sauvage.

— Si vous lui manifestiez un peu plus d'humanité, elle ne se comporterait pas ainsi.

Les poings serrés, Rebecca défiait Hugh Davenport du regard. Au diable la finesse, au diable la stratégie ! Il fallait qu'il entende, qu'il comprenne la détresse de sa nièce. Et tant pis si, pour cela, elle devait supporter sa colère.

— Vous pouvez agir avec ma nièce comme bon vous semble, Rebecca. Je vous ai laissé carte blanche.

Il leva son verre dans la direction de la jeune femme, comme s'il voulait lui porter un toast, puis il se tourna vers la cheminée et se

plongea dans la contemplation des flammes.

Un immense sentiment de frustration s'empara alors de Rebecca. Ne perdait-elle pas son temps à essayer de dialoguer avec un homme qui refusait d'écouter? Mais comment l'atteindre? Elle avait rarement, avec tant de force qu'aujourd'hui, senti la limite de son pouvoir de persuasion.

Pourtant, elle restait convaincue que son instinct ne l'avait pas trompée : Hugh Davenport n'était ni méchant ni indifférent. Mais dès qu'il s'agissait de sa nièce, il refusait de voir la réalité. Et Charlotte n'était pas seule à faire les frais de cette étrange attitude : il en récoltait lui aussi des fruits bien amers. C'était comme une maladie qui lui rongait l'âme, et lui gâtait toutes les joies de son existence. En tout cas, tant que le voile ne serait pas levé sur le sens de cette mésentente, les choses ne changeraient pas au manoir de Davenport. Mais comment agir, puisque Hugh refusait l'aide qu'elle lui offrait?

Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas remarqué que Hugh s'était retourné et qu'il la dévisageait avec insistance. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle tressaillit.

— Je n'aurais pas dû accepter votre marché, murmura-t-il. J'ai été séduit par la perspective de respirer un peu d'air frais, entre les murs de ma prison dorée... Mais j'ai commis une erreur.

En cet instant, il la couvait d'un regard brûlant de désir, et Rebecca frissonna. Une fraction de seconde, elle eut envie de tout oublier, de se jeter dans les bras de cet homme dont le charme la subjuguait. Mais elle n'en fit rien.

De son côté, il n'esquissa pas non plus le moindre geste. Seule l'expression qu'elle lisait dans son regard, mélange d'impatience et de douleur, prouvait à Rebecca qu'elle n'avait pas rêvé.

— Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle, mais je crains, à présent, que vous ne sortiez meurtrie de cette expérience, reprit-il. Je ne veux pas vous voir perdre votre enthousiasme et votre optimisme, Rebecca. Il vaut mieux que vous partiez demain. Dans votre intérêt, oubliez Charlotte. Et oubliez-moi.

— Non. Non, je ne renoncerai pas, Hugh. De cela au moins, je suis absolument certaine. Je ne connais pas les raisons qui vous poussent à vous comporter comme vous le faites avec votre nièce, mais pour moi, les choses sont claires : ce que vit Charlotte, je l'ai vécu avant elle. A son âge, j'étais également très malheureuse.

— C'est stupide! s'exclama-t-il.

Il posa son verre avec une telle violence sur la cheminée qu'il le brisa. Le whisky qu'il contenait se répandit alors sur le marbre, des éclats de cristal tombèrent sur le sol. Sans paraître y prêter la moindre attention, Hugh s'avança vers Rebecca. Parvenu près d'elle, il la prit fermement par les épaules.

— Ecoutez-moi. Rebecca. Après ce que vous nous avez révélé de votre enfance à midi, je comprends très bien que vous puissiez vous identifier à ma nièce. Mais c'est une erreur : vos deux expériences sont complètement opposées. Pour Charlotte, la mort de ses parents ne signifie rien du tout. Elle ne les regrette pas, comme vous, vous avez pu regretter votre mère. Vous êtes capable d'aimer, pas Charlotte. Pour elle, l'amour n'est qu'un jeu, un moyen de manipuler les autres. Et quand elle aura bien utilisé l'amour que vous lui donnez, elle vous le jettera au visage, avec un mépris qui vous glacera le cœur. Je sais de quoi je parle, croyez-moi. Dieu sait que je trouve lourde cette croix qu'il me faut porter pour... mais cela ne vous concerne pas. Je m'en veux terriblement d'avoir accepté votre proposition, de ne pas vous avoir prévenue avant : l'attention

que vous lui portez, Charlotte la retournera contre vous, et s'en servira comme d'une arme.

Bouleversée par ce discours, Rebecca regarda le comte droit dans les yeux.

— Non, Hugh. Un enfant ne peut pas être aussi machiavélique. Charlotte a besoin d'être aimée, comme nous tous. Vous vous trompez à son sujet.

Il lui serra plus fort les épaules.

— Charlotte me déteste parce que je lis en elle, déclara-t-il d'une voix vibrante de colère. Parce que j'ai deviné son petit jeu. Elle ne peut pas gagner, avec moi, et c'est ce qui la rend si violente. Mais vous...

Sur le visage de Hugh, l'expression farouche s'adoucit soudain. Lentement, il fit glisser ses mains le long des bras de la jeune femme, en une caresse qui la fit frissonner.

— Pour Charlotte, poursuivit-il, l'amour est une faiblesse qu'il faut exploiter. Si j'arrivais à me persuader que vous êtes assez forte pour ne pas souffrir à cause d'elle, je vous laisserais faire, et je m'abandonnerais tout simplement au plaisir de vous avoir sous mon toit, Rebecca.

De l'index, il effleura le cou de sa compagne, puis suivit le tracé des lèvres frémissantes. Enfin, comme à regret, il retira sa main.

— Mais voyez-vous, quoi que vous en pensiez, je ne suis pas un monstre. Et je vous demande de quitter cette maison avant que Charlotte ne vous blesse.

A ces mots, le cœur de Rebecca se serra. Il savait qu'elle se sentait attirée par lui, elle le sentait. Mais il avait délibérément choisi de ne rien entreprendre. Pour lui permettre de partir sans regret, probablement...

Et s'il avait raison ? Si la décision qu'elle avait prise de séjourner au manoir n'était qu'une erreur, depuis le début ? Elle se souvint alors de la première apparition de Charlotte, dans cette même pièce, et de la méchanceté qu'elle avait lue sur le visage de la fillette. Et ce soir, l'éclair de triomphe dans ses grands yeux bleus... L'aurait-elle mal interprété ? L'amour, une arme dans les mains d'un enfant ? Cela paraissait incroyable. Et pourtant...

La porte s'ouvrit brusquement, arrachant la jeune femme à ses pensées.

— Le dîner est servi, Monsieur, annonça Brooks.

— Merci.

Le vieux majordome se retira, non sans avoir auparavant adressé un salut respectueux au maître des lieux.

— Venez, Rebecca, déclara Hugh. Parlez-moi de kangourous et de koalas. Ça nous changera les idées.

Rebecca s'efforça de sourire. En vain.

Hugh la fit entrer dans une pièce différente de celle où avait été servi le déjeuner. Plus sombre, plus chaleureuse, elle évoquait mieux le bien-être du soir, l'intimité des heures nocturnes. Autant la salle à manger ouverte sur la roseraie était claire, décorée de couleurs vives, autant ici, on avait recherché la demi-teinte, les effets discrets de lumière sur la chaude couleur du bois. Cristal, porcelaine et couverts d'argent jetaient leurs feux sur la nappe blanche, dont un bouquet de roses, orangées cette fois, ornait le centre.

Brooks présenta à Rebecca un siège dont la tapisserie rose représentait un motif de fleurs d'une finesse exquise. Rien n'échappait à la jeune femme, qui, sans bien savoir pourquoi, observait cet endroit comme pour mieux en graver tous les détails dans sa mémoire. Pour se prouver plus tard qu'elle n'avait pas rêvé, peut-être...

Tandis qu'une jeune fille leur présentait un plat d'asperges accompagné d'une sauce hollandaise, Brooks leur servit du vin blanc. Puis tous deux s'éclipsèrent.

— Dites-m'en un peu plus sur votre remarquable famille, commença Hugh. Elle m'intrigue : comment vos parents en sont-ils venus à adopter tant d'enfants de nationalités si différentes ?

Rebecca esquaissa un sourire crispé. Il choisissait d'engager la conversation sur un terrain non miné, et tournait délibérément le dos aux problèmes importants. Comme si, pour lui, le sujet était clos. Il fallait pourtant en revenir à Charlotte ! Rebecca devait-elle se laisser influencer par ce qu'il pensait de sa nièce ? Pouvait-il avoir raison ?

— En fait, ils n'avaient aucune idée préconçue, répondit-elle enfin. Un par un, le hasard nous a présentés à eux, et ils nous ont recueillis.

— Comment est-ce possible ? Tant d'enfants, par hasard ? Elle avait à peine entendu la question qu'il lui posait, tant elle était préoccupée. Que connaissait-il à la psychologie enfantine, après tout ? D'accord, Charlotte était profondément perturbée, mais de là à l'accuser d'une telle noirceur !

— Avez-vous déjà été marié, Hugh ? demanda-t-elle soudain. Manifestement surpris, il fronça les sourcils.

— Non, finit-il par répondre. Pourtant, je suis considéré comme un parti extrêmement intéressant... Surtout depuis que j'ai hérité le titre de mon frère, et tous les avantages qui en découlent. Pourquoi ? Voudriez-vous devenir ma femme ?

Le ton moqueur sur lequel il avait posé cette question blessa Rebecca. Mais elle n'en montra rien.

— Simple curiosité, répliqua-t-elle. A votre âge, la plupart des hommes ont une épouse, ou en sont séparés.

— Disons alors que la seule demande que j'ai faite a été... repoussée. Oh, il reste quantité de candidates et tôt ou tard, je finirai par en choisir une, ne serait-ce que pour assurer ma descendance.

Un frisson glacé parcourut Rebecca. Cherchait-il à la choquer ? A lui ôter définitivement toute raison de s'attacher à lui ? Ou exprimait-il simplement le fond de sa pensée ? Peut-être avait-il l'intention d'épouser Cyn-thia Lumleigh...

— N'avez-vous jamais eu envie de vivre avec une femme que vous aimiez ?

Un court instant, il parut hésiter.

— Si, une fois, déclara-t-il. J'ai été assez aveuglé par l'attrait qu'une femme exerçait sur moi pour me croire amoureux. Heureusement pour moi, malheureusement pour mon frère, celle qui était, à ce moment-là, la lumière de ma vie a décliné ma demande en mariage, et a choisi mon frère, le comte. J'ai compris alors ce que valait son prétendu amour. La lumière de ma vie n'était qu'un lumignon. Et encore... Faut-il le préciser? Leur mariage fut un fiasco.

Un nom s'imposa immédiatement à l'esprit de la jeune femme : Christine ! La mère de Charlotte... Se pouvait-il que la douloureuse expérience vécue par Hugh ait faussé son jugement concernant la petite fille? Pourtant, Charlotte était aussi l'enfant du frère de Hugh ! Cela devait bien compter un peu ? A moins que, là encore, les choses ne soient pas aussi simples...

— Il y a beaucoup à dire sur les mariages de raison, reprit Hugh, pensif. Mais au moins, chacun sait à quoi s'en tenir, et ne se fait pas d'illusions.

Lentement, il porta son verre à ses lèvres et but une gorgée de vin. Puis il adressa un sourire à Rebecca.

— Mais ne vous laissez pas influencer par ma vision un peu pessimiste des relations entre les hommes et les femmes. Il existe sans doute des couples heureux, des mariages réussis.

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle avec force. J'en connais même plusieurs.

— Plusieurs ! répéta-t-il, ironique. Mais dans quel monde vivez-vous ?

A cet instant, Brooks entra dans la pièce pour débarrasser leurs assiettes, remplir de nouveau leurs verres et surveiller le service du plat principal, des soles meunières accompagnées de brocolis. Lorsqu'ils furent de nouveau seuls, Hugh leva une nouvelle fois son

verre en direction de Rebecca.

— A vos amours, ma chère ! Je vous souhaite un mariage heureux.

— Merci...

— Mais vous n'avez pas répondu à ma question de tout à l'heure, reprit-il aussitôt, comme si l'évocation des amours de Rebecca le perturbait. Pourquoi les James ont-ils décidé d'adopter tous ces enfants ?

— Au hasard des circonstances... Je suis la sixième de la famille, et c'est Zacharie Lee qui m'a trouvée.

— Zacharie Lee ?

— Oui, c'est lui que mes parents ont adopté en premier. Ils l'ont recueilli à La Nouvelle-Orléans. Il était orphelin, et bien que très jeune à l'époque, il jouait remarquablement bien aux échecs. Il vivait avec un homme sans cœur qui ne s'intéressait qu'au bénéfice que le talent de Zacharie pouvait lui apporter. Les James l'ont sauvé de ses griffes et emmené avec eux.

— Et comment vous a-t-il trouvée, vous ?

— Eh bien, il marchait dans une rue, et il m'a aperçue, au fond d'une impasse, en train de chercher quelque chose à manger dans une poubelle.

— Dans une poubelle ! s'écria Hugh, horrifié. Rebecca esquisssa un sourire sans joie.

— Je sais, cela vous paraît sans doute incroyable parce que vous vivez dans un autre monde. Mais des enfants affamés qui font les poubelles, il y en a partout. Et pas si loin d'ici.

— Je vous l'accorde. Mais pourquoi, vous, le faisiez-vous ?

— Parce que j'avais faim, tout simplement. Je m'étais enfuie depuis trois jours.

— Enfuie ?

— Oui, je me sauvais tout le temps. Je détestais tout le monde et je ne me sentais bien nulle part. Comme Charlotte.

— Charlotte n'a jamais souffert de la faim. Mais dites-moi, personne ne s'est occupé de vous, après la mort de votre mère?

— Si, bien sûr. J'étais placée dans des familles d'accueil qui ne prenaient des enfants que pour recevoir l'allocation du gouvernement. Ils nous logeaient, nous nourrissaient, nous faisaient travailler comme des esclaves, et nous battaient lorsque nous n'obéissions pas. Les responsables de l'organisme de placement dont je dépendais ne devaient pas bien se rendre compte de la situation... Très vite, j'ai commencé à faire des fugues. Jusqu'à ce que l'on finisse par me mettre sous tutelle judiciaire.

Elle s'interrompt et poussa un profond soupir. Tant de souvenirs lui revenaient à la mémoire ! La solitude inexprimable, le sentiment d'abandon, d'insécurité, la peur du lendemain, et la méfiance instinctive envers tout le monde... La rébellion aussi, contre tout ce qui symbolisait l'autorité.

Exactement ce qu'elle avait reconnu dans le comportement de Charlotte.

— En général, la police me retrouvait, reprit-elle. J'étais considérée comme une enfant difficile, et les responsables du placement avaient abandonné tout espoir de me voir m'intégrer dans une famille. Ce qui me convenait tout à fait. Je savais qu'il n'y avait aucune place pour moi, nulle part. D'ailleurs, je suis longtemps restée une fugueuse, même après que Zacharie Lee m'eut emmenée chez lui. Chez les James.

— Quel âge avait-il, à l'époque?

— Dix-sept ans.

— Il ne vous a pas fait peur, quand il s'est approché de vous dans

la rue ?

La question arracha un sourire à Rebecca. Zacharie Lee, son grand frère, faire peur à quelqu'un ? Quelle idée absurde !

— Non, répondit-elle. A l'époque, c'est vrai, il possédait déjà une carrure impressionnante, mais c'est un garçon qui respire la gentillesse et la générosité. Un seul regard m'a suffi pour comprendre qu'avec lui, je n'avais rien à craindre. Au contraire. Il m'a donné du chocolat, des biscuits et quelques bonbons. Un vrai festin ! Et puis, il s'est mis à me parler. Il m'a promis que personne ne me ferait plus de mal... Il avait raison. Oh, ce fut dur pour moi de gagner son respect ! Mais je savais qu'il tenait à moi : pas une fois, malgré tout ce que je lui ai fait endurer, il n'a perdu patience. Il était toujours là quand j'avais besoin de lui. Très vite, il a été convenu avec les autorités que je resterais chez les James. Avec Zacharie Lee.

— Et ils vous ont adoptée ?

— Oui. Au début, j'ai eu du mal à admettre que ces gens souhaitaient vraiment que je vive avec eux, qu'ils s'intéressaient à moi, qu'ils s'inquiétaient de mes états d'âme. Je me suis enfuie plusieurs fois de chez eux. Mais je ne suis jamais allée très loin ! Peut-être était-ce une façon pour moi de mettre à l'épreuve leur amour... Chaque fois, Zacharie Lee me retrouvait et il me persuadait de rentrer. Il me calmait, me rendait confiance. Je lui dois tout : c'est lui qui m'a faite telle que je suis aujourd'hui.

— Alors il ne mérite que des louanges, murmura Hugh. Je suis certain qu'il est très fier de vous.

— Tout comme je suis fière de lui ! D'ailleurs, je suis fière de chacun des membres de ma famille. Certains ont vécu, avant d'arriver chez nous, des histoires bien pires que la mienne. Nos

parents nous ont appris comment leur donner le sentiment qu'ils étaient des nôtres, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent. Et peu à peu, rassurés par cet amour, par cette confiance qu'on leur témoignait, ils s'abandonnaient enfin. Et aujourd'hui, nous formons une vraie famille. Quoi qu'il arrive, aucun de nous n'est jamais seul. Pendant quelques instants, Hugh demeura silencieux, comme s'il méditait les propos de la jeune femme.

— Vous possédez une grande richesse, en vérité, murmura-t-il enfin, rêveur. Plus précieuse que tous les trésors de la terre.

— J'en suis consciente, Hugh. L'amour m'a transformée, et pourtant, enfant, on me considérait comme un cas désespéré. Voyez-vous pourquoi, à présent, je pense pouvoir faire quelque chose pour Charlotte? Mon histoire ne vous a-t-elle pas rendu espoir?

Le visage du comte se contracta imperceptiblement.

— Pas du tout, déclara-t-il. On ne peut pas sauver les gens contre leur volonté. Charlotte ne cherche pas à créer de liens. Son seul plaisir, c'est de détruire.

— Non, Hugh. Cette enfant n'est pas un monstre. Montrez-vous patient avec elle, tout simplement.

— Inutile. Sept ans de pratique avec sa mère l'ont rendue à tout jamais irrécupérable !

— Et son père, Hugh? Votre frère? N'y a-t-il donc rien de lui en Charlotte? Et n'a-t-il rien pu faire pour tempérer la mauvaise influence de sa mère ?

Un pli amer se forma au coin des lèvres du comte.

— Excellente remarque. Christine a également réussi à empoisonner les relations que j'avais avec mon frère en lui faisant croire que Charlotte était mon enfant. Ce qui est faux. Mais Christine a eu tant

d'amants qu'on ne sait même pas qui est le père. Quant aux rapports de mon frère avec Charlotte... Vous imaginez bien que, sous de tels auspices, ils étaient d'avance condamnés.

Rebecca commençait à comprendre la haine qu'éprouvait Hugh envers Christine, mais elle refusait de croire que Charlotte possédait la même nature perverse que sa mère. L'enfant avait, depuis sa toute petite enfance, été négligée par ses parents, et cet abandon expliquait très bien son comportement révolté.

— Non, Rebecca, intervint alors Hugh, comme s'il lisait en elle. Vous vous bercez d'illusions. Il n'y a rien à faire pour Charlotte. La seule chose que vous pourrez trouver au manoir de Davenport, c'est ce pour quoi vous y êtes venue.

Rebecca était si préoccupée par le sort de la petite fille qu'elle ne comprit pas tout de suite le sens de la remarque de Hugh.

— Que voulez-vous dire?

L'arrivée de Brooks et de la domestique les interrompit. Hugh attendit qu'on leur ait servi la tarte aux framboises, puis il se tourna vers son majordome.

— Nous prendrons le café dans la bibliothèque, Brooks.

— Entendu, Monsieur.

Lorsqu'il se fut retiré, Hugh sourit à Rebecca.

— Vous n'êtes pas la première à frapper à notre porte pour obtenir des informations sur les orphelins de guerre. Nous conservons des documents dans les archives du manoir, à la bibliothèque. C'est Malcolm Baird qui les a retrouvés.

— Qui est ce monsieur?

— Un historien. Il faisait une thèse sur le sort des personnes déplacées pendant la guerre. Il a longtemps cherché à découvrir où les enfants réfugiés ici avaient été conduits, mais personne n'a pu le

lui dire, ni au manoir ni au village.

— Sans doute les autorités préfèrent-elles que l'on continue de l'ignorer, déclara Rebecca. La façon dont on s'est débarrassé de ces enfants en les envoyant au bout du monde n'avait vraiment rien de glorieux !

— Il n'y a rien à ce sujet dans les registres. Je les ai consultés hier soir. Si vous le souhaitez, je vous les montrerai tout à l'heure.

Pendant un long moment, Rebecca demeura silencieuse. L'image de sa mère lui revenait avec une bouleversante netteté. Quelle vie avait dû être la sienne ! Orpheline, puis obligée d'élever seule son enfant... Lorsque sa mère pleurait, ce qui lui arrivait parfois, Rebecca avait l'impression que son petit monde s'écroulait. Mais elle savait si bien aussi calmer les peurs de sa petite fille, apaiser ses chagrins d'enfant, et lui faire sentir son amour lorsque, le soir, elle venait la border dans son lit ! Et puis, un jour, une ambulance était venue la chercher. Rebecca ne l'avait jamais revue.

Mais ici, au manoir de Davenport, sur un vieux registre, se trouvait inscrit son nom. Trace dérisoire, mais qui, soudain, paraissait d'une importance capitale à Rebecca.

— Quel était le nom de votre mère ? demanda Hugh.

— Griffith. Valérie Griffith.

— Oui, j'ai vu ce nom sur la liste.

Rebecca serra fort les paupières pour contenir les larmes qui lui piquaient les yeux.

— C'était très gentil à vous de chercher, Hugh. Merci. Je consulterai ces registres avec grand plaisir.

— Ne vous attendez pas à trouver des merveilles, Rebecca. Il n'y a pas grand-chose : la date de leur arrivée, les différents arrangements faits pour eux dans la maison, la liste des noms et la date de leur

départ.

— C'est déjà mieux que rien.

— Mais vous... vous n'avez rien gardé de votre mère?

— Des souvenirs seulement, répondit-elle en se forçant à sourire.

La compassion qu'elle lisait sur le visage de son hôte la bouleversait. Pour une fois, il n'affichait aucun cynisme, aucun dédain. Il possédait donc un cœur, après tout...

Soudain, comme s'il avait trop montré de lui-même, il se concentra sur son assiette et entreprit de terminer son dessert. Il avait un cœur, certes, mais il refusait de s'en servir! D'abord avec sa nièce, qu'il considérait comme une ennemie. Et ensuite avec elle, Rebecca, malgré l'attirance réciproque qu'ils éprouvaient.

Il conserva cette réserve jusqu'à la fin du repas. Puis il pria la jeune femme de le suivre dans la bibliothèque. Rebecca, troublée par le tourbillon de souvenirs et d'émotions qui l'assaillait, ne savait plus quelle contenance prendre. Fallait-il accorder de l'importance à l'effet que cet homme produisait sur elle? Ou au contraire l'ignorer, comme le comportement de Hugh semblait l'inviter à le faire?

Pourtant, elle devinait l'effort que demandait au comte de Stanthorpe cette fausse indifférence. Il était plus tendu, plus soucieux que jamais.

Lorsqu'il lui montra le registre sur lequel elle lut le nom de sa mère, écrit en belles lettres rondes sur la première page, elle sentit l'émotion lui nouer la gorge. Les orphelins avaient occupé le deuxième étage du manoir, étage réservé par tradition aux enfants. Si Hugh avait installé Charlotte au premier, c'était simplement par égard pour les nurses les plus âgées, qui se plaignaient des escaliers.

— Si cela ne dérange personne... me serait-il possible de jeter un coup d'œil là-haut? s'enquit Rebecca après avoir achevé sa lecture

des registres.

— Aucun problème. Je vais vous y mener. Rebecca lui adressa un sourire reconnaissant. Ainsi, le maître de maison lui-même allait lui montrer les pièces où Valérie Griffith enfant avait passé six mois de sa vie. N'était-ce pas exactement ce qu'elle désirait, la veille, en sonnant à la porte du manoir ?

La veille... Il lui semblait pourtant qu'une éternité s'était écoulée depuis le moment où elle avait appuyé son scooter de location contre le mur de la propriété. Et puis, Charlotte avait fait irruption dans sa vie, bouleversant tout sur son passage.

D'où lui venait cette impression d'éirement du temps ? De la force des émotions qui l'habitaient depuis son arrivée au manoir, sans doute, qui éveillaient le passé, la projetaient vers l'avenir...

Le deuxième étage lui parut étrangement silencieux et tranquille, comme le sont toujours les endroits inhabités. Dans les chambres, nulle trace des enfants qui y avaient vécu. Rebecca, déçue de ne rien éprouver, entra sans illusion dans la salle de classe... et enfin, elle reçut le choc qu'elle attendait. Oui, cette pièce-là avait une âme. Oui, là, on pouvait imaginer des enfants assis devant ces petits bureaux. Elle voyait sa mère dessinant à la craie sur le tableau, choisissant un livre sur les étagères, ou attendant son tour près du cheval à bascule, près de la fenêtre. Petite fille aux cheveux bruns, au regard clair, seule au monde, sevrée d'amour...

Les yeux de Rebecca s'emplirent de larmes que, cette fois, elle ne chercha pas à chasser. D'un doigt, elle caressa la surface de l'un des bureaux, maculée de taches d'encre, de graffitis et entaillée à divers endroits.

— C'était le mien, lui dit soudain Hugh. J'ai écrit mon nom dans le coin à gauche.

— Le vôtre, et celui de nombreux enfants avant vous, murmura la jeune femme.

Elle n'entendit pas Hugh s'approcher, et pourtant, elle ne tressaillit même pas lorsqu'il lui posa les mains sur les épaules pour la faire doucement pivoter. Les larmes troublaient trop sa vision pour qu'elle puisse lire l'expression de son visage. Mais quand il l'attira contre lui, le nœud de douleur qui lui serrait le cœur se défit d'un coup.

— Rebecca, je suis certain que votre mère a été ici aussi heureuse qu'il lui était possible de l'être. C'est un endroit de rêve pour les enfants. Mon frère et moi...

Il poussa un profond soupir.

— Mon frère et moi, reprit-il, nous nous sommes beaucoup amusés dans cette pièce. Je voudrais...

De nouveau, il s'interrompit, sans doute submergé par l'intensité de ses souvenirs. Il avait un peu penché la tête, à présent, et ses cheveux frôlaient la joue de la jeune femme. Une fraction de seconde, il sembla à Rebecca qu'il lui effleurait l'oreille de ses lèvres.

Mais elle sentit très vite qu'en lui, le désir de la réconforter se muait en une autre sorte de désir. La pression de ses bras se faisait plus forte, plus impatiente. Rebecca savait qu'en s'abandonnant contre lui, elle courait un risque. Mais ce risque, elle l'avait accepté en décidant de séjourner au manoir. Alors pourquoi ne pas céder, après tout, et profiter sans arrière-pensée de ces moments d'exception?

— Votre famille vous attend, Rebecca, reprit Hugh d'une voix très douce. Une famille merveilleuse qui vous aime et vous protège. Vous plonger dans le passé ne vous fera aucun bien.

Glissant un doigt sous le menton de la jeune femme, il l'obligea à lever la tête. Rebecca ouvrit alors les yeux et observa sans rien dire l'expression tourmentée de Hugh.

— Je suis certain que votre mère souhaiterait vous voir vous tourner vers l'avenir, Rebecca. et non vers le passé. Demain, lorsque vous regagnerez Londres, vous...

— Non ! s'écria-t-elle, incapable de supporter cette idée. Non, Hugh, je ne partirai pas demain.

— Comment puis-je vous faire comprendre que votre présence ici est inutile ?

— J'ai peut-être tort d'insister, Hugh, mais si j'abandonne Charlotte maintenant, je n'oserai plus me regarder dans une glace. Et puis, je ne partage pas votre pessimisme à propos de votre nièce.

Refusant de céder au découragement, elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous m'aviez accordé une semaine, Hugh. Une lueur de colère brilla dans les prunelles du comte. Il serra les épaules de la jeune femme avec violence, comme s'il résistait à une terrible force intérieure.

Enfin, il la relâcha, et la repoussa doucement loin de lui.

— Vous l'aurez voulu, Rebecca. Mais vous ne me tiendrez pas pour responsable de ce qui pourra se produire.

Avant qu'elle n'ait pu réagir, il avait quitté la pièce. Stupéfaite par la brusquerie de ce départ, Rebecca resta un long moment interdite, immobile au milieu de la salle de classe.

Décidément, quelque chose, dans ce manoir, lui échappait. Il semblait hanté par une force maléfique contre laquelle les habitants de Davenport ne savaient pas lutter. Et pourquoi le destin l'aurait-il placée ici, elle, Rebecca Griffith James, si ce n'était pour

entreprendre ce combat contre le mal ?

Elle ne craignait rien. Au sein de la famille James, elle avait appris que le bien triomphait toujours, pour peu que l'on y croie avec suffisamment d'ardeur.

Rebecca passa une nuit agitée. Le jugement que Hugh avait porté sur Charlotte la hantait. De même que la hantait le souvenir de ce qu'elle avait éprouvé dans les bras du comte de Stanthorpe. Jamais encore elle n'avait ressenti une telle attirance, un tel désir pour un homme. Et elle savait à présent que, de son côté, Hugh la désirait aussi. Mais pour quelque mystérieuse raison, il refusait de donner à leur relation un tour plus intime. Devait-elle alors, comme lui, s'efforcer de feindre l'indifférence?

La question l'obséda longtemps, tandis qu'elle se tournait et se retournait dans son grand lit.

D'ordinaire, elle faisait tout pour atteindre l'objectif qu'elle se fixait. Mais si son travail avec Charlotte échouait, s'il fallait, à la fin de la semaine, dire adieu pour toujours au comte de Stanthorpe, eh bien, elle lui dirait adieu, et s'en irait la conscience tranquille. Tout en sachant que jamais elle n'oublierait le manoir de Davenport, ni les êtres tourmentés qui y résidaient...

Le lendemain matin, elle se leva tôt. Elle avait en effet un rendez-vous important à Londres à 11 heures, et elle voulait voir Charlotte avant de partir. Pour s'assurer que son instinct ne l'avait pas trompée, et que Hugh avait tort de condamner l'enfant.

Craignant de trouver l'oncle et la nièce ensemble, elle éprouva une certaine appréhension en pénétrant dans la salle à manger où l'on servait le petit déjeuner. Le soleil entraînait à flots par les baies vitrées, et soudain, Rebecca sentit son optimisme renaître. Non, le mal n'avait pas sa place au manoir de Davenport. Pas au milieu de tant

de beauté.

Charlotte était déjà attablée. Un éclair de bonheur traversa son regard quand elle vit Rebecca entrer. Mais en voyant la tenue élégante que portait la jeune femme, elle se rembrunit aussitôt.

— Je le savais, murmura-t-elle. Je savais que tu partirais.

D'un geste brusque, elle plongea sa cuillère dans son bol de céréales, éclaboussant la nappe jusque-là immaculée.

— Je ne pars pas, répondit Rebecca en s'installant en face d'elle.

Mais je ne suis pas comtesse, moi, je dois travailler pour vivre.

Peut-être, un jour, si tu es vraiment sage, t'emmènerai-je avec moi voir des clients.

Comme si de rien n'était, elle se servit une tasse de café et commença à grignoter un toast.

— Quel travail tu dois faire ? demanda enfin Charlotte.

— Je t'ai parlé, hier, de cette course en ballon ? Eh bien, je dois trouver encore trente-trois personnes qui accepteront de donner de l'argent pour la financer. J'ai rendez-vous avec quelqu'un, aujourd'hui, que j'espère bien convaincre... Je te dirai si j'ai réussi ou non ce soir, lorsque tu reviendras de l'école. Si ça t'intéresse, bien sûr.

— J'irai pas à l'école, répliqua la petite fille d'une voix vibrante de colère. Je hais l'école. Je hais la maîtresse. Je hais les autres enfants. Je n'y retournerai jamais, jamais, jamais !

Rebecca céda à un bref moment de découragement. « Nous voilà de nouveau à la case départ ! » songea-t-elle. Mais aussitôt, elle se ressaisit. Eh bien, tant pis, elles repartiraient de zéro.

— Dommage pour toi, petite, lui dit-elle gentiment. Tu risques ainsi de ne jamais apprendre tout ce qu'il faut savoir !

Le retour au « petite » détesté ne fit qu'accroître l'agressivité de

Charlotte.

— Je m'en fiche !

La réponse était prévisible et Rebecca se contenta de hausser les épaules.

— Moi aussi, tu sais, répliqua-t-elle. C'est ton problème, pas le mien. Personnellement, je ne supporterais pas l'idée de savoir que tous les autres enfants apprennent des tas de choses intéressantes qui les rendent chaque jour un peu plus forts que moi. Ça me rendrait folle. Mais si tu détestes l'école à ce point, c'est vrai, il vaut mieux rester dans ton coin à boudier.

Et, affectant la plus grande indifférence, la jeune femme se mit à beurrer un toast. Il n'était pas question d'obliger Charlotte à retourner à l'école : cela reviendrait à braquer un peu plus encore la fillette. D'un autre côté, l'idée de la laisser seule au manoir toute la journée ne plaisait guère à Rebecca. Elle réfléchissait sur la conduite à tenir lorsque la petite fille rompit enfin le silence.

— Je ne peux pas retourner à l'école, de toute façon, déclara-t-elle. La directrice a dit à oncle Hugh qu'ils ne voulaient plus de moi, là-bas.

A en juger par le léger tremblement de sa voix, par le regard perdu qu'elle posait sur Rebecca, la fillette souffrait. Elle avait beau fanfaronner, ce rejet des institutions n'avait fait qu'accroître son sentiment d'exclusion. Cette petite fille n'éprouvait qu'un désir : être comme tout le monde. Nouvelle preuve, s'il en était besoin, que Hugh se trompait complètement...

Confortée dans sa certitude, Rebecca sourit.

— Vraiment? Eh bien, tu as dû leur en faire voir de toutes les couleurs, petite... Mais tu sais, je suis certaine que ton oncle pourrait te trouver une nouvelle école, si tu le désirais. Une école où

tu te sentirais mieux, que tu ne détesterais pas. Ça existe !

— Non, je ne demanderai rien à oncle Hugh, répliqua Charlotte, butée.

— Dans ce cas, tu n'apprendras jamais rien. C'est vraiment bête. Mais j'y pense... Puisque tu ne vas pas à l'école aujourd'hui, ça te dirait de m'accompagner à Londres ? Je n'ai qu'un seul rendez-vous, qui ne durera pas très longtemps. Nous pourrions aller manger un hamburger quelque part, et ensuite, nous prendrions le bateau pour faire une petite promenade sur la Tamise... Les grands yeux bleus de la fillette reflétèrent une telle joie que Rebecca se sentit bouleversée.

— Tu ferais ça ? demanda Charlotte.

— Pourquoi pas ? Bien sûr, il faudra te montrer patiente pendant mon rendez-vous. Pas question d'écraser les pieds de la première personne venue, de se montrer malpolie ni de faire peur aux vieilles dames. Ce sera pour moi un moment très important, et si tu ne te comportes pas correctement, je ne t'emmènerai plus jamais avec moi.

— Je te promets, Rebecca, que je serai très, très sage. Promis, juré.

La fillette manifestait une telle volonté de convaincre, de saisir la chance qu'on lui offrait, que la jeune femme ne douta plus de sa sincérité.

— Alors, c'est entendu, déclara-t-elle. Monte vite te préparer. Je vais prévenir Mme Tomkins que tu viens avec moi. Elle en informera ton oncle, pour qu'il ne s'inquiète pas.

— Tu sais, il se moque bien de savoir où je suis ! s'écria Charlotte qui se précipitait déjà vers la porte.

A ces mots, Rebecca sentit son cœur se serrer. Car elle

commençait à croire que la petite fille disait vrai...

Un léger soupir lui échappa. Seigneur! Comment allait-elle s'y prendre pour transformer l'attitude de Hugh Davenport?

Tout en réfléchissant à cet épineux problème, Rebecca se dirigea vers la cuisine. Mme Tomkins ouvrit des yeux affolés lorsque la jeune femme lui annonça son intention d'emmener Charlotte à Londres.

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, commença-t-elle, mais je pense qu'il vaudrait mieux en discuter d'abord avec lord Davenport. Charlotte a l'air d'un petit ange, comme ça, mais je vous assure qu'elle est tout à fait capable de vous causer de graves ennuis. Je suis certaine que son oncle ne voudrait pas...

— Son oncle m'a laissé toute liberté en ce qui concerne Charlotte, madame Tomkins. Et tout se passera très bien, ajouta-t-elle avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait. Lord Davenport me fait confiance, et moi j'ai confiance en Charlotte. Donc... il n'y a pas de problème. Vous serez gentille d'informer lord Davenport de notre départ.

En réalité, elle prenait un pari sur la façon dont Charlotte se comporterait. Mais après tout, elle ne disposait que d'une petite semaine pour accomplir des miracles... Par conséquent, il fallait bien prendre quelques risques ! Et puis, même si la petite fille trahissait sa confiance et lui faisait perdre son client, ce n'était pas la fin du monde.

Oui, l'aventure méritait d'être tentée.

La journée qu'elles passèrent ensemble lui donna entièrement raison. Non seulement Rebecca réussit à obtenir le soutien financier de son client, mais elle parvint également à le persuader de

l'introduire auprès de ses relations professionnelles. Un succès qu'elle devait sans doute à son pouvoir de persuasion, mais peut-être aussi à la présence de la petite lady Davenport, nièce de lord Davenport, comte de Stanthorpe ! Le nouveau sponsor alla même jusqu'à proposer d'organiser lui-même les rendez-vous, ce que, bien sûr, Rebecca accepta avec la plus grande joie.

Assise près d'elle, Charlotte écoutait la conversation avec un intérêt surprenant pour une enfant de sept ans. Elle paraissait si avide d'apprendre, de comprendre, et aussi de montrer à Rebecca de quoi elle était capable !

Lorsqu'elles sortirent du bâtiment, la jeune femme exultait.

— Tu te rends compte ? Ça a marché ! Et grâce à lui, je ferai signer au moins deux sponsors supplémentaires ! Plus que trente à trouver, Charlotte !

La petite fille, ravie d'avoir participé à ce succès, ravie qu'on lui parle comme à une grande, esquissa un sourire et, spontanément, glissa la main dans celle de Rebecca.

Un peu plus tard, elles s'arrêtèrent dans un snack pour le déjeuner, et se régalèrent de frites et de hamburgers pour fêter l'événement. Ensuite, elles prirent un bateau qui descendait la Tamise jusqu'à Greenwich. Pour la première fois de sa vie sans doute, Charlotte se comportait comme une petite fille idéale, impatiente de tout voir, intéressée par la moindre nouveauté. De plus, l'enthousiasme que Rebecca manifestait pour cette visite de Londres devait lui donner envie de se mettre au diapason. En tout cas, une chose était certaine : jusqu'à présent, Charlotte n'avait connu que la contrainte ou la solitude auprès des adultes. Et ces moments de complicité avec Rebecca paraissaient l'enchanter. Appuyée à la rambarde du bateau, sur le pont, elle bavardait comme une pie, à propos de tout

et de rien, comme si le mur de silence derrière lequel elle se retranchait depuis trop longtemps s'était tout à coup brisé. Et Rebecca, qui suivait chaque détail de cette métamorphose avec attention, en conçut une immense joie.

Elles descendirent à Greenwich et visitèrent le Cutty Sark, le fabuleux trois-mâts transformé en musée après des années de service sur toutes les mers du globe. En découvrant l'intérieur du navire, Charlotte, habituée aux vastes espaces du manoir de Davenport, eut bien du mal à comprendre comment tant de marins avaient pu y dormir tous ensemble, des mois durant. A la fin de la visite, elles achetèrent des glaces et un paquet de bonbons, puis elles reprirent le bateau. En riant de leurs mains collantes, elles descendirent au pont de Westminster. Rebecca y avait donné rendez-vous au chauffeur, qui les attendait dans la grande Rolls de Hugh.

Dès qu'elle aperçut la voiture, Charlotte se raidit. Son regard implorant, levé vers Rebecca, disait assez sa peur du retour, son envie de fuir le manoir de Davenport et son oncle trop sévère. Comme la petite fille se recroquevillait dans un coin de la voiture, Rebecca lui passa un bras autour des épaules.

— Tu es fatiguée? demanda-t-elle en lui effleurant le front d'un baiser.

Charlotte poussa un profond soupir.

— Nous sommes vraiment obligées de rentrer? demanda-t-elle d'une voix plaintive.

— Ne sois pas triste, nous tâcherons d'organiser bientôt une autre sortie. Et puis, si nous tardons trop, ton oncle finira par s'inquiéter...

— Lui ? Sûrement pas. Il serait bien content si nous ne revenions pas.

— Tu te trompes, Charlotte.

Rebecca avait prononcé ces mots d'un ton ferme, mais elle n'en était pas si sûre, du moins en ce qui concernait le présent. Mais Hugh allait très vite changer d'attitude, elle se le promettait solennellement. Le comportement de Charlotte aujourd'hui lui avait prouvé à quel point il jugeait mal sa nièce : Charlotte n'était pas un monstre, mais une adorable petite fille en manque d'amour. Et dès son retour, elle tenterait quelque chose pour en convaincre Hugh Davenport.

— Rebecca?

— Mmm?

— Tu pourrais m'adopter dans ta famille? Ce ne serait pas grave qu'il y ait deux Anglaises...

Le cœur de la jeune femme se serra. Certes, c'était une solution, mais Hugh n'accepterait jamais de se séparer de sa nièce, même si leurs deux vies devaient s'en trouver gâchées. Un comte de Stanthorpe ne fuyait pas ses responsabilités...

— Je suis certaine que toute ma famille t'accueillerait à bras ouverts, Charlotte. Mais mes parents ne peuvent pas adopter des enfants dont quelqu'un s'occupe déjà. Et toi, tu as une maison, une famille... Tu dois rester avec ton oncle.

— Mais il ne veut pas de moi !

— Ecoute, je sais que c'est très difficile à comprendre, mais tu dois essayer. Ton oncle n'a pas d'enfants à lui et il ignore comment on s'occupe d'une petite fille de ton âge. Alors, pour ton bien, il juge préférable de te confier à ces nounous que tu détestes. Et ta révolte le met en colère, le trouble aussi, parce qu'il ne voit pas d'autre solution...

Elle marqua une pause, pour laisser à l'enfant le temps d'observer la

situation sous ce nouvel angle.

— As-tu déjà essayé de lui dire ce que tu attendais de lui, Charlotte?

La fillette haussa les épaules.

— Non. Mais de toute façon, il ne m'écouterait même pas.

— Il m'a demandé de rester au manoir pour te faire plaisir, déclara Rebecca avec la ferme conviction que pour une fois, le mensonge était justifié. Je suis certaine que si tu lui parlais, il comprendrait beaucoup mieux, et cela arrangerait bien des choses entre vous. Serrant la fillette contre elle, elle se mit à lui caresser doucement les cheveux.

— Tu sais, il y a des gens qui ont le cœur plein d'amour, mais qui ne savent pas du tout comment le montrer. Tu te souviens de ce que je t'ai dit hier? Certaines personnes ricanent lorsqu'elles se sentent désespérées, d'autres disent des bêtises, et d'autres encore, comme ton oncle, froncent les sourcils et prennent l'air sévère. Ça ne sert à rien de s'énerver ou de les détester. Au contraire, cela ne fait qu'empirer les choses. Mais si on essaie de réagir différemment, tout peut changer. Tu ne crois pas que ça vaut la peine d'essayer? En guise de réponse, Charlotte se contenta de pousser un nouveau soupir. Rebecca, qui ne trouvait plus rien à dire, continua de lui caresser les cheveux. Peu à peu, la fillette se détendit, puis elle finit par s'endormir, la tête contre l'épaule de Rebecca. Songeuse, la jeune femme décida soudain que dès leur arrivée au manoir, elle irait trouver Hugh. Elle le supplierait à genoux s'il le fallait, mais il ne ferait plus subir à sa nièce ses bonsoirs sans âme, ses reproches permanents. Aujourd'hui, Charlotte avait commencé à s'ouvrir à la vie. Il ne fallait pas tout gâcher...

La fillette se réveilla au moment où la voiture s'arrêtait devant le

perron. Brooks vint leur ouvrir, cérémonieux comme à son habitude.

— Mademoiselle James... Lady Charlotte... Lord Davenport m'a chargé de vous dire qu'il désirait vous voir dès votre retour.

Rebecca, aussitôt, sourit à la petite fille.

— Tu vois, il se faisait du souci. Il devait nous attendre plus tôt que ça. Ecoute, je vais y aller et le rassurer. Pendant ce temps-là, va trouver Mme Tomkins. Ton dîner doit être prêt. Où se trouve lord Davenport? reprit-elle à l'adresse de Brooks.

— Dans son bureau, je pense.

— A tout à l'heure, Charlotte. Je viendrai te raconter une histoire lorsque tu seras couchée.

Et, bien déterminée à faire voler en éclats les certitudes de Hugh Davenport, Rebecca se dirigea d'un pas assuré vers le bureau de son hôte.

Mais seul le silence lui répondit lorsqu'elle frappa à la porte. Qu'à cela ne tienne ! Sans hésiter, elle ouvrit et entra d'un pas décidé dans cette pièce qu'elle ne connaissait pas encore. Hugh était là, assis dans le fauteuil de cuir derrière son bureau. Il tournait le dos à la porte et regardait par la fenêtre.

— Me voilà, Hugh, annonça Rebecca. Vous m'avez fait demander? La voix de Rebecca le fit sursauter. Il se leva précipitamment et tourna vers la jeune femme un visage où se lisait le plus vif soulagement. Etait-ce ses cheveux en bataille ou sa tenue moins sévère que d'habitude? En tout cas, il parut à Rebecca beaucoup plus proche soudain, et plus séduisant encore.

— Vous voilà enfin de retour ! s'exclama-t-il.

— Oui, bien sûr!

— Il n'y avait rien de moins évident ! fit-il observer d'un ton sec.

Après tout ce que je vous avais dit au sujet de Charlotte, c'était pure folie que de l'emmener avec vous. Je sais bien que je vous avais donné carte blanche, mais de là à courir de tels risques...

Il hocha la tête et poussa un profond soupir.

— Tout est ma faute. Allons, énumérez-moi les catastrophes, et je ferai mon possible pour arranger les choses.

— Mais... de quelles catastrophes parlez-vous, voyons ?

— Inutile de me cacher la vérité, Rebecca. Je finirai bien par la découvrir. Charlotte n'a jamais su se tenir, et elle sème la terreur partout où elle passe. Je ne vois pas pourquoi elle se serait comportée différemment aujourd'hui.

— Eh bien, moi, je vois très bien pourquoi, Hugh, répliqua Rebecca en serrant les poings. Vous ne lui avez jamais accordé la moindre chance, jamais ! Moi je lui ai fait confiance, et je peux vous jurer qu'elle ne m'a pas déçue. Elle s'est montrée raisonnable, patiente, intéressée par ce qui se passait autour d'elle. Je peux même vous dire que votre nièce m'a porté chance : figurez-vous que, au cours d'un unique rendez-vous, j'ai trouvé trois sponsors d'un coup. Désormais, je l'emmènerai avec moi sans l'ombre d'une hésitation. Et savez-vous comment j'ai obtenu ce résultat ?

Elle n'attendit pas la réponse : Hugh n'aurait pas su la lui donner.

— De façon très simple : en lui faisant comprendre que je me réjouissais de sa présence. Les enfants ont besoin de se sentir désirés, Hugh Davenport ! Et en cela, Charlotte n'est pas différente des autres. Ce qui la rend différente, c'est que personne n'a jamais voulu d'elle. Est-ce sa faute si ses parents n'ont pas su l'aimer ? Si on l'a confiée à un homme qui, traumatisé par les frasques de sa mère, la juge avec une intolérable sévérité ?

— J'ai de bonnes raisons pour agir ainsi, répliqua Hugh.

Mais Rebecca ne pouvait plus accepter un tel discours. Comme une tigresse qui défend ses petits, elle s'avança vers lui, les yeux étincelants de colère.

— Regardez les choses en face, Hugh! Essayez, une seconde, de comprendre pourquoi Charlotte se comporte avec vous comme elle le fait ! Je vais vous dire, moi, ce que nous avons vécu ensemble aujourd'hui : une journée de rêve, amusante et gaie. Le genre de journée que ses parents auraient dû lui offrir. Une journée que vous, maintenant, vous devriez vivre avec elle à la place de ses parents, mais que vous ne lui proposez jamais. Pour elle, c'est le paradis.

— Je n'en doute pas ! Même les démons ont parfois besoin de changer d'air.

La dureté de la réponse laissa Rebecca sans voix. Elle ne put que fixer Hugh d'un air hagard.

— Vous avez dû lui promettre quelque chose qui l'a motivée, reprit-il. Ça marche encore parfois, c'est vrai.

— Savez-vous ce que je viens de comprendre, Hugh? Que dans cette histoire, c'est vous le monstre, pas Charlotte.

— Pardon? s'écria-t-il.

D'un geste brusque, il s'empara d'une liasse de papiers qu'il agita sous le nez de la jeune femme.

— Et ça, c'est du vent? J'ai passé toute ma journée à appeler les meilleurs producteurs de vin de France et d'Allemagne pour les convaincre de sponsoriser votre course ! Ils ont tous accepté de vous rencontrer, à Paris, vendredi en huit.

D'autorité, il lui mit les documents dans la main.

— Vous avez ici la liste des noms, ainsi que tous les renseignements nécessaires pour préparer vos entretiens. Cela, mademoiselle Rebecca Griffith James, je l'ai fait pour réparer les dégâts que

Charlotte aurait dû provoquer aujourd'hui. Remerciez votre bonne étoile, elle avait décidé de jouer votre jeu... Mais je vous en conjure, à l'avenir, ne prenez plus de tels risques.

La violence du discours qu'il lui tenait, la nervosité extrême de ses gestes achevèrent de mettre Rebecca hors d'elle. Elle s'approcha du bureau et y jeta la liasse de papiers.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, déclara-t-elle. Je me débrouillerai toute seule.

— Allez au diable !

Fou de rage, il gagna la porte et l'ouvrit pour sortir.

— Allez au diable, répéta-t-il en se tournant vers elle. On ne peut pas discuter avec vous.

— Ne partez pas, Hugh, je n'ai pas fini.

Impressionné sans doute par l'autorité dont elle faisait preuve, le comte ferma la porte et, croisant les bras, il la fixa droit dans les yeux.

Alors, prenant une profonde inspiration, elle se lança :

— Avez-vous une seule fois cherché à vous rapprocher de Charlotte? L'avez-vous prise dans vos bras, bercée, embrassée? Une telle expression de dégoût se peignit sur les traits de son hôte, que Rebecca, au supplice, détourna les yeux.

— Non, reprit-elle, c'est bien ce que je pensais.

— Je ne vois pas comment je pourrais éprouver de l'affection pour une enfant pareille !

— Souvenez-vous, Hugh, qu'elle n'a connu que rejet, solitude et abandon. Et vous avez contribué à faire d'elle une sauvage en refusant de créer le moindre lien entre elle et vous.

— Créer un lien? Avec la fille de Christine? Rebecca dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se jeter sur lui et le marteler de

coups de poing.

— Vous n'avez pas le droit de juger un enfant d'après les actes de ses parents, Hugh. Prenez mon père par exemple : il a quitté ma mère alors qu'elle était enceinte. Cela ne m'empêche pas, moi, d'avoir conscience de mes responsabilités !

— Avez-vous bientôt fini la leçon de morale ?

— Non ! Hier soir, vous prétendiez être un homme droit. J'en douterai jusqu'à ce que vous ayez revu votre jugement sur Charlotte. Car vous vous trompez complètement sur son compte, Hugh. Et tant que vous lui refuserez la chance d'exprimer sa vraie nature, ce sera vous le monstre. Et je la plains de tout mon cœur, car elle vivra un enfer.

Découragée par l'expression butée qu'elle lisait sur le visage de Hugh, Rebecca poussa un profond soupir.

— J'ai épargné à votre nièce la séance hypocrite du bonsoir quotidien, ajouta-t-elle tristement. Je ne voulais pas que la seule belle journée de sa vie se termine par une fausse note.

Elle aurait tout tenté, ce soir, pour atteindre Hugh Davenport... En vain. Et c'était cet homme-là, insensible et lointain, qui exerçait sur elle une telle attirance ? Lui qui touchait si profondément sa sensibilité de femme ?

Sans très bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, Rebecca s'approcha de lui et lui posa la main sur la joue.

— Comment ai-je pu me tromper à ce point sur vous, Hugh ? murmura-t-elle.

Soudain, peut-être à cause de cette légère caresse, quelque chose en lui parut se briser. D'un geste rageur, il prit la main qui caressait toujours sa joue et l'éloigna de son visage. Mais il la garda serrée dans la sienne et, pendant quelques secondes, Rebecca eut

l'impression qu'il menait contre lui-même un terrible combat. Quelle en serait l'issue?

A peine s'était-elle posé la question que Hugh l'attira contre lui. Le regard qu'il posa alors sur elle exprimait à la fois le désir et la tendresse, et ses lèvres s'approchèrent pour lui offrir ce premier baiser dont elle rêvait.

L'étreinte de Hugh se fit plus ferme, plus autoritaire, et Rebecca s'abandonna. Elle découvrait enfin le véritable Hugh, celui qu'elle pressentait sans l'avoir jamais vu, celui qui, depuis le début, l'attirait sans qu'elle comprenne pourquoi.

Et là, dans ses bras, Rebecca se sentit délivrée. Délivrée de cette errance, de cette incessante recherche d'elle-même qui, depuis des années, faisait son quotidien. Ses questions, ses doutes, ses craintes, tout cela n'avait plus aucune importance. L'unique réalité se trouvait là, dans la sensation sublime qu'elle avait d'appartenir à cet homme. Cet homme qui la tenait si fort contre lui, qui avait envie d'elle comme elle avait envie de lui...

— Venez avec moi, Rebecca, chuchota-t-il. Je vous emmènerai partout où vous voudrez. En France, en Italie, en Espagne... Ivre de bonheur, éblouie par les promesses qu'il lui faisait miroiter, la jeune femme mit quelques instants à recouvrer ses esprits. Alors seulement, elle se rendit compte de ce qui n'allait pas.

— Et Charlotte? s'écria-t-elle.

— Laissez donc Charlotte !

— Non, je ne peux pas ! Je ne veux pas ! Pendant quelques secondes, ils s'affrontèrent du regard, aussi déterminés l'un que l'autre à ne pas céder.

— Il faut oublier Charlotte, Rebecca. Elle viendra s'interposer entre nous, et gâchera tout.

— Donnez-lui une chance, Hugh. Je vous en prie...

— Vous n'avez pas le droit de la laisser prendre un tel ascendant sur vous ! Vous savez comme moi ce que nous pourrions vivre, tous les deux. Alors suivez-moi, cessez de vous torturer pour...

— Non!

D'un geste brusque, elle se dégagea et recula de quelques pas.

— Non, Hugh! s'écria-t-elle. Non, nous n'avons rien à vivre ensemble. Jamais je ne pourrai éprouver autre chose que de la haine pour un homme incapable d'aider un enfant en détresse. Et sans lui laisser le temps de réagir, Rebecca s'enfuit. Il cria son nom, mais elle ne se retourna même pas.

Rebecca se laissait très rarement aller. Mais cette fois, ce fut plus fort qu'elle : elle avait entrevu le bonheur absolu, et l'avait irrémédiablement perdu. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas sentie aussi seule, aussi vulnérable ? Sa souffrance lui ôtait toute énergie, toute combativité, toute envie de poursuivre sa route. Et pourtant, il le fallait. Ne serait-ce que pour Charlotte, qui attendait dans sa chambre l'histoire du soir. Trahir la promesse qu'elle avait faite à la petite fille, c'était anéantir d'un coup tout le bénéfice de cette journée. Non, pour un moment du moins, elle devait oublier ses propres émotions, et se consacrer au bien-être de Charlotte. L'inutilité de sa tâche lui paraissait cependant de plus en plus évidente car, quoi qu'elle fasse, Hugh viendrait toujours tout gâcher. Mais avant de partir, elle désirait montrer à la fillette un petit coin de ciel bleu, et lui laisser le souvenir de quelques moments de bonheur...

Lorsque, enfin, elle réussit à calmer le flot de ses larmes, Rebecca passa dans la salle de bains pour effacer toute trace de son chagrin. Assise dans son lit, Charlotte l'attendait avec une impatience non dissimulée. Le sourire radieux qu'elle lui adressa en la voyant entrer mit du baume au cœur de la jeune femme qui, pour échapper à toute question troublante, commença tout de suite son histoire. Il s'agissait de l'un des multiples épisodes des aventures d'un berger avec son chien, un animal gaffeur et très attachant. Elle sut mettre tant de drôlerie dans son récit, que Charlotte éclata de rire à plusieurs reprises.

Rebecca la prenait dans ses bras pour lui souhaiter une bonne nuit

lorsqu'elle sentit soudain l'enfant se raidir. D'un coup, l'atmosphère détendue et joyeuse qui régnait dans la chambre de Charlotte disparut. Et la jeune femme n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir que Hugh Davenport venait d'entrer.

Que signifiait cette visite? Avait-il changé d'avis, décidé de donner une chance à sa nièce? A moins qu'il ne veuille prouver à Rebecca qu'elle se trompait sur Charlotte... Cette pensée angoissa la jeune femme. C'était à la fillette de jouer, maintenant. Son sort risquait de se décider dans les minutes à venir. Que lui dire pour la mettre dans une disposition favorable vis-à-vis de son oncle ?

La serrant plus fort encore dans ses bras, elle lui caressa les cheveux.

— Ton oncle qui vient te voir, dit-elle de sa voix la plus enjouée. Je pense qu'il aimerait que tu lui racontes ta journée.

Elle l'aida à se coucher, la borda et l'embrassa tendrement sur le front. Charlotte ne réagit pas : elle regardait fixement son oncle, et ses beaux yeux bleus avaient perdu tout leur éclat.

— Hé, Charlotte ! Et mon bisou, alors ?

La petite fille dévisagea Rebecca d'un air égaré. Elle semblait affolée, comme prise au piège... Le sourire chaleureux que lui adressait la jeune femme dut lui rendre un peu de sa combativité, car soudain, comme pour mettre son oncle au défi de trouver quelque chose à redire à son comportement, elle jeta les bras autour du cou de Rebecca et l'embrassa sur la joue.

— Bonne nuit, Charlotte.

Elle n'obtint pas de réponse. La petite fille semblait de nouveau paralysée par la présence de Hugh. Celui-ci n'avait pas bougé. Immobile dans l'embrasure de la porte, il contemplait la scène. Rebecca s'efforça tant bien que mal de se composer un visage

détendu, et elle parvint à sourire tout en s'avançant vers lui. Lorsqu'elle rencontra le regard du comte de Stan-thorpe, elle comprit que, entre elle et lui, la lutte n'était pas terminée. Mais les dés étaient jetés, elle aurait fait de son mieux. A présent, il fallait laisser les choses suivre leur cours et accepter le destin.

— Je vous laisse ensemble, Hugh.

Il lui adressa un sourire crispé et s'effaça pour la laisser passer.

— Merci.

Elle lui fut reconnaissante de ne pas fermer la porte derrière elle.

Adossée au mur, dans le couloir, elle allait pouvoir suivre ce qui se passerait entre Charlotte et son oncle. Elle n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité à agir de la sorte. Non, les minutes à venir comptaient trop pour eux trois. Elle brûlait d'un espoir insensé : celui qu'un miracle se produise. Un miracle qui rendrait l'avenir possible...

— J'ai entendu dire que tu avais passé un bon moment à Londres ? demanda Hugh.

Pas de réponse.

— T'es-tu bien amusée, Charlotte?

— Oui.

— Qu'as-tu fait? reprit-il d'un ton où perçait une légère note d'intérêt.

Rebecca éprouva un tel soulagement qu'elle faillit se laisser tomber sur le sol, tant la tête lui tournait. Hugh essayait! Pourvu que Charlotte accepte le dialogue...

— On a vendu un contrat à un monsieur pour la course de ballons, et peut-être deux autres de plus. Ensuite, on a déjeuné dans un snack, et on a pris le bateau. Après, on a visité le Cutty Sark et mangé des glaces.

Durant les secondes qui suivirent, Rebecca retint son souffle. Le

récit de l'enfant était fait d'une voix réticente, agressive presque.

Comment Hugh allait-il y réagir ?

— Quelle belle journée ! s'exclama-t-il.

Sans la voir, Rebecca devinait l'expression de surprise sur le visage de sa protégée, qui devait se demander comment accueillir les paroles, pour une fois chaleureuses, de son pire ennemi...

— Avec Rebecca, je peux apprendre beaucoup plus que dans n'importe quelle école ! reprit Charlotte d'un ton vindicatif.

La jeune femme sentit son cœur se serrer. La fillette se méfiait, c'était prévisible. Mais Hugh le comprendrait-il ? Accepterait-il que sa nièce lui parle sur ce ton ?

— Tu as peut-être raison, Charlotte. Il y a beaucoup à apprendre de la vie. Bonne nuit, murmura Hugh avec douceur.

Pas de réponse. Rebecca serra les poings, frustrée, déçue. Si seulement la petite fille avait pu réagir de façon plus positive !

— Oncle Hugh...

— Oui ? Tu veux quelque chose ?

— Je pourrais avoir un chien ? lança-t-elle d'une seule traite après quelques secondes d'un silence tendu.

— Un chien ?

« Accepte ! hurla intérieurement Rebecca. C'est ta dernière chance ! »

— Crois-tu vraiment que tu saurais t'en occuper ? Je n'aimerais pas que...

— Oh ! oui, oncle Hugh, je saurai m'en occuper. S'il tombe malade, c'est moi qui l'emmènerai chez le médecin, et j'irai le promener dix fois par jour, et je lui donnerai à manger avant d'aller manger moi-même. Il pourra dormir dans ma chambre, sur mon lit, et...

Les mots se bousculaient, se déversaient en cascade. Dans le

couloir, Rebecca sentait des larmes d'attendrissement lui monter aux yeux. L'histoire de tout à l'heure avait vraiment plu à Charlotte! Si Hugh ne voyait pas cette petite main se tendre vers lui...

— Sur ton lit? répéta-t-il. C'est donc un tout petit chien que tu voudrais... Un white-terrier, ce serait bien, à mon avis. Tu vois comment ils sont, avec des poils longs tout blancs et des oreilles pointues?

— Tu... tu me laisserais en avoir un? demanda Charlotte d'une toute petite voix.

— Pourquoi pas, puisque tu as l'air d'y tenir... Demain, je téléphonerai à un chenil pour savoir s'ils en ont à vendre. Si c'est le cas, je prendrai rendez-vous, et nous irons les voir ensemble. De cette façon, tu pourras choisir celui qui te plaît.

Un énorme soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de la jeune femme. Hugh faisait des efforts méritoires. Tout espoir n'était pas perdu...

— C'est toi qui m'emmèneras? demanda l'enfant. En vrai?

— Je te le promets, Charlotte.

Dans le couloir, Rebecca sourit. Un grand pas venait d'être franchi.

— Oncle Hugh? Rebecca a dit...

— Mmm? Qu'a-t-elle dit?

— Elle dit qu'avant de s'endormir, il faut faire un câlin pour oublier les mauvaises choses de la journée.

— Cela me paraît une très bonne idée. Malheureusement, personne ne m'a jamais appris...

— Ce n'est pas difficile.

De longues secondes s'écoulèrent, qui mirent Rebecca à la torture.

— Tu veux bien me montrer comment on fait un câlin? demanda soudain Hugh d'une voix très douce.

— Eh bien, je mets mes bras autour de ton cou. Et puis toi, tu mets tes bras autour de moi, et tu me serres.

— Comme ça?

— Oui. Et ensuite, tu frottes ta joue contre mes cheveux.

Le silence qui suivit parlait de lui-même. Rebecca s'éclipsa sur la pointe des pieds. Elle savait maintenant tout ce qu'il lui importait de savoir. Rester plus longtemps aurait été pure indiscretion.

Hugh avait compris, ce soir, que sa nièce était une petite fille vulnérable en quête d'amour. Malgré la difficulté que cela représentait pour lui, il avait su réagir en homme responsable et droit. En véritable homme de cœur.

Elle regagna sa chambre sans faire de bruit, nerveusement épuisée. Espérant qu'une bonne douche lui remettrait les idées en place, Rebecca se déshabilla et passa un peignoir de soie. Elle s'apprêtait à gagner la salle de bains lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez ! cria-t-elle, certaine qu'il s'agissait d'une des domestiques.

La porte s'ouvrit, et Hugh Davenport avança d'un pas. En toute hâte, Rebecca noua la ceinture de son peignoir. Le souvenir des instants de passion qu'ils avaient partagés un peu plus tôt dans son bureau l'assaillit, et la conscience de sa nudité, sous le fin peignoir, ne fit qu'accentuer sa gêne. La gorge sèche, elle attendit qu'il se mette à parler.

Mais Hugh ne disait rien. Il la regardait avec une intensité si troublante que Rebecca sentit le désir naître au creux de son ventre et son cœur s'emballer. Pourquoi ne parlait-il pas ? Pourquoi laissait-il cet étrange malaise s'installer entre eux ?

Soudain, il ferma les yeux, comme s'il cherchait à puiser en lui une force qui lui faisait défaut. Lorsque, enfin, il souleva les paupières,

ses yeux brillaient d'un feu ardent, mais il paraissait avoir recouvré le contrôle de lui-même.

— J'ai oublié de vous prévenir, mais nous ne serons pas seuls à dîner, ce soir, déclara-t-il. J'ai invité des gens que l'histoire des orphelins de Davenport intéresse beaucoup, et qui viennent spécialement pour en parler avec vous.

De surprise, Rebecca resta sans voix. Et elle qui se préparait à l'entendre évoquer son succès avec Charlotte ! Ou encore leur moment de folie, tout à l'heure dans le bureau...

Depuis qu'il était entré dans la chambre, elle n'avait aspiré qu'à une chose : qu'il s'avance vers elle, qu'il la prenne dans ses bras, et qu'il la couvre de caresses et de baisers brûlants. Et voilà qu'il venait lui parler intendance !

— Qui sont ces gens ? parvint-elle enfin à demander.

— Malcolm Baird et sa femme, Roselyn. C'est lui, l'historien qui a retrouvé dans les archives la trace du passage des enfants.

Il avait prononcé ces mots en évitant de la regarder, comme quelqu'un qui s'efforce de se concentrer sur son sujet et craint d'en être distrait.

— C'est moi qui l'ai appelé, ajouta-t-il. Je voulais savoir s'il possédait des renseignements sur la vie de ces enfants avant leur passage au manoir. Je me disais que vous aimeriez retracer les premières années de la vie de votre mère, et pourquoi pas. retrouver des parents plus ou moins proches...

— Merci, murmura-t-elle. C'était très gentil de votre part. Cette attention la touchait, mais elle était trop troublée en cet instant pour lui manifester sa reconnaissance.

— Au fond, je suis un gentil monstre, n'est-ce pas ? Il ponctua cette remarque d'un petit sourire plein de dérision.

— Hugh, je...

Tandis qu'elle s'avançait vers lui, mue par un irrépressible besoin de le toucher, il tendit le bras pour l'arrêter.

— Non, Rebecca !

Elle se figea, stupéfaite du changement qui s'était opéré en lui. De nouveau, elle avait devant elle le comte de Stanthorpe, arborant cette expression qu'elle lui connaissait bien, polie, distante, hautaine aussi, héritage d'une tradition vieille de plusieurs siècles.

— Malcolm Baird ignorait que l'on avait envoyé les orphelins en Australie, reprit-il d'un ton neutre. Il désire en savoir plus à ce sujet, et je lui ai proposé ce dîner avec vous. C'est un couple assez âgé, mais très sympathique, vous verrez. Et maintenant, il est temps que j'aille me préparer. Ils ne devraient pas tarder à arriver.

— Entendu. Merci, Hugh.

Un long moment, elle resta immobile, à contempler la porte qu'il avait fermée en partant. Elle se sentait rejetée, reniée, exclue, et cette situation réveillait en elle d'anciennes, d'intolérables souffrances. Elle avait forcé Hugh Davenport à affronter la réalité. Certes, il avait eu le courage, l'humilité aussi, de se remettre en question et de reconnaître qu'il avait mal jugé Charlotte. Mais il lui était désormais impossible de se sentir à l'aise en présence de l'instigatrice de ce processus. Entre eux s'était installée une gêne que rien ne pourrait chasser...

Elle aurait dû se réjouir, pourtant. N'avait-elle pas atteint son but ? Hugh était devenu un oncle lucide, qui ferait son possible pour rendre Charlotte heureuse. Bien sûr, il y aurait des hauts et des bas, quelques crises inévitables, mais les bases d'une relation vraie et solide étaient jetées, et elle pouvait se vanter d'avoir remporté une superbe victoire. En même temps, suprême ironie, elle avait tout

perdu : son combat pour Charlotte lui avait ôté toute chance de gagner un jour l'amour de Hugh.

Consciente soudain que l'heure tournait, Rebecca décida de se préparer pour le dîner. Il lui faudrait présenter un visage serein aux invités, ce soir... L'idée de remonter le fil du temps, de découvrir l'histoire de sa mère, l'intéressait. En revanche, peu lui importait de retrouver sa famille anglaise, et de rencontrer des gens qui avaient préféré abandonner une fillette orpheline à un destin incertain plutôt que de la prendre en charge. De plus, elle ne reconnaissait pour sienne qu'une seule famille : la famille James.

Avant de sortir, elle jeta un rapide coup d'œil à son reflet, dans le grand miroir de la salle de bains. Elle n'avait pas choisi, ce soir, de briller de tous ses feux ! Spontanément, elle avait éliminé les couleurs vives, et choisi une robe aux teintes très douces, harmonie de beige, d'abricot et de vert sombre.

Satisfaite de son apparence, Rebecca descendit dans le salon.

Avant d'entrer, elle prit une profonde inspiration. Rencontrer Malcolm et Roselyn Baird ne l'effrayait pas, bien au contraire. En revanche, la perspective d'affronter Hugh la terrifiait. Saurait-elle faire bonne figure, malgré tout ?

En voyant la silhouette du comte, mise en valeur par un smoking de coupe impeccable, en rencontrant son regard, elle eut peur un instant de ne pas avoir la force de surmonter l'épreuve. Mais elle n'hésita qu'une seconde, et se dirigea du côté des invités en esquissant un grand sourire.

Tous deux se levèrent aussitôt. Malcolm Baird, un vieil homme aux cheveux blancs, aux traits nobles et au maintien distingué, lui fit aussitôt penser à un sénateur romain. Roselyn, une grande femme souriante, était encore très belle malgré les rides qui sillonnaient son

visage. Son regard possédait une clarté, une vivacité étonnantes. Lorsqu'ils s'avancèrent vers elle, elle crut déceler dans leurs yeux le reflet d'une émotion intense. Malcolm lui prit la main et la garda longtemps, trop longtemps serrée entre les siennes. Pourquoi la regardait-il avec tant d'attention? Il semblait chercher quelque chose...

Embarrassée, Rebecca voulut se libérer. Elle détestait être observée ainsi. Mais il lui serra la main plus fort encore. Quel ne fut pas l'étonnement de la jeune femme lorsque, levant un regard interrogateur vers le visage du vieil homme, elle vit des larmes briller dans ses yeux !

— Ma chère enfant, commença-t-il d'une voix altérée par l'émotion. Je ne sais comment exprimer la joie que me cause cette rencontre. Fallait-il que le vieil historien se soit impliqué dans ses recherches sur les orphelins de Davenport pour vivre ce moment avec tant d'intensité! Se tournant vers sa femme, il l'invita à s'approcher. Roselyn s'avança d'un pas mal assuré, et, s'arrêtant tout près de Rebecca, elle s'appuya au bras de son mari comme si elle craignait de tomber. Aussitôt, Malcolm lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui. La façon dont Roselyn Baird la fixait mit Rebecca au comble du malaise. A croire qu'elle était soudain devenue la huitième merveille du monde !

— Bonsoir, madame Baird, murmura-t-elle.

— Il n'y a plus aucun doute, ma chérie, dit alors l'historien à sa femme. Regarde un peu ses yeux.

De grosses larmes perlaient aux paupières de la vieille dame.

— Oh, Malcolm! s'écria-t-elle. Après tant et tant d'années... L'historien s'éclaircit la voix, s'efforçant de toute évidence de contenir son émotion.

— Vous trouvez sans doute notre attitude bien étrange, mademoiselle James, murmura-t-il. Et nous vous devons quelques explications. Mais peut-être serait-il préférable de nous asseoir d'abord.

Tout en gagnant le sofa vers lequel Malcolm la guidait, la jeune femme adressa à Hugh un regard interrogateur. Mais à en juger par la façon dont il fronçait les sourcils, il ne comprenait pas non plus le sens de cette scène. Sans avoir demandé son avis à Rebecca, il lui servit un verre de sherry, puis s'installa dans un fauteuil, un peu en retrait. Manifestement, il choisissait de ne pas prendre part à ce qui allait se produire...

— Je ne sais par où commencer, déclara soudain Malcolm Baird. C'est une longue histoire, douloureuse pour ma femme et pour moi-même. Il y a cinquante ans, nous avons perdu une fille, l'unique enfant qu'il nous ait été donné d'avoir. En dépit de tous nos efforts, en dépit d'années de recherches, ce n'est que très récemment que nous avons retrouvé sa trace. Notre fille faisait partie d'un groupe d'orphelins, accueillis au manoir de Davenport pendant la guerre. Mais là s'arrêtait la piste : il nous a été impossible de savoir ce qu'étaient devenus ces enfants. Ma femme et moi, nous avons fini par abandonner tout espoir, jusqu'à ce matin, lorsque Hugh nous a téléphoné.

Rebecca, qui avait écouté ce récit avec beaucoup d'attention, sourit au vieil historien. Cette explication la soulageait. L'émotion que leur causait l'idée de revoir peut-être un jour leur fille était tout à fait compréhensible.

— Je peux effectivement vous aider, monsieur Baird, déclara-t-elle. Tous les orphelins du manoir de Davenport ont été embarqués à bord du Strathfieldsay et envoyés en Australie.

C'est maintenant au bout du monde qu'il vous faudra poursuivre votre recherche.

— Nous savons que nous ne retrouverons pas notre fille, répondit-il tristement. Pour nous, elle est à jamais perdue. Notre consolation, c'est d'avoir découvert l'existence de son enfant, notre petite-fille... Rebecca fronça les sourcils, de plus en plus intriguée. Puis soudain, elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre. La façon dont ce couple la regardait, leurs commentaires sur ses yeux... Non, c'était trop incroyable !

— Monsieur Baird, je crains de ne pas saisir...

— Je comprends votre réaction, reprit le vieil homme en serrant la main de sa femme. Hugh m'a révélé ce matin que votre mère s'appelait Valérie Grif-fith. C'était le nom de notre fille. Et vous... Enfin, maintenant que nous vous avons vue, nous n'avons plus aucun doute. Vous êtes notre petite-fille.

Rebecca, comme frappée de stupeur, regardait fixement cet inconnu qui prétendait être son grand-père. Soudain, elle remarqua la forme de son visage, la mâchoire un peu anguleuse qui ressemblait à la sienne. Et s'il disait vrai?

Perdue, elle se tourna vers Roselyn, qui, très pâle, la fixait intensément. La vieille dame avait exactement les mêmes yeux qu'elle, d'un beau brun doré.

Ses grands-parents.

Les parents de sa mère.

Bien portants, distingués, ils ne correspondaient pas du tout à l'image que l'on se fait généralement des gens qui abandonnent leur enfant ! Tout d'un coup, au souvenir du calvaire de sa mère, la sympathie que Rebecca avait spontanément éprouvée pour eux s'évanouit. Une rage froide, meurtrière, s'empara d'elle.

— Comment avez-vous pu la perdre? demanda-t-elle. Ma mère... ma mère...

Elle se leva soudain, incapable de prononcer un mot de plus. Incapable aussi de continuer à regarder en face ces gens qui auraient pu rendre leur fille heureuse, l'élever dans la joie et la sécurité, et qui ne l'avaient pas fait. Au lieu de cela, sa mère avait vécu seule, avait mis seule son bébé au monde, et était morte seule, en sachant qu'elle abandonnait son enfant à un monde hostile... Les larmes aux yeux, le cœur déchiré par une souffrance intolérable, elle se dirigea vers la porte. Mais Hugh l'avait devancée, et il lui barra le passage. Comme elle le détestait, lui et sa fierté mal placée qui leur interdisait le bonheur! Comme elle le détestait d'avoir introduit chez lui ces deux monstres qui avaient fait le malheur de sa mère! Comme elle le détestait...

— Donnez-leur une chance, Rebecca, murmura-t-il. Je sais que ça fait mal, que vous ne voulez pas entendre leurs raisons, ni essayer de les comprendre. Mais peut-être vous trompez-vous sur leur compte... Elle tressaillit. Il répétait presque mot pour mot ce qu'elle lui avait dit à propos de Charlotte ! Il la mettait au défi d'agir comme elle le lui avait conseillé !

— Il ne leur reste pas beaucoup d'années à vivre, ajouta-t-il. Grâce à vous, et à vous seule, ils peuvent trouver l'apaisement. Pendant quelques secondes, elle garda le silence. Lui laissait-il une chance, lui ?

— Ecoutez au moins ce qu'ils ont à dire, reprit-il avec feu. Vous vous vantiez d'être une femme généreuse, non? Alors montrez-moi de quoi vous êtes capable, Rebecca. Sinon, c'est moi qui risquerai de vous traiter de monstre...

— Moi, un monstre? Je souffre plutôt d'être trop humaine.

- Mais comme tous les êtres humains, vous pouvez vous tromper.
- Vous aussi, lord Davenport.
- Moi aussi.

Ils échangèrent un long regard. Ce fut l'humilité, la douceur qu'elle vit sur le visage de Hugh qui la décidèrent.

— Très bien, je reste. Mais qu'ils n'espèrent pas recevoir ma bénédiction !

Malcolm et Roselyn s'étaient rencontrés à Oxford, où ils suivaient tous deux des études supérieures. Il appartenait à la noblesse, elle venait d'un milieu assez simple. Ils étaient trop jeunes pour pouvoir se marier sans le consentement de leurs parents. Mais la famille de Malcolm avait regardé Roselyn de très haut lorsqu'il la leur avait présentée, et opposé un refus catégorique à leur désir de vivre ensemble. Les deux amoureux avaient alors subi les pires pressions, les pires menaces, mais contre vents et marées, ils avaient continué de s'aimer.

Ils conçurent leur enfant dans ces circonstances. La nouvelle ne fit pas pour autant plier la famille de Malcolm. Bien au contraire... Ses parents s'arrangèrent pour éloigner leur fils de Roselyn, qui termina seule sa grossesse, accoucha loin de Londres, et se vit retirer son bébé, que l'on plaça à l'assistance publique. Après cette histoire, désespéré d'avoir perdu la femme de sa vie et le fruit de leur amour, Malcolm n'adressa plus jamais la parole à ses parents.

Puis vint la guerre. A Londres, où l'officier Malcolm Baird se trouvait en permission, le hasard réunit de nouveau les amants : il marchait sur un boulevard lorsqu'il vit monter dans un bus une jeune femme qui ressemblait à Roselyn. Roselyn qu'il n'avait pas revue, de qui il n'avait pas de nouvelles. Le cœur battant d'un fol espoir, il se précipita à sa suite... c'était bien elle.

Ils firent le serment que plus rien ni personne ne les séparerait jamais. Cette fois, ils se marièrent sans prévenir leurs familles, et entreprirent des recherches pour retrouver leur enfant.

Leur quête fut rendue extrêmement difficile par les mutations

successives de Malcolm : il dut se rendre d'abord en Egypte, puis en Italie, en Normandie et finalement, à Berlin. A la fin de la guerre, ils n'avaient toujours trouvé aucun indice sérieux susceptible de les aider à localiser leur fille. Le pire, ce fut lorsque, ayant découvert le nom des parents adoptifs de leur fille, ils apprirent que ceux-ci avaient péri lors d'un bombardement, mais que leur enfant avait été sauvée. Il fut impossible d'aller plus loin. Qui l'avait recueillie? Où l'avait-on emmenée? Nul ne le savait.

Leur chagrin de l'avoir perdue devint plus poignant encore lorsqu'ils durent se rendre à l'évidence : ils ne pourraient pas avoir d'autre enfant. Seule la force de leur amour leur permit de surmonter cette terrible épreuve.

Les années passèrent. Ils vieillirent doucement, tourmentés par la pensée que leur fille vivait peut-être non loin d'eux. Sans grand espoir, mais incapable de se résigner tout à fait, Malcolm poursuivait sa quête. Sous le prétexte de recherches historiques, il hantait les mairies, les orphelinats, passant des jours entiers plongé dans des archives. Et puis, tout récemment, il avait enfin trouvé une piste qui conduisait au manoir de

Davenport. Mais une nouvelle désillusion, peut-être plus cruelle encore que toutes les autres, l'y attendait : après un séjour de six mois au manoir, les cinquante enfants semblaient s'être littéralement volatilisés...

Tout le temps que dura ce douloureux récit, Rebecca retint son souffle. Elle avait honte d'avoir réagi de façon si brutale, de s'être montrée aussi sévère dans son jugement que Hugh l'avait été vis-à-vis de Charlotte. Pour se faire pardonner, elle raconta aux époux en larmes tout ce dont elle se souvenait à propos de sa mère. Puis, tout en dînant, elle évoqua sa propre vie. Elle passa délibérément sous

silence la difficile période qui avait suivi la mort de sa mère pour n'évoquer que son bonheur auprès de la famille James. Les Baird parurent infiniment heureux et soulagés d'entendre cette histoire, et de voir qu'elle réussissait une brillante carrière professionnelle. Malgré son envie de les reconforter, Rebecca était gênée par la fierté possessive des regards qu'ils posaient sur elle. Car malgré la compassion qu'elle éprouvait à leur égard, ils restaient des étrangers. Pour le moment du moins...

Constatation qui la mena à réfléchir sur l'histoire de Hugh et de Charlotte : Hugh non plus ne se sentait pas lié à sa nièce, puisqu'il doutait de la paternité de son frère. On l'avait, contre son gré, nommé tuteur légal. Et bien qu'il ait remis en question ses sentiments à l'égard de la fillette, il lui faudrait du temps pour que son amour pour elle s'éveille et se développe... Mais cela arriverait un jour, elle en était persuadée. De même qu'elle, Rebecca, parviendrait un jour à considérer Malcolm et Roselyn Baird comme ses grands-parents. La soirée se déroula néanmoins dans une atmosphère étrangement tendue, et la jeune femme éprouva un vif soulagement lorsque, enfin, les Baird prirent congé. Ils lui donnèrent leur adresse à Londres, l'invitant à venir les voir, même à séjourner chez eux autant qu'il lui plairait. Cette proposition fut faite avec le plus grand tact, mais Rebecca sentit bien que, sans se permettre de le lui dire, ils attendaient beaucoup de leur petite-fille. Bien sûr, elle ne pourrait jamais les consoler tout à fait de la tragédie qu'ils avaient vécue, mais au moins pourrait-elle adoucir leur vieillesse... En les quittant, sur le perron du manoir, elle leur promit de leur rendre visite très prochainement.

Hugh, lui, les raccompagna jusqu'à leur voiture. En hôte parfait, il s'était, tout en restant légèrement en retrait, montré très présent,

plein d'attention et de gentillesse envers ses invités. Rebecca admirait cette aisance, cette facilité avec laquelle il avait réussi à ne rien montrer de ses propres préoccupations. On aurait dit qu'il avait déjà surmonté le choc émotif de sa confrontation avec Charlotte. Honteuse de n'avoir pas su, de son côté, affronter la situation avec plus de finesse, Rebecca s'éclipsa avant le retour de Hugh. Bien qu'épuisée, elle savait qu'elle ne trouverait pas facilement le sommeil: tant de choses s'étaient produites aujourd'hui !

Sans vraiment s'en rendre compte, elle ne s'arrêta pas au premier étage, où se trouvait sa chambre, mais monta au deuxième. Dans la salle de classe, qu'éclairaient indirectement les lumières du jardin, elle éprouva la même sensation de paix que la première fois qu'elle y était entrée. Elle s'assit sur un banc, sous la fenêtre centrale. Dehors, elle pouvait voir l'allée bordée de grands arbres qui menait au portail majestueux. Cette allée qu'elle avait empruntée pour la première fois trois jours plus tôt...

Trois jours? Elle avait plutôt l'impression que des années s'étaient écoulées. Désormais, Charlotte mènerait une existence différente, Hugh aussi, sans doute. Quant à elle... Guidée au manoir de Davenport par le souvenir de sa mère, voilà qu'elle venait de découvrir des grands-parents prêts à l'aimer de tout leur cœur. Ce soir, un cycle de solitude et de misère s'achevait...

Un léger soupir échappa à la jeune femme. Son rôle au manoir de Davenport se terminait-il ici ? Ou le destin lui réservait-il encore d'autres surprises? Peut-être suffisait-il de le désirer très fort pour que...

Le bruit de la porte qui s'ouvrait la fit tressaillir.

— Je savais que je vous trouverais ici, murmura Hugh.

Le cœur de la jeune femme battait si vite qu'elle ne put prononcer

une parole. Hugh n'alluma pas, et il s'approcha de la fenêtre. La pièce lui était si familière qu'il frôlait chaque obstacle sans jamais s'y heurter. En suivant, tendue et impatiente, la lente progression de son compagnon à travers la salle de classe, Rebecca se rendit enfin à l'évidence : Hugh représentait ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Il prit place à l'autre bout du banc. Rebecca n'eut pas besoin de tourner la tête vers lui pour savoir qu'il la contemplait intensément. — Je tenais à vous dire que je n'étais absolument pas au courant de ce que les Baird vous ont révélé ce soir, commença-t-il. J'ignorais tout des liens qui les unissaient à votre mère. C'est vrai, j'aurais dû sentir qu'il y avait trop d'impatience dans leur désir de vous rencontrer, j'aurais dû me douter... Mais mes propres problèmes me préoccupaient tant que je n'ai rien deviné, et j'en suis sincèrement désolé.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Hugh.

— Si. Il aurait fallu que je vous laisse le temps de méditer les révélations de Malcolm... Au lieu de cela, je me suis montré brutal avec vous en vous obligeant à affronter tout cela en bloc. En réalité, je crois que j'ai essayé de me venger du sentiment de honte et de culpabilité que vos critiques ont fait naître en moi. Sachez bien que je le regrette.

— Peu importe, Hugh. J'ai mal réagi envers les Baird, et il fallait que l'on m'ouvre les yeux. Vous l'avez fait, et je vous en suis reconnaissante. Car si vous vous étiez abstenu...

— ... vous auriez fini par aller vers eux, Rebecca. Vous êtes trop généreuse pour en vouloir longtemps aux gens. Pendant quelques secondes, elle se tut.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle enfin. Je pensais bien me

connaître, mais à présent, plus rien ne me semble clair.

— Pour ma part, il est très clair que vous avez tout mis en œuvre ce soir pour éviter à Malcolm et à Rose-lyn de nouveaux motifs de chagrin. Vous n'avez rien à vous reprocher, Rebecca, rien du tout. Ils demeurèrent silencieux un long moment, et la jeune femme sentit l'inquiétude la gagner peu à peu. D'un instant à l'autre, Hugh allait se lever, partir... Ils se diraient bonsoir, et tout serait fini.

Mais Hugh ne bougea pas.

— Rebecca, cet accord que nous avons passé... Elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Il allait lui demander de quitter le manoir. Pourquoi serait-elle restée, d'ailleurs? Sa mission avait pris fin ce soir : Hugh s'était engagé sur la bonne voie dans ses rapports avec sa nièce. Il n'avait plus besoin d'elle.

— Oui? chuchota-t-elle.

— J'ai songé que... Bien sûr, il faudrait que cela ne vous pose pas de problème d'organisation, et qu'en plus, vous acceptiez de me pardonner mon attitude de tout à l'heure... Voilà : consentiriez-vous à rester auprès de nous un peu plus longtemps que prévu ? De surprise, Rebecca en eut le souffle coupé.

— Vous... vous voudriez que je reste, Hugh?

— Oui.

La rapidité de cette réponse fit naître un fol espoir en Rebecca. Mais aussitôt, elle se raisonna. Si Hugh tenait tant à la voir demeurer au manoir, c'était uniquement pour le bien-être de Charlotte...

— Vous savez, murmura Rebecca, il vaut mieux ne pas laisser votre nièce s'attacher trop à moi. Si je reste, ce n'est pas pour vous libérer de vos responsabilités envers elle. En aucun cas elle ne devra se sentir abandonnée lorsque je partirai. Et n'oubliez pas que, plus

je prolongerai mon séjour ici, plus elle aura besoin de vous pour compenser mon absence.

— Je ferai mon possible.

— Parfait. Quant à moi, je vous aiderai de mon mieux. Je sais ce que doivent vous coûter vos efforts, Hugh, et...

— Non, Rebecca, cela ne me coûte pas tant que ça.

Il poussa un soupir et se leva. Une profonde déception s'empara de la jeune femme ; il en avait terminé avec la corvée des excuses, il était parvenu à la convaincre de rester encore un peu... En somme, il avait accompli sa mission. Dommage; elle s'était sentie si proche de lui tandis qu'ils se parlaient dans le noir!

Mais elle se trompait, encore une fois. Il ne quitta pas la pièce mais se dirigea vers l'un des petits bureaux, qu'il se mit à caresser comme un animal familier.

— C'était le bureau de Geoffrey, déclara-t-il. Enfants, nous étions très proches l'un de l'autre. Il n'avait que dix-huit mois de plus que moi. Il aimait jouer et rire, il adorait les animaux...

Rebecca comprit alors qu'il avait choisi ce moment, cet endroit, qu'il l'avait choisie elle aussi pour déposer le fardeau qui pesait depuis trop longtemps sur son cœur. Emue, elle retint son souffle.

— Ce soir, j'ai promis à Charlotte de lui acheter un chien, reprit-il.

Et d'un coup, j'ai vu son visage se transformer. Pour la première fois, j'ai retrouvé en elle une expression de mon frère. Christine passait son temps à mentir, mais il est possible après tout que Charlotte soit bien la fille de Geoffrey. Et qu'elle soit tout ce qui me reste de lui. Quand je l'ai tenue contre moi tout à l'heure...

Comme sous l'emprise d'un trop forte émotion, il s'interrompit. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix tremblait.

— Je ferai tout pour la rendre heureuse, Rebecca. Et je suis certain

que cela ne me posera aucun problème.

Bouleversée, Rebecca sourit. Charlotte avait définitivement trouvé son port d'attache. Mais alors... pourquoi tenait-il à ce qu'elle-même reste au manoir?

« Vous savez comme moi ce que nous pourrions vivre, tous les deux... »

Il avait prononcé ces paroles quelques heures auparavant. Que désirait-il, alors, sinon passer un peu plus de temps avec elle? Voilà qui lui donnait de bonnes raisons d'espérer...

— Je ne vous ai pas remerciée pour votre dévouement envers Charlotte, reprit Hugh en s'asseyant sur le bureau de son frère. Votre dévouement, mais aussi votre remarquable compréhension. En quelques jours, que dis-je, quelques heures, vous avez réussi à la transformer.

— Simplement parce que je l'ai écoutée, Hugh, et que je lui ai fourni des réponses qui correspondaient à son attente. C'est une enfant très intelligente. Donnez-lui des repères, motivez-la, et elle cherchera sans cesse à progresser, à se dépasser. Offrez-lui un peu de bonheur, et vous verrez qu'elle saura vous en récompenser. Je suis certaine que vous devriez très bien vous entendre, tous les deux.

Un long silence suivit cette déclaration.

— Vous avez eu raison de me traiter de monstre, dit enfin Hugh.

— Non. Un monstre ne serait pas monté ce soir dans la chambre de Charlotte. Un monstre n'aurait pas accepté de lui offrir un chien. Il se leva d'un bond et se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— Je vais vous avouer une chose, Rebecca : je ne l'ai pas fait pour Charlotte... Je me sens attiré par vous, et je voulais vous toucher. Et puisqu'il n'y avait que ce moyen... Vous voyez, à présent, quel

genre d'homme je suis? Quel sens de l'honneur et du devoir, n'est-ce pas ? J'irai même plus loin : je me moquais de votre bien-être, et plus encore de celui de ma nièce, en montant la voir ce soir. Simplement, je ne supportais pas l'idée qu'à cause de Christine, une fois de plus, je risquais de passer à côté de ce que je désirais. Ma conscience... Oh, ma conscience, reprit-il avec un rire amer, voilà belle lurette que je l'ai fait taire.

Cessant son va-et-vient à travers la pièce, il s'arrêta non loin de Rebecca.

— Mais pour que vous compreniez, reprit-il, il faut que je vous parle de Christine. La trop belle, la trop séduisante, l'angélique Christine ! Avec un cœur noir comme le fond d'un puits.

A ces mots, le cœur de Rebecca se serra. Christine... La cause de tous les maux qui accablaient les habitants de Davenport...

Lorsque Hugh aurait fini de lui confier les secrets qui le hantaient, il semblait à la jeune femme qu'ensuite, tout deviendrait plus facile. La révélation de Hugh sur le motif qui l'avait poussé à faire un pas vers sa nièce ne choquait pas vraiment Rebecca. Non, elle admirait l'humilité dont il avait fait preuve en lui ouvrant son cœur. Sans compter que le simple fait de confesser et de regretter le mal que l'on a fait ôte à celui-ci beaucoup de sa noirceur-Mais surtout, il éprouvait pour elle, Rebecca, des sentiments assez forts pour accepter de remettre en question son comportement quotidien. Ce qui donnait à la jeune femme de nouvelles raisons d'espérer. A condition, bien entendu, que le fantôme de Christine quitte à tout jamais le manoir de Davenport !

Hugh se remit à marcher de long en large. De temps à autre, il prenait un objet, puis le reposait, avec des gestes mécaniques qui trahissaient une grande nervosité.

— Je maudis le jour où je l'ai fait entrer dans cette maison, dit-il enfin. Je me croyais tellement amoureux d'elle, j'étais tellement aveuglé par sa beauté, et si fier de ma conquête, que je brûlais de la présenter à ma famille. Je ne me doutais pas une seconde de ce qui se tramait dans cet esprit rongé par l'ambition. Car elle ne poursuivait qu'un but : devenir la comtesse de Stan-thorpe.

Il posa brusquement une poupée de rafia sur une étagère, et prit à côté une auto miniature, qu'il fit rouler sur sa paume.

— Christine n'a eu aucun mal à séduire mon frère. Très vite, elle lui a annoncé qu'elle était enceinte, et il s'est empressé de l'épouser. Alors seulement, elle s'est révélée sous son véritable jour. Et quelques semaines seulement après leur mariage, l'enfer commençait pour ce pauvre Geoffrey. En témoin passif, j'ai assisté à tout cela. Mais que pouvais-je faire ? Mes rapports avec mon frère étaient devenus très difficiles. Je ne le reconnaissais plus... Il n'était plus que le fantôme de lui-même... Vous savez, je n'arrive pas à croire que sa mort était accidentelle. Il connaissait les dangers de cette piste. D'après des témoins, il s'est lancé comme une flèche, depuis l'endroit le plus dangereux. C'était sans doute une façon de braver le destin, de jouer avec une vie qui lui semblait sans importance. A mon avis, il n'imaginait pas jusqu'où irait Christine.

Il se tut un long moment.

— Jusqu'où est-elle allée ? finit par demander doucement Rebecca.

— Eh bien, la veuve éplorée est revenue au manoir, reprit-il d'une voix éteinte. Quelques heures seulement après l'enterrement de mon frère, elle est venue me voir dans mon bureau. Elle m'a dit que son mariage avec Geoffrey avait été une regrettable erreur, qu'elle avait cédé bêtement à l'attrait de devenir comtesse, mais que l'amour qu'elle éprouvait pour moi n'avait pas disparu.

Reposant la petite voiture, il se dirigea vers Rebecca.

— Je l'ai traînée jusqu'à sa Porsche garée devant la porte d'entrée. Je l'ai jetée dedans, et j'ai claqué la portière en la priant d'aller au diable... Les policiers ont pensé que le chagrin lui avait fait perdre la tête, et l'avait poussée à rouler à cette allure folle sur l'autoroute. Mais je savais bien que Christine devait hurler des obscénités au volant de sa Porsche, et que c'est la rage qui a eu raison d'elle. Je n'ai aucune honte à l'avouer : j'ai ressenti sa mort comme une libération.

« Une libération relative... », songea aussitôt Rebecca. Car Christine lui avait laissé Charlotte. Et Hugh avait reporté sur sa nièce toute la haine qu'il avait éprouvée à l'égard de sa belle-sœur.

— Je me suis montré aussi aveugle avec Charlotte que je l'avais été au début avec Christine, reprit-il. Chaque fois que mon regard se posait sur le visage angélique de cette petite fille, je revoyais sa mère. Ce qui, ajouté à son comportement destructeur, me la rendait odieuse. Pour la première fois, ce soir, en la regardant, je n'ai plus vu Christine. Non, c'est Geoffrey que j'ai retrouvé en elle. D'un coup, tout ce que vous m'avez dit ces derniers jours m'est revenu à la mémoire. Et la lumière s'est faite en moi.

— C'est ce moment-là que j'attendais, depuis mon arrivée au manoir, murmura Rebecca. La mauvaise influence de Christine a disparu avec elle, Hugh. Sans le savoir, c'est pour vous faire prendre conscience de cela que je me suis battue.

— J'en ai pris conscience, certes. Mais il m'aura fallu du temps... et votre intervention.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est le résultat. Mes parents nous répétaient toujours, pour nous encourager dans les moments difficiles : « Demain sera le premier jour du reste de ta vie. A toi

d'en tirer le meilleur parti. » Il s'agit d'une façon très positive de voir les choses, non?

— En effet...

Comme Hugh s'asseyait de nouveau à côté d'elle, la respiration de la jeune femme se fit plus rapide. Il se baissa soudain, et prit dans sa main l'un des pieds nus de sa compagne. Stupéfaite, et trop troublée pour réagir, Rebecca resta immobile. Très doucement, Hugh lui caressa le pied puis la cheville.

— Qui aurait cru que les anges avaient des pieds ? murmura-t-il avec tendresse.

— Les anges ?

— Je ne sais pas encore très bien lequel vous représentez, reprit-il en lui enfilant sa chaussure droite, puis la gauche. L'ange de la vengeance ou celui de la miséricorde ?

— Je vous jure que je ne suis qu'une pauvre mortelle...

Et comme une pauvre mortelle, elle perdait la tête au simple contact des doigts de Hugh sur sa peau...

— Entre nous, je préfère ça, dit-il d'une voix de velours en lui tendant la main, l'aidant à se mettre debout.

Il aurait pu la prendre dans ses bras, à cet instant, l'embrasser, la caresser, lui faire l'amour, dans cette pièce même, elle n'aurait pas songé une seconde à l'en empêcher. Au contraire. Mais il ne fit rien de tout cela. La prenant juste par la main, il la guida jusqu'à la porte.

— La journée a été longue, et une bonne nuit de sommeil nous fera du bien, murmura-t-il.

D'un seul coup, Rebecca se sentit très fatiguée. JJ avait raison. Demain serait un autre jour... Demain, beaucoup de choses allaient changer au manoir de Davenport.

Sans lui lâcher la main, Hugh raccompagna Rebecca jusqu'à sa chambre. Parvenu devant la porte, il se tourna vers la jeune femme. Un léger sourire flottait sur ses lèvres.

— J'ai appris plusieurs choses, aujourd'hui, déclara-t-il. Si j'ai bien retenu les paroles de Charlotte, « avant de s'endormir, il faut se faire un câlin pour oublier les mauvaises choses de la journée ».

D'un geste très doux, il posa la main de la jeune femme sur son épaule.

— Et elle a ajouté : « Je mets mes bras autour de ton cou, et toi tu me serres. »

Il l'attira à lui et la serra avec tant de fougue que Rebecca ne savait plus si c'était son cœur à elle, qu'elle sentait battre, ou s'il s'agissait de celui de Hugh.

— Et puis, poursuivit-il, je frotte ma joue contre tes cheveux, comme ça...

Mais ce n'était pas la caresse d'un adulte à un enfant. Déjà, la bouche de Hugh lui frôlait la tempe, descendait le long de sa joue en une suite de baisers brûlants. Lentement, la jeune femme leva la tête, ferma les yeux, entrouvrit les lèvres. Il l'embrassa alors avec une douceur, une sensualité qui mirent Rebecca à la torture. Lorsqu'il s'écarta d'elle, elle laissa échapper un gémissement de frustration.

— Bonne nuit, Rebecca. Et merci, pour le miracle.

Après lui avoir effleuré le front d'un léger baiser, il la poussa doucement dans la chambre. Puis il sortit, en fermant la porte derrière lui.

Rebecca ne savait comment interpréter ce baiser. S'agissait-il d'une simple façon de la remercier? Devait-elle y voir plus ? Pourquoi, dans ce cas, Hugh n'avait-il pas cherché à aller plus loin?

Sans doute en saurait-elle plus le lendemain, songea-t-elle en se préparant pour la nuit. D'ailleurs, une simple aventure avec Hugh ne la tentait pas du tout. La force de ce qu'elle éprouvait pour lui ne pouvait se contenter de quelques nuits d'amour. Avec un homme pareil, il fallait que ce soit tout, ou rien...

Elle se réveilla tard, le lendemain matin. En entrant dans la salle à manger pour prendre son petit déjeuner, elle découvrit Charlotte et Hugh attablés ensemble. La vue de leurs visages souriants, aussi gais que le grand soleil qui inondait la pièce d'une chaude lumière dorée, lui procura une immense joie.

— Bonjour ! dit-elle joyeusement.

La chaleur avec laquelle Hugh lui répondit acheva de ravir la jeune femme. Charlotte se leva d'un bond et courut se jeter dans ses bras.

— Je vais avoir un chien ! s'écria-t-elle.

— Excellente nouvelle! répondit Rebecca en serrant la fillette contre elle.

Avec le plus grand naturel, la petite fille s'installa sur les genoux de la jeune femme.

— Oncle Hugh a téléphoné à sir Roger Woolcott ce matin, expliqua-t-elle. JJ fait partie du jury dans les expositions canines, et connaît les meilleurs chenils. Et je vais avoir un white-terrier. Oncle Hugh a dit que je pouvais le choisir moi-même; nous allons y aller

après le petit déjeuner !

— Tu as beaucoup de chance, Charlotte.

— Tu pourras venir avec nous, si tu veux. Je sais que tu ne vas pas travailler, car tu n'as pas mis tes beaux habits.

Rebecca sourit. Elle portait un jean et un pull rouge tout simple, mais elle n'en avait pas moins plusieurs coups de téléphone à donner, ce matin...

— Hein, oncle Hugh ? reprit Charlotte, sans lui laisser le temps de répondre. Rebecca peut venir avec nous ?

Hugh adressa à la jeune femme un regard tendre et complice à la fois. Un regard qui troubla tant Rebecca qu'une vive rougeur lui monta au visage. Hugh Davenport était bien le premier homme à pouvoir se vanter de faire rougir Rebecca Griffith James !

— Ce serait avec grand plaisir, bien sûr, répondit-il en souriant. Mais terminons d'abord notre petit déjeuner, Charlotte, ou nous ne serons jamais prêts.

— Dépêche-toi, Rebecca !

La jeune femme se servit une tasse de café, beurra un toast encore chaud. Quel bonheur de sentir que, entre Hugh et sa nièce, un véritable amour était né ! Ce bonheur, c'était à elle qu'ils le devaient, et la reconnaissance se lisait sur leurs visages. Autour de cette table, dans la salle à manger ouverte sur la roseraie, régnait l'atmosphère qu'elle avait rêvé d'y instaurer. Même le vieux Brooks, qui allait et venait dans la pièce, semblait radieux...

— Tu sais, j'ai fait ce que tu m'avais dit avec oncle Hugh. Et il m'a écoutée, déclara soudain Charlotte.

— C'est parce que j'apprends vite, répondit-il en souriant.

— Moi aussi, j'apprends vite, tu as vu, Rebecca ?

— J'ai vu, oui.

Une étrange mélancolie gagnait la jeune femme. Ils ressemblaient à une vraie famille, tous les trois si heureux autour de la grande table... Ressemblaient seulement, hélas. La magie de ces instants pouvait bien n'être qu'éphémère. C'était une dangereuse folie que de s'abandonner à de telles rêveries.

— C'est très gentil de m'avoir invitée à vous accompagner, finit-elle par dire à Charlotte. Mais ne m'attendez pas. Même si je ne travaille pas à l'extérieur aujourd'hui, j'ai des coups de téléphone à donner, des papiers à mettre à jour. Il vaut mieux que je m'occupe de tout cela ce matin, pendant que vous allez chercher ton chiot. Comme ça, je serai libre cet après-midi pour m'amuser avec toi. Aussitôt, la fillette se rembrunit.

— Nous pourrons alors montrer son nouveau domaine à ton petit chien ? ajouta Rebecca.

Le sourire revint éclairer le visage de Charlotte.

— Il faudra qu'on lui achète une laisse, oncle Hugh. Car il ne faut pas qu'il se sauve !

— Une laisse, un panier pour dormir, une gamelle...

Ne t'inquiète pas, nous lui trouverons tout ce dont un chien a besoin. Et maintenant, puisque nous n'attendons pas Rebecca, tu devrais filer dans la cuisine, et prévenir Mme Tomkins qu'elle aura un nouveau convive dès ce soir. Qu'elle ait le temps de commander une nourriture appropriée.

Charlotte partit comme une fusée. Hugh se tourna alors vers Rebecca, un sourire un peu contraint aux lèvres.

— Alors, mademoiselle Griffith James ? On me laisse entrer tout seul dans la cage aux lions ?

— Pas du tout. Mais pourquoi partager les honneurs ? Vous avez pris seul l'initiative de lui offrir un chien ; il est normal que vous en

receviez seul le bénéfice.

— Et si j'avais besoin d'une main secourable, pour m'aider à supporter l'épreuve?

— Avec deux surdoués, comme Charlotte et vous, je ne vois pas à quoi je servais.

Sans la quitter des yeux, il éclata de rire. A cet instant, Rebecca en eut la certitude : elle l'aimait, de tout son cœur, de toute son âme.

C'était lui, l'homme de sa vie, celui qu'elle avait toujours attendu, sans le savoir. Lui, le père qu'elle voulait donner à ses enfants. Lui, son compagnon de tous les instants.

— Quelque chose ne va pas, Rebecca ? demanda-t-il soudain, les sourcils froncés.

Elle se força à sourire.

— Non, pas du tout. J'étais juste en train de me dire que le rire vous allait bien.

« Le rire vous va bien » ! Pauvres mots ! Alors qu'il était tout simplement... sublime. Sans doute l'homme le plus attirant qu'il lui ait été donné de rencontrer.

— Dans ce cas, il faudra que je m'efforce de rire plus souvent ! s'exclama-t-il d'un ton enjoué.

Puis, recouvrant d'un coup son sérieux, il ajouta :

— Rebecca, pour en revenir à ces sponsors que j'ai appelés hier... J'aimerais que vous acceptiez d'utiliser mon crédit auprès d'eux.

C'est une façon pour moi de vous remercier pour tout le temps que vous nous consacrez. L'offre vous paraît-elle acceptable ?

— J'ai toujours entrepris seule mes démarches, Hugh. Je suppose que c'est une question de fierté... Je supporte mal qu'on intervienne dans mon travail.

— Et moi, je supporte mal de profiter de vous sans rien vous offrir

en échange.

Rebecca se raidit. Ils touchaient là des points cruciaux de leurs personnalités respectives : sa fierté de femme indépendante se heurtait à celle du comte de Stanthorpe, habitué à distribuer les faveurs, et non à les recevoir.

L'arrivée de Charlotte allégea la tension qui s'installait entre eux.

— Ça y est, oncle Hugh ! Mme Tomkins est prévenue. On y va, dis ?

— Entendu, répondit-il en se levant. Rebecca, je vous demande juste de réfléchir à ce que je viens de vous proposer. Tous les papiers se trouvent sur la table, dans mon bureau, si vous voulez y jeter un coup d'œil.

— D'accord, Hugh. Bonne chance, Charlotte. J'espère que tu choisiras le plus gentil des petits chiens. A tout à l'heure, vous deux !

La jeune femme passa les deux heures suivantes dans sa chambre, à mettre de l'ordre dans ses papiers, à donner divers coups de téléphone. Mais elle avait du mal à se concentrer. L'idée de Hugh était excellente, mais elle répugnait à s'en servir. Car il n'avait cherché par ce moyen qu'à s'acquitter de sa dette envers elle, à lui manifester sa reconnaissance.

Elle finit par décider de se rendre tout de même dans le bureau de Hugh. Mme Tomkins la rejoignit alors qu'elle arrivait au bas de l'escalier.

— Ah, vous voilà, mademoiselle James ! Cynthia Lumleigh a demandé à vous voir, elle vous attend dans le salon.

Intriguée et contrariée, Rebecca fronça les sourcils.

— A-t-elle précisé le but de sa visite ? demanda-t-elle à la gouvernante.

— Eh bien, il se trouve qu'elle a appris par sir Woolcott que Charlotte allait avoir un petit chien, alors elle a apporté un livre sur les white-terriers.

— Ah ! C'est donc lord Davenport qu'elle attend ?

— Sans doute. Mais lorsque je l'ai informée qu'il était sorti, elle a demandé à vous parler. Si vous voulez, ajouta la gouvernante en remarquant la grimace de Rebecca, je peux lui dire que vous êtes en promenade ?

Rebecca lui sourit, émue par la sympathie que lui manifestait cette femme jusque-là plutôt froide.

— Non, il vaut mieux que je la voie.

— J'espère que lady Charlotte ne rentrera pas trop tôt... Quand Mlle Lumleigh est là, cela se passe toujours très mal pour cette pauvre petite. Ce n'est pas comme avec vous ! Tout le monde, aux cuisines, s'est émerveillé de la voir si gaie, ce matin. Brooks dit qu'il s'agit d'un vrai miracle. Et nous savons tous que c'est à vous que nous le devons. Nous nous réjouissons de savoir que vous resterez encore quelque temps parmi nous.

— Merci, madame Tomkins. Votre gentillesse me touche beaucoup.

— Votre intervention nous a sauvé la vie ! répondit la vieille dame avec un petit rire. A présent, si vous voulez rejoindre le salon... Je crains que Mlle Lumleigh ne s'impatiente.

— Bien sûr. J'y vais.

Lorsqu'elle entra dans le salon, Cynthia examinait une figurine de bronze, qu'elle tournait entre ses mains avec des mines de connaisseur. Que ce décor élégant convenait donc à son aristocratique beauté ! Elle sortait probablement de chez le coiffeur, car pas une mèche ne s'échappait de son impeccable chignon. A

ses oreilles, autour de son cou, brillaient des perles d'une extrême finesse. Le regard condescendant qu'elle jeta au jean et au pull rouge de Rebecca mit celle-ci hors d'elle.

La façon dont Cynthia se posait en hôtesse, sous ce toit qui n'était pas le sien, mit un comble à l'agacement de Rebecca. Elle s'installa cependant sans un mot dans le fauteuil que la belle jeune femme blonde lui désignait. Après un échange de politesses aussi banales qu'hypocrites, Cynthia aborda enfin le problème qui la préoccupait. — Hugh prend un risque terrible en offrant un chien à cette gamine, déclara-t-elle en levant les yeux au ciel. La pauvre bête va sans doute souffrir...

— ... d'un excès d'amour, répliqua aussitôt Rebecca.

— Vous ne comprenez pas, mademoiselle James. Charlotte est la fille de Christine. Mais vous ne savez rien de Christine, n'est-ce pas? Hugh était fou d'elle, avant qu'elle n'épouse son frère. Il s'agissait d'une femme superbe, un mannequin que les agences s'arrachaient. Vous n'auriez jamais pu deviner, en la voyant, qu'elle était sortie des bas-fonds de Liverpool. Son ambition l'avait conduite au sommet... Mais sous des dehors charmants, elle cachait une mentalité déplorable. C'était la femme la plus cruelle, la plus vicieuse qui soit. Et Charlotte ressemble à sa mère. Pas seulement physiquement, mais également dans son comportement. Elle esquissa un sourire entendu.

— Mais sans doute connaissez-vous bien ce genre de caractère. Venant vous-même d'une famille déshéritée...

— Une famille déshéritée ? Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire. Je me considère au contraire comme plus gâtée par la vie que beaucoup d'autres.

— Bien sûr, bien sûr. Quel intéressant mélange que votre milieu

familial... Mais tout de même, savoir que vous êtes née de père inconnu doit constituer un handicap, non? Lorsqu'on devient adulte, que l'on veut se marier, il est si important de faire valoir ses origines !

— Important pour vous, peut-être, mais pas du tout pour moi.

— J'oubliais que vous étiez australienne! Votre pays ayant été peuplé par des bagnards, je comprends que personne ne tienne à regarder de trop près du côté de ses ascendants ! Il est bien plus commode de juger les gens sur leur bonne mine ! Mais je doute vraiment qu'un homme comme Hugh puisse adopter ce type d'attitude. Surtout après son expérience avec Christine.

Elle marqua une pause, sans doute pour mieux aiguïser les flèches suivantes. Rebecca ne disait rien. Pourquoi se serait-elle épuisée à contredire une femme à l'esprit aussi mesquin que Cynthia Lumleigh? Elle ne pouvait pas comprendre que l'Australie était une terre de liberté, et que cela seul comptait pour tous ceux qui avaient bâti ce pays. Mais sa remarque sur Hugh l'avait touchée en plein cœur : ils n'appartenaient pas au même monde, Rebecca le savait bien. Et pour Hugh, ces choses avaient leur importance.

— Ici, en Angleterre, nous sommes convaincus que les couples réussissent beaucoup mieux lorsque les deux époux sont issus de la même classe sociale, reprit Cynthia. Il faut partager les mêmes valeurs, avoir le même comportement... Christine ne pouvait pas réussir au sein de la famille Davenport. C'était une femme du peuple, une roturière. Et après avoir assisté au désastre du mariage de son frère, Hugh ne commettra pas la même erreur. Aussi séduisante vous trouve-t-il, mademoiselle James...

Le regard de Cynthia s'attarda sur les courbes voluptueuses du corps de Rebecca, et une expression de mépris absolu se peignit

sur ses traits.

— Votre charme ne suffit pas, déclara-t-elle. Du moins pas à long terme. Un fois son désir assouvi, Hugh se lassera de vous.

Rebecca ne souffla mot. Entre Hugh et elle, c'était bien par une forte attirance physique que tout avait commencé; il la désirait, et c'était juste pour cela qu'il l'avait priée de séjourner plus longtemps au manoir.

— Je voulais amicalement vous prévenir que vous perdiez votre temps, au manoir de Davenport, conclut Cynthia. Après tout, à bien y regarder, vous êtes quelqu'un de très ordinaire...

— Tu te trompes, Cynthia.

La voix très sèche de Hugh les fit toutes deux sursauter.

— Tu te trompes, reprit-il avec plus de force encore. Rebecca est au contraire une femme extraordinaire.

Cynthia s'était raidie. Rebecca, elle, avait détourné la tête. Elle ne voulait pas regarder Hugh en face. Elle ne voulait pas qu'il se rende compte de son désespoir.

— En fait, poursuivit-il, ses qualités la placent bien au-dessus de toutes les femmes que j'ai rencontrées jusque-là. Et je m'estime particulièrement honoré qu'elle ait accepté de séjourner au manoir. En proie à une grande nervosité, Cynthia se leva et s'avança vers Hugh.

— Ecoute, j'essayais juste de lui expliquer que...

— J'ai très bien entendu ce que tu essayais de lui expliquer, Cynthia. Cela m'a suffi : je ne veux plus jamais avoir affaire à toi. Tes principes ne sont pas et ne seront jamais les miens. Mais avant que tu n'ailles exercer ailleurs tes talents de mégère, je tiens à t'infor-mer que le grand-père maternel de Rebecca est Malcolm Baird. Qui, comme tu le sais, aurait été le quinzième conte

d'Alisdair, s'il n'avait refusé son titre.

— Mais... mais comment... ?

— Il se trouve que la mère de Rebecca était la fille de Malcolm et de Roselyn. Elle est donc apparentée de façon directe avec la famille des Stuart, rois d'Ecosse... Précision qui ne lui fait ni chaud ni froid, et qui ne m'impressionne pas non plus. Mais à l'avenir, fais très attention à ce que tu diras, Cynthia, car je suis un ennemi impitoyable.

— Mais pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda Cynthia en se tournant vers Rebecca.

— Parce que ces choses la laissent indifférente ! s'exclama Hugh. A présent, j'ai le regret de te dire que tu es indésirable sous mon toit.

— Hugh ! s'écria-t-elle, visiblement bouleversée.

— Pars vite, Cynthia. Laisse-nous.

— Mais...

— Immédiatement !

Il y avait tant de colère dans la voix de Hugh que la jeune femme cessa de tergiverser et quitta la pièce. Rebecca remarqua à peine ce départ. Les yeux perdus dans le vague, elle avait l'impression d'être complètement étrangère à la scène qui venait de se dérouler. Ce n'était pas sa vie, tout cela. C'était celle de Hugh, celle de Cynthia. Ils parlaient de choses qui ne la concernaient pas.

L'idée que son grand-père avait refusé son titre de comte pour l'amour de Roselyn lui faisait plaisir. Ses grands-parents ne lui semblaient plus si lointains, tout à coup. Comme elle, ils plaçaient la droiture et l'amour au-dessus de toute chose. Oui, elle irait les voir, très bientôt, et elle ferait tout son possible pour les intégrer à son univers.

La lourde porte d'entrée claqua, et la jeune femme sursauta. A cet

instant, Hugh s'approcha d'elle.

— Rebecca... Pourquoi vous êtes-vous laissé insulter par cette vipère? Pourquoi n'avoir rien dit, rien tenté ? Je ne comprends pas. Elle leva les yeux vers lui. Il semblait inquiet, tourmenté même. Mais les quelques mètres qui les séparaient semblaient à la jeune femme une distance infranchissable.

— Pourquoi ? répéta-t-il doucement. Vous vous êtes battue bec et ongles contre moi. Contre Charlotte aussi, vous vous êtes battue. D'une autre façon, certes, mais vous avez tout donné pour la comprendre... Alors pourquoi cette passivité face à Cynthia? Vous saviez bien qu'elle racontait n'importe quoi ! Il fallait vous défendre !

— Avec quoi, Hugh? J'ignorais complètement que mes ancêtres étaient rois d'Ecosse! L'aurais-je su, d'ailleurs, que je n'aurais rien dit : je ne me sens pas du tout concernée par tout cela. Et puis, ajouta-t-elle avec un petit sourire, cela vous a permis de prendre fait et cause pour moi... Je vous en remercie, Hugh.

— J'ai dû me retenir pour rester à peu près correct. D'ailleurs, ce ne sont pas les paroles de Cynthia qui m'ont mis le plus hors de moi. Mais bien le fait que vous paraissiez d'accord avec elle. Vous croyez vraiment que je ne suis sensible qu'à votre beauté?

Un léger soupir lui échappa, et il lui caressa la joue.

— Je ne vous ai guère donné de preuves de ma haute valeur morale, c'est vrai, murmura-t-il. Pas plus tard qu'hier, lorsque je vous ai proposé de tout quitter, d'abandonner Charlotte... Mais c'était avant le miracle, avant que je ne comprenne. J'étais encore plongé dans mon enfer, et je ne considérais que le bonheur d'y échapper, avec vous. Et puis la nuit dernière, j'ai eu l'impression que vous me donniez une dernière chance.

Il lui prit la main, la força à se lever et l'attira contre lui.

— Rebecca, reprit-il d'une voix que l'émotion rendait un peu rauque, je te montrerai quel homme je peux être. Un homme digne d'amour, à qui tu auras envie de donner des enfants, avec qui tu voudras partager chaque jour de ta vie. Car c'est cela que je veux. Cela, et rien d'autre.

— C'est ce que je veux, moi aussi... Son bonheur était tel qu'elle crut défaillir.

— Je t'aime, Hugh.

Il la serra dans ses bras avec fougue, presque avec violence, comme s'il avait réussi à attraper un rêve, et qu'il craignait de le voir s'échapper.

— Comment peux-tu m'aimer? murmura-t-il enfin. Mais non, ne réponds pas. Je te jure que je mériterai cet amour. Aussi longtemps que tu accepteras de vivre à mes côtés.

Très doucement, il inclina la tête et donna à la jeune femme un baiser brûlant de passion. Une joie sauvage s'empara alors de Rebecca, qui lui jeta les bras autour du cou et se blottit contre lui. Ni l'un ni l'autre n'entendirent la porte s'ouvrir, ne virent la petite fille s'immobiliser sur le pas de la porte, une petite boule de fourrure nichée dans les bras. Enfin, le besoin de savoir l'emporta, et Charlotte rompit le silence.

— Oncle Hugh? Est-ce que ça va marcher, ce qu'on s'est dit tout à l'heure?

A regret, il leva la tête et sourit à sa nièce.

— Pas tout de suite. Il faut encore que Rebecca fixe la date du mariage.

— Alors elle a dit oui ?

— Pas tout à fait. Mais presque.

— Tu sais, oncle Hugh, t'es encore plus intelligent que je ne le

croyais.

— Merci. Et maintenant, la puce, va jouer encore un peu avec ton petit chien. Je t'appellerai quand tout sera décidé.

La fillette, aux anges, ferma vivement la porte. Derrière le battant, on entendit un « youpi ! » retentissant, puis une cavalcade joyeuse dans le grand hall.

Soucieuse soudain, Rebecca scrutait le visage de Hugh.

— Oh, je vois ce qu'il y a dans ce regard méfiant ! s'exclama-t-il aussitôt. Alors, mademoiselle Rebecca Griffith James ? On croit que le comte de Stanthorpe cherche juste une mère pour sa nièce, c'est cela ? Je ne vais pas le nier, je ne serai pas le seul que ta présence au manoir rendra heureux. Au cours de la matinée, Charlotte a fait un gros travail de persuasion, avec moi : est-ce que je ne trouvais pas que tu étais la plus belle des femmes ? Que ce serait formidable si tu restais pour toujours au manoir ? Et que ce serait encore plus pratique si je t'épousais ? Elle a été toute surprise que j'acquiesce à chacune de ses idées. Comment aurait-elle pu savoir que j'y avais déjà pensé ?

Il n'eut pas besoin de beaucoup insister. Entre deux baisers, entre deux caresses, Rebecca accepta de devenir sa femme, après la course organisée par Zacharie Lee. Hugh décida qu'il ferait venir d'Australie toute la famille James, pour pouvoir, comme tous ses ancêtres avant lui, se marier dans l'église du village.

Lorsqu'ils sortirent enfin du salon. Brooks leur annonça que Charlotte promenait son chien dans le parc. Main dans la main, les amoureux partirent à leur recherche.

— Viens, passons par la grande allée, proposa la jeune femme.

— Je doute que Charlotte ait pris ce chemin-là...

— Je sais. J'ai juste envie de voir si... si rien n'a changé, depuis tout

à l'heure.

Ils marchèrent en silence sous le couvert des grands arbres, que traversait parfois un éclair de soleil.

— Tu ne trouves pas cet endroit magique? murmura Rebecca. On dirait que le temps s'est arrêté, ici. Ou plutôt... que le passé, le présent et le futur coexistent, qu'il suffit d'un rien pour passer de l'un à l'autre.

— C'est une jolie idée, répondit-il en souriant. Une idée qui me plaît bien.

— Tu sais, j' imagine ma mère se promenant sous ces arbres, regardant la maison comme je la vois maintenant.

— Et maintenant, ajouta Hugh en la prenant dans ses bras, je ne suis plus perdu, dans ce monde, puisque je t'ai trouvée. Charlotte et moi, nous étions comme deux âmes en peine; tes grands-parents aussi. Et il a suffi que tu entres dans nos vies, avec ta générosité, ton amour, pour que tout s'éclaire... Le destin nous a souri, à tous, lorsque tu as frappé à notre porte.

— Mais tu ne crois pas au destin, rappelle-toi !

— C'était avant, répondit-il en riant. Je sais maintenant que le manoir attendait ta venue pour se remettre à vivre.

— J' imagine des enfants, plein d'enfants, courant autour de la fontaine, murmura Rebecca, rêveuse. On les entendra rire...

Hugh la serra plus tendrement encore contre lui.

— Nos enfants. Et puis tous les petits malheureux que tu voudras recueillir, adopter. Il y a tant de chambres et de lits vides, au manoir ! Tu pourras avoir une famille aussi grande que tu le souhaites.

— Tu parles sérieusement ?

— Le plus sérieusement du monde, mon amour. Comblée, elle lui sourit. Qu'il était doux, puissant et merveilleux, le sentiment d'aimer

et d'être aimée !